

STÉPHANIE LOCKROY

Les fées de la famille



BeQ

Stéphanie Lockroy

Les fées de la famille

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *À tous les vents*
Volume 1334 : version 1.0

Aussi, à la Bibliothèque :

Le livre des contes

Les fées de la famille

Édition de référence :
Paris, J. Hetzel, Éditeur.

À monsieur René Jullien
à mesdemoiselles Marie et Marguerite Jullien

Chers enfants,

C'est à vous que je dédie ces contes, dont vous avez été les premiers auditeurs et les premiers juges.

Puissent les enfants qui les liront leur accorder la même indulgence et y trouver le même plaisir que vous !

S. LOCKROY.

1^{er} novembre 1862.

Belle et laide

Rien n'était plus beau que la belle princesse Roselmida. Son regard avait l'éclat du soleil, sa taille la souplesse et la majesté du palmier, ses joues étaient des roses, ses dents des perles et ses yeux du velours. Quand elle déroulait sa chevelure blonde, lisse et brillante, cette chevelure tombait jusqu'à ses talons et l'enveloppait tout entière. Le soir, lorsqu'elle paraissait aux fêtes que donnait le roi son père, ce n'était pas son diadème de pierreries qui relevait la beauté de sa figure, c'était sa figure qui semblait rehausser l'éclat de son diadème de pierreries.

Aussi tous l'admiraient, tous l'encensaient, tous l'adoraient, et tout s'inclinait devant elle, presque reine par la naissance et reine par la beauté.

Mais Roselmida était vaine, fière, orgueilleuse

et hautaine, autant que belle.

Parmi les nombreuses filles d'honneur qui formaient sa cour, s'en trouvait une aussi disgraciée de la nature que Roselmida en avait été favorisée. Le roi avait recueilli la pauvre Amythe, dont le père était mort à la tête de ses armées, en combattant pour lui, et l'orpheline vivait auprès de la princesse, qui daignait à peine lui accorder un regard.

Amythe était laide ; rien en elle ne pouvait plaire aux yeux. C'était en vain que la jeunesse elle-même avait jeté son voile riant sur cette disgracieuse enveloppe. Le seul charme qu'elle pût avoir consistait dans sa voix douce, harmonieuse et pénétrante ; le rossignol n'eût pu trouver, dans ses notes cadencées, des accords plus suaves que ceux de la voix d'Amythe ; mais la pauvre enfant ne tirait aucun parti de ce don enchanteur. Elle avait si bien la conscience de sa laideur qu'elle redoutait tout ce qui pouvait attirer l'attention sur elle, et que sa seule préoccupation était de s'effacer et de se faire oublier autant que possible.

Le roi exigeait qu'elle parût à toutes les fêtes qu'il donnait : reconnaissant, plus que les rois n'ont coutume de l'être, du dévouement montré par le père d'Amythe, et reportant sa gratitude sur la fille, il désirait la faire aussi heureuse qu'il le pouvait.

Amythe apportait à ces fêtes ses tristes souvenirs, le sentiment de son isolement et celui du peu de plaisir qu'elle pouvait causer aux autres. Elle revêtait ordinairement des habits de couleurs sombres ; puis, se choisissant une place aussi écartée que possible derrière ses heureuses compagnes, la pauvre Amythe se dissimulait à tous les regards. Elle assistait silencieuse à ces plaisirs, qui lui étaient étrangers : aucun seigneur ne songeait à lui offrir sa main pour les danses ; le front baissé, le cœur serré, elle voyait passer et repasser devant elle la séduisante Roselmida, couverte de fleurs et de diamants, rayonnant dans ses parures de reine, éblouissante de bonheur et de beauté et tout environnée d'hommages.

Le contraste de son sort avec cette destinée brillante l'oppressait douloureusement ; peu à peu

l'envie, cet odieux sentiment, pénétra dans son âme et finit par l'envahir tout entière. Un mot d'affection ou même de pitié de la princesse eût pu combattre cette funeste disposition ; mais celle-ci n'avait que dédains et duretés pour la fille pauvre, laide et abandonnée, que les bontés seules du roi pouvaient soutenir à la cour, où elle faisait tache au milieu de tant de jeunes et éclatantes beautés.

Amythe se prit à haïr la princesse, et, à force de souffrance, cette haine en vint à lui paraître si naturelle qu'elle lui eût fait du mal ou lui eût causé du tort, tout en croyant n'exercer qu'une vengeance légitime. Son cœur, pourtant, n'était point méchant ; mais elle était malheureuse, et la vue continuelle de tous les bonheurs dont elle se trouvait déshéritée avait fini par ulcérer ce cœur et par y jeter les instincts les plus pernicioeux.

Un jour, le roi ordonna une grande chasse dans les bois qui avoisinaient son palais. Amythe, comme de coutume, fut conviée à cette fête.

La matinée, fraîche et charmante, promettait une journée favorable. La princesse Roselmida

parut avec un magnifique costume de cheval, en velours vert, boutonné avec des diamants ; ses petits souliers étaient attachés par des nœuds de pierreries ; un rubis retenait la longue plume qui flottait à son chapeau ; son superbe cheval blanc portait une housse enrichie de perles.

L'air du matin, le plaisir, le sentiment de sa beauté toute puissante rehaussaient l'éclat du teint et des yeux de Roselmida ; sa bouche vermeille souriait ; une rose, qu'elle avait attachée à son corsage, paraissait moins fraîche et moins brillante qu'elle. Le roi la considérait avec amour et orgueil ; tous les seigneurs de la cour se disputaient l'honneur de l'escorter.

Elle était au milieu de son triomphe lorsque parut la triste Amythe. Celle-ci avait revêtu, comme à son ordinaire, un costume sombre et sévère, sans aucun ornement ; elle montait un cheval noir, et un voile tombait sur son front, plutôt pour le cacher que pour le parer.

La foule joyeuse des chasseurs partit aux sons du cor, et s'élança dans les allées verdoyantes de la forêt. On échangeait de gais propos ; les rires

se croisaient ; le hennissement des chevaux se mêlait aux bruyantes fanfares.

Amythe s'écarta peu à peu de tous ces groupes animés, et s'enfonça dans les profondeurs des bois, perdue dans ses rêveries accoutumées. Le silence se fit autour d'elle ; son cheval marchait sans bruit sur la mousse épaisse : après une longue course, elle releva la tête et regarda autour d'elle.

Elle aperçut alors avec effroi un horrible sanglier, qui se tenait immobile à l'entrée de l'allée qu'elle suivait ; il paraissait attendre quelque chose ou quelqu'un, l'œil fixe et le poil hérissé, et ne se préoccupant en aucune façon de la chasse, dont on entendait les bruits lointains.

Cette singulière rencontre frappa la jeune fille de surprise et de terreur, et elle tourna bride à l'instant, en mettant son cheval au galop. Au détour du chemin elle rencontra la princesse, qui suivait de loin la chasse avec une de ses dames.

– Voyez donc, dit Roselmida en la désignant et assez haut pour être entendue d'elle, voyez donc, Éthel, quel sombre et vilain costume, bien

digne de celle qui le porte ! Je ne sais, en vérité, pourquoi mon père s'obstine à attrister toutes ses fêtes par l'aspect continuel de ce maussade laideron.

Amythe devint pourpre, puis une pâleur de mort couvrit son visage à cet affront ; son sang reflua vers son cœur.

– Princesse, dit-elle, la voix tremblante et sans se rendre compte à elle-même de ce qu'elle faisait, princesse, le roi est là qui vous attend. Il m'a chargée de vous envoyer auprès de lui.

Et son doigt désignait l'allée fatale.

Roselmida s'y élança, bondissante et joyeuse, sans faire attention au trouble d'Amythe ou l'attribuant au dépit causé par l'insolent propos qu'elle venait de tenir. La jeune suivante alla rejoindre la chasse.

Amythe resta un moment immobile, pétrifiée, le remords la saisissant déjà au cœur ; puis, éperdue, elle se précipita à la suite de la princesse, sans bien savoir au juste si elle allait pour la sauver, pour mourir avec elle ou pour

jouir de ses angoisses.

Quand elle arriva auprès d'elle, Roselmida était pâle, renversée en arrière sur son cheval, la bouche béante, les yeux sortis de leurs orbites, les cheveux hérissés.

Le sanglier paraissait prêt à se jeter sur elle.

Amythe s'élança.

Tout à coup la bête féroce perdit ses formes hideuses ; un brouillard l'enveloppa, puis ce brouillard s'étendit, s'éleva comme une fumée, et, se dissipant à demi, laissa apparaître une femme d'une grande taille, vaporeuse comme les nuages qui l'entouraient et belle dans ses contours indécis.

– Je suis la fée Brouillard, dit-elle aux deux jeunes filles stupéfaites ; il y a longtemps que je vous connais et que je vous observe. Vous êtes méchantes toutes deux, et toutes deux vous serez punies.

En même temps elles se sentirent enlevées par les cheveux, et traversèrent les espaces avec une rapidité vertigineuse.

Quelques instants après, elles s'abattaient dans une grande plaine, dépouillée d'arbres et de verdure, aride, pierreuse, et où il n'y avait aucune trace d'habitation. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, on n'apercevait rien qu'un horizon monotone qui bordait cette immensité.

La fée était encore là.

– Vous voici, belle princesse, dit-elle à Roselmida interdite, à trois cent cinquante mille neuf cent deux lieues et demie du royaume de votre père. Vous allez le regagner à pied.

Et elle indiquait de la main un des points de l'horizon.

– Vous apprendrez peut-être par les souffrances et les privations à compatir aux peines des autres.

Et toi, ajouta-t-elle en se tournant vers Amythe, envieuse et cruelle, puisque tu as voulu la mort de la princesse, tu expieras ta méchanceté ; plus forte et hardie que ta compagne, tu lui serviras de guide et de soutien pendant son douloureux voyage. Tiens, prends

cet anneau, il pourra satisfaire à vos besoins les plus urgents ; mais garde-toi d'y recourir trop souvent, car il est avare de ses dons, et pour qu'il se montrât généreux, il faudrait que vos cœurs revinssent à de bien meilleurs sentiments. Adieu.

Les formes de la fée se perdirent dans le brouillard ; un rire moqueur traversa l'espace ; les jeunes filles étaient seules.

Elles n'avaient plus leurs habits de chasse ; elles étaient vêtues comme des paysannes ; leurs pieds étaient chaussés de lourds souliers, et des coiffes grossières couvraient leurs têtes.

Elles restèrent quelque temps immobiles, saisies de surprise et d'effroi. Enfin Roselmida, éclatant en sanglots, se tourna vers sa compagne.

– C'est toi, méchante, lui cria-t-elle, qui es cause de mon malheur. C'est ta lâche envie qui m'a conduite ici. Tu as voulu me faire mourir ; tu m'as envoyée vers cet affreux sanglier. Grâce à toi, à ton infernale méchanceté, je ne reverrai plus mon père, mon pauvre père qui m'aime tant et qui mourra de ma perte ; je ne reverrai plus mon palais, mes compagnes ; je suis privée de ma

fortune, de mes parures, de mes fêtes ; j'ai tout perdu. Et que t'avais-je fait ? C'est ta repoussante laideur qui t'excitait contre moi ; tu m'en voulais de ma beauté, de mes attraits, de l'amour qu'on me portait, odieuse et jalouse créature !

– Et qu'as-tu fait, dure et égoïste princesse, pour adoucir mon sort, pour éteindre les douloureux sentiments qui s'allumaient en mon cœur ? lui répondit Amythe. As-tu jamais eu un mot consolant pour l'orpheline abandonnée et repoussée de tous ? Ne l'as-tu pas continuellement écrasée de tes triomphes, de tes succès, de ton insolent bonheur ? Parce que rien ne manquait à tes joies, tu méprisais celle qui souffrait en silence. Mais tu es punie ; te voici loin de ton père, de ton royaume, de tes admirateurs, de ta cour empressée ; te voici réduite à souffrir comme la dernière des femmes, et ce qui me console ici de mon exil et de ma pauvreté, c'est l'aspect de ta misère et de tes larmes. Je te verrai donc enfin réduite au même état que moi, souffrante et humiliée comme moi.

Elle s'arrêta, la colère la suffoquait. La

princesse ne lui répondit rien ; elle fondit en larmes.

Cependant la nuit arrivait ; la faim se faisait sentir.

Amythe pressa le chaton de sa bague. Mais rien ne se présenta à elle. Elle se souvint des conseils de la fée et comprit qu'elle n'avait pas mérité ses secours. Elle roula autour d'elle sa grande mante de paysanne et se coucha sur la terre dure et froide. La princesse pleura et se plaignit longtemps, puis elle finit par l'imiter.

Leur sommeil fut agité ; la peur, le froid, la faim, le remords et le chagrin les tourmentaient à l'envi.

La nuit fut longue et triste.

Vers le matin, Amythe, épuisée, recourait de nouveau à sa bague. Cette fois, un pain vint s'offrir à elle : un pain, moins que rien pour celui qui vit dans l'aisance et ne manque de rien, trésor plus précieux que tous les diamants de l'univers pour celui qui souffre la faim !

Amythe s'en saisit avec avidité ; mais bientôt,

réfléchissant que les bienfaits de la fée ne s'adressaient pas à elle seule, elle rompit le pain, après quelque hésitation, et en jeta brusquement la moitié à sa compagne, qui s'en empara non moins avidement qu'Amythe l'avait fait.

Au même instant, elles entendirent le murmure d'une petite source où elles coururent se désaltérer. Elles y rafraîchirent aussi leurs visages et leurs mains.

Toutefois Roselmida, que ses instincts de coquetterie n'abandonnaient jamais, ne put s'empêcher de lisser ses longs cheveux en se mirant avec complaisance dans l'eau. Son nouveau costume, avec toute sa simplicité, semblait faire ressortir encore sa merveilleuse beauté.

– Il est bien temps de se mirer, lui cria Amythe, qui était déjà prête. Même ici, dans ce désert, tu songes à ta figure ; tu veux sans doute plaire aux pierres du chemin. Allons, coquette acharnée ; moi, qui n'ai pas de temps à perdre, je m'en vais ; comme c'est moi qui tiens l'anneau, je n'ai aucun besoin de t'attendre.

– Méchante ! répondit la princesse. Pourquoi la fée te l'a-t-elle donné plutôt qu'à moi ? Si tu n'en étais pas maîtresse, je saurais bien me passer et de ta protection et de ta maussade compagnie.

Amythe, sans répondre, prit les devants, et toutes deux commencèrent leur long voyage. Elles marchèrent tout le jour ; la route était dure, le soleil les brûlait, les pierres blessaient les pieds délicats de la princesse, et nulle part elles n'apercevaient d'habitation, rien qui pût reposer les yeux. Toujours cette immensité sans fin ! Toujours cet horizon qui semblait s'étendre et s'allonger à mesure qu'elles avançaient !

Le soir revint. Elles eurent, après cette rude journée, encore un pain pour se restaurer, avec un peu d'eau. Elles mangèrent et burent sans se parler, et se couchèrent comme la veille.

Elles allèrent ainsi pendant quinze jours. Les souffrances, les privations, ne pouvaient les décider à se rapprocher, ni diminuer la haine qu'elles se portaient. Au contraire, les maux qu'elles s'étaient attirés mutuellement venaient encore les aigrir et les éloigner l'une de l'autre.

Aussi la bague ne leur donnait-elle que le strict nécessaire, et la route ne s'adoucissait en aucune façon pour elles.

La princesse, plus délicate que sa compagne et plus habituée à une vie douce et facile, se fatiguait bien plus qu'elle. Le froid et la faim la torturaient, et, ce qui n'était pas sa moindre douleur, sa beauté s'altérait ; elle maigrissait ; les roses pâlissaient sur ses joues qui se creusaient ; son beau teint se hâlait ; ses yeux fatigués avaient perdu leur éclat.

Le matin du quinzième jour, elle dormait encore lorsque Amythe se réveilla et s'approcha d'elle.

À la vue de cette belle tête pâle et souffrante, de ces grands yeux qui, tout fermés qu'ils étaient, laissaient échapper des larmes, elle sentit, pour la première fois, un mouvement de compassion. Son cœur s'attendrit, ses yeux s'humectèrent, et, pressant sa bague, presque sans s'en apercevoir, elle murmura :

– Pour soulager Roselmida !

À l'instant s'allongea devant elle une table splendide, couverte des mets les plus recherchés et des vins les plus exquis.

Amythe n'était pas gourmande, mais il y avait quinze jours qu'elle était au pain et à l'eau ; aussi, à cette vue, ne put-elle retenir un cri de plaisir qui réveilla sa compagne.

Roselmida ressentit aussi une grande joie à l'aspect de cette table appétissante.

– C'est toi, Amythe, s'écria-t-elle, qui m'as préparé cette charmante surprise. Oh ! merci ! merci !

Elles s'assirent toutes deux, et se réconfortèrent à l'envi l'une de l'autre. C'était le meilleur repas qu'elles eussent fait de leur vie, repas assaisonné par la faim et par les privations des jours précédents.

Quand elles se furent bien rassasiées, Amythe aperçut auprès d'elle un panier, et, se souvenant des avis de la fée, elle ramassa avec soin tous les restes du festin, qu'elle emporta avec elle.

Ce jour-là, la route fut moins dure et moins

pierreuse ; le soleil avait moins d'ardeur ; les jeunes filles, le cœur plus satisfait, se parlèrent un peu sans aigreur et sans rancune. Le soir, elles virent deux amas d'herbes sèches, qui semblaient avoir été placés là pour elles, et elles y trouvèrent un repos délicieux.

Leur voyage devint moins pénible ; le besoin qu'elles avaient l'une de l'autre, les petits secours qu'elles étaient forcées de se donner mutuellement, l'isolement dans lequel elles se trouvaient, tout contribuait à les rapprocher, et une douce amitié se glissait dans leurs cœurs, presque à leur insu. Roselmida sentait enfin le besoin de s'appuyer sur Amythe, plus énergique et plus courageuse qu'elle. Quant à celle-ci, en voyant tout ce qu'avait à souffrir la princesse, si molle et si délicate, elle éprouvait une tendre compassion qui, pénétrant peu à peu dans son cœur, y prenait la place de la haine et de l'envie. Elle s'attachait à sa compagne par l'appui qu'elle lui prêtait continuellement, comme une nourrice s'attache à son nourrisson par les soins qu'elle lui prodigue.

Elles eurent bientôt à traverser un riant vallon, au pied de roches noires et abruptes ; un ruisseau y courait en murmurant sur des cailloux qui en faisaient rejaillir l'eau en petites cascades. De grosses touffes de digitales sortaient des fentes des rochers. Roselmida, lasse, s'assit sur le gazon, au bord de l'eau, pour y rafraîchir ses pieds brûlants.

Amythe considéra tristement les gros bas de coton bleu de la princesse, qui, tout usés, laissaient voir la peau blanche et délicate de ses jambes.

Leurs habillements étaient déchirés par les ronces, leurs souliers usés par leurs longues marches ; ces vêtements, déjà si simples, abîmés et défraîchis, n'auraient jamais pu laisser soupçonner le nom et le rang de celles qu'ils recouvraient.

La princesse soupira aussi en défaisant ses chaussures.

Tandis qu'elle se reposait, Amythe alla errer aux environs ; tout à coup il lui sembla entendre auprès d'elle de petites voix argentines ; elle

prêta l'oreille attentivement et elle vit alors une grande digitale, dont toutes les clochettes s'agitaient, balancées par le vent, et murmuraient avec un son doux comme celui du cristal que l'on touche légèrement :

– Ouvre-moi ! ouvre-moi !

Amythe s'empressa d'ouvrir une de ces jolies clochettes, et il en sortit une paire de souliers si petite et si mignonne, qu'il aurait presque fallu un microscope pour la regarder. Elle éclata de rire à cet aspect.

Mais les petits souliers grandissaient, grandissaient, et devinrent bientôt de la taille de ceux d'Amythe. La jeune fille, tout émerveillée, n'en pouvait croire ses yeux.

Elle ouvrit une seconde clochette, et elle en tira une petite robe de laine fine et rayée qui s'agrandit comme les souliers.

Chaque clochette pourprée apporta à son tour son présent, et Amythe eut bientôt devant elle un costume complet, qui, bien qu'il ne fût encore convenable que pour une paysanne, était si frais

et si joli, qu'elle sautait de joie en le regardant et brûlait de l'essayer.

Elle s'apprêtait à quitter sa vieille robe, lorsque tout à coup elle se souvint du soupir de Roselmida, du chagrin qu'elle avait, elle si élégante et si coquette, à porter ses haillons.

Elle hésita. Son ancienne rancune lui revenait au cœur, son amitié naissante la combattait ; enfin, le bon sentiment l'emportant, elle courut à la princesse, et, l'amenant devant les frais hommages de la fleur merveilleuse, elle les lui offrit avec un doux sourire.

– Mais toi, Amythe, lui dit la princesse confuse, que mettras-tu ? N'y a-t-il donc plus rien pour toi ?

– Oh ! ne vous mettez point en souci. Je n'y tiens guère, moi. Et puis, vous serez si gentille avec cela. Allons ! allons ! dépêchez-vous de revêtir cette toilette. Je suis sûre que jamais robe lamée d'or ou d'argent et couronne de perles ne vous ont fait autant de plaisir que cette jupe de laine, ce corset de drap et cette coiffe de mousseline.

Roselmida se trouva bientôt habillée ; elle était toute joyeuse et cependant se reprochait de profiter ainsi de la complaisance de sa compagne.

Mais elles n'étaient pas sorties de la vallée qu'une seconde fleur leur parla encore, et Roselmida, à son tour, en tira un habillement pour Amythe.

Elles traversaient maintenant de fraîches campagnes ; des arbres leur prêtaient de doux ombrages ; les pierres avaient fait place à une mousse veloutée ; tout s'adoucissait pour elles, à mesure que leurs cœurs apprenaient l'affection et le dévouement.

Un jour, en passant dans un bois ombreux, Amythe, le cœur léger, se mit à chanter. Les oiseaux jaloux se turent à ses accents mélodieux.

Roselmida, surprise et enivrée, l'écouta longtemps, puis enfin elle s'écria :

– Amythe, chère Amythe, quelle divine harmonie ! Eh quoi ! vous nous avez caché jusqu'ici ce don surnaturel. Et vous vous plaignez ! vous vous dites déshéritée de la

nature ! Eh ! quelle beauté peut valoir cette voix enchanteresse, ce charme incomparable ? Oh ! répétez encore, Amythe, recommencez ; je passerais ma vie à vous entendre !

La jeune chanteuse flattée sourit : c'était la première fois qu'on trouvait à louer quelque chose en elle ; et, voyant que, malgré sa laideur, elle pouvait cependant encore être agréable et plaire aux autres, elle reprit quelque confiance en elle-même, et l'amertume de son âme s'adoucit. Depuis ce moment, elle se plut à charmer les ennuis du chemin, car la princesse l'écoutait toujours avec un nouveau ravissement.

Cependant, cette pauvre princesse s'épuisait. Elle ne pouvait supporter la fatigue et les privations comme Amythe, qui avait été plus habituée qu'elle à une vie rude et pénible.

Un soir, la fièvre s'empara de Roselmida ; ses pieds gonflés ne pouvaient plus la porter. Amythe la soutenait en vain, en l'encourageant, et ne savait plus que faire, lorsqu'elle aperçut une petite maison isolée et, sur le seuil, une femme assez pauvrement vêtue, qui faisait une dentelle

fine comme la plus fine toile d'araignée.

– Pouvez-vous nous recevoir pour cette nuit ? lui demanda Amythe. Voyez, ma compagne est fatiguée, et il nous faudrait un lit et quelque nourriture.

– Oh ! oh ! répondit brusquement la dentellière en quittant son ouvrage, qui êtes-vous, mes belles coureuses ? Me croyez-vous donc assez riche pour héberger ainsi tous les paysans ? Et que me donnerez-vous pour me payer mon hospitalité ?

– Hélas ! je n'ai rien, lui répondit Amythe, et je coucherais sur la dure plutôt que de vous importuner ; mais, je vous le répète, cette jeune fille est malade, et elle ne peut marcher davantage. Ne nous refusez pas, ma bonne mère.

– Voyons, voyons ; il faut arranger cela. Faisons un marché. Saurez-vous travailler à ma dentelle ? Je n'ai que cet ouvrage pour vivre, et, si vous m'y aidez, je pourrai vous recevoir, vous et votre belle affligée. Je m'y connais ; elle n'a que de la fatigue, et elle travaillera avec nous jusqu'à ce qu'elle soit assez reposée pour

reprendre sa route.

– Je ne sais ce que pourra faire ma compagne, mais moi, je ne serai point embarrassée pour continuer votre dentelle. Je ferai tout ce que vous voudrez ; mais, par grâce, laissez-nous entrer. Ma pauvre amie va défaillir dans mes bras. Demain je serai à vos ordres.

– Allons, entrez, dit la femme.

Et, les introduisant dans sa pauvre habitation, elle alla leur chercher deux jattes de lait, qu'elle venait de traire, deux galettes toutes chaudes, un peu de miel et quelques fruits.

Puis elle les conduisit dans une chambrette, où se trouvait un lit grossier, dans lequel Roselmida s'étendit avec délices.

Amythe descendit dans le jardinet qui attenait à la maison, et y cueillit quelques simples dont elle composa une tisane ; comme elle avait souvent soigné des malades, elle savait bien s'y prendre pour les soulager.

Le lendemain, au point du jour, elle alla trouver son hôtesse et lui demanda à se mettre au

travail.

– Vous avez raison de vous hâter, lui dit celle-ci, car si vous tenez à ce que je vous garde chez moi, il faut que vous me fassiez, avant la nuit, trois aunes de dentelle, et aussi fine que celle à laquelle vous m’avez vue travailler.

– Trois aunes, ma bonne mère ! s’écria Amythe effrayée. Quelle tâche ! Et comment voulez-vous que j’en puisse venir à bout dans ma journée ?

– Vous n’êtes pas seule. Et votre belle compagne, si fatiguée qu’elle soit, peut bien faire jouer mes fuseaux sans se rendre pour cela plus malade. D’ailleurs, telles sont mes conditions. Il faut vous y conformer ou sortir de chez moi.

Amythe alla auprès du lit de Roselmida ; mais elle la trouva encore si épuisée qu’elle n’osa lui communiquer les propositions de la dentellière. Elle prit courageusement ses fuseaux et se mit à l’ouvrage avec ardeur.

Le soir, ses trois aunes de dentelle étaient terminées, et cette dentelle était si belle et si fine,

que son hôtesse, malgré tout son mauvais vouloir, n'y put rien trouver à redire.

Amythe continua ainsi pendant sept jours. La princesse reprenait ses forces et sa santé ; mais Amythe pâlisait de fatigue et s'épuisait à son tour, sans proférer une plainte. Elle chantait même tout en travaillant, et Roselmida tombait dans son extase habituelle en entendant cette voix céleste. La dentellière elle-même prenait plaisir à l'écouter et semblait perdre de sa dureté à ses suaves accents.

Le huitième jour, comme Roselmida, reposée et rafraîchie, assise sur son lit, prêtait l'oreille aux chants d'Amythe, dont les doigts agiles faisaient pendant ce temps toujours mouvoir ses fuseaux, leur hôtesse entra tout à coup dans leur chambrette : elle paraissait avoir repris toute sa mauvaise humeur.

– Que faisons-nous donc là, la belle ? dit-elle rudement à Roselmida. Il faut être bien lâche pour laisser ainsi votre compagne finir à elle seule toute sa besogne. Vous êtes assez forte maintenant pour l'aider, et je m'ennuie à vous

voir toujours désœuvrée.

– Hélas ! ma bonne mère, répondit la princesse en rougissant, je ne pourrais tenir vos fuseaux, et je puis dire que je suis émerveillée des talents d’Amythe. Jamais je n’ai su faire de dentelles.

– Ah ! ah ! fort bien. Mais, alors, que savez-vous ? Car il n’est pas juste que l’une s’épuise au travail pendant que l’autre se prélassse à l’écouter chanter. Voyons, vous allez traire ma vache.

– Je ne le saurais, dit la princesse avec dédain.

– Eh bien ! rangez la maison et apprêtez le repas pendant que je me mettrai à mon métier.

– J’en suis tout à fait incapable.

– Bon. J’ai de jeunes arbres à tailler. Descendez au jardin, ma mie.

– Me prendriez-vous pour une jardinière ?

– Non. Eh bien ! voici une quenouille et du beau lin pour filer.

– Je ne file point.

– Prenez alors cette blanche laine et travaillez à mes jupes.

– Je n’ai jamais fait les jupes de personne.

– Ah ça ! vous n’êtes donc absolument bonne à rien ! s’écria enfin la dentellière impatientée. À quoi donc, ma mie, employez-vous ces jolis doigts si effilés et si blancs ? Que faites-vous de ces beaux yeux qui pourraient servir à tant de choses ?... Que savez-vous faire enfin ?

– Mais je sais... je sais... danser, murmura Roselmida confuse ; je sais me coiffer.

– Vous coiffer !... danser !... Eh ! quel parti puis-je tirer de ces beaux talents ? Allons, la belle, il vous faut retourner à l’école !

– À l’école ! répéta Roselmida outrée de dépit, moi, une grande princesse comme moi !

– Princesse ! s’écria la dentellière en riant à se tenir les côtes. Oh ! la belle princesse, avec sa jupe de laine et ses sabots ! Où sont donc vos États, votre palais, vos courtisans, ma mie ? Quelle grande princesse, qui court les chemins et tombe de fatigue à la porte des maisons ! Il faut rabattre de vos prétentions, ma chère, et tâcher de vous rendre utile, si vous voulez qu’on vous

garde. Voyez votre compagne ; je suis sûre qu'elle n'est pas princesse, elle ; elle a fait au moins une demi-aune de dentelle depuis que nous perdons le temps à jaser ; aussi je l'aime bien mieux que vous avec vos airs languissants et toutes vos beautés.

Amythe souffrait d'entendre ainsi mortifier sa chère princesse. Aussi, la voyant rétablie, elle l'engagea à partir, et n'eut pas grand-peine à l'y décider.

Elles prirent donc congé de leur rude hôtelière.

Roselmida ne savait comment remercier Amythe de toute la peine qu'elle s'était donnée pour la faire rester si longtemps à se reposer. Elle s'apercevait de la supériorité de sa compagne et ne l'en aimait pas moins. Seulement, il se mêlait maintenant un peu de respect et beaucoup de reconnaissance à son affection. Elle oubliait l'élévation de sa naissance et de son rang ; d'ailleurs, elle savait si peu quand et comment elle pourrait retrouver son palais et son royaume, qu'elle s'estimait trop heureuse, en attendant, d'avoir la protection et l'amitié d'Amythe, forte,

adroite, prévenante et dévouée.

Quelle fut donc sa douloureuse surprise, un soir, en la voyant tomber presque pâmée dans ses bras, au moment où elles traversaient ensemble un fourré d'épines !

– Qu'as-tu, chère Amythe ? s'écria-t-elle. Te serais-tu blessée ? que puis-je faire pour toi ?

Mais Amythe, pâle et presque évanouie, ne répondait point. Roselmida entendit un frôlement sous les feuilles, et elle vit s'enfuir un serpent qui venait de piquer sa compagne.

– Ô ciel ! où es-tu blessée, mon amie, ma bien-aimée ? où souffres-tu ? Où t'a mordue cette affreuse bête ?

Amythe désigna son pied. La princesse la déposa à terre sur la mousse, et, se jetant à genoux devant elle, se hâta de délayer sa bottine ; puis, voyant sur son pied, vers la naissance de la jambe, une plaie bleuâtre et livide, elle y appliqua ses lèvres et en aspira le venin sans hésiter et avec rapidité.

Puis, enfin, se souvenant de l'anneau magique

qu'elle avait oublié dans son trouble, elle prit la main glacée de sa compagne et pressa sa bague sur son doigt en s'écriant :

– Pour soulager Amythe !

À l'instant, des bandages d'une toile fine et blanche vinrent s'enrouler d'eux-mêmes autour du pied de la blessée. Des coussins moelleux sortirent de terre. Roselmida y plaça Amythe avec précaution, puis s'y étendit à ses côtés. Alors de chauds et soyeux rideaux enveloppèrent la couche improvisée, et les deux amies s'y endormirent dans les bras l'une de l'autre.

Au lever du jour, Amythe était guérie.

– C'est à toi que je dois la vie, dit-elle à Roselmida en l'embrassant avec tendresse ; c'est ton généreux empressement qui m'a sauvée ; je ne l'oublierai pas. Continuons notre route : en nous appuyant ainsi l'une sur l'autre, nous finirons sans doute par arriver au but de notre voyage, par retrouver ton père, ma Roselmida, ton royaume et tout ce qui te faisait si heureuse.

Comme elles allaient prendre leur repas, elles

virent venir à elles, sortant d'un bois, un vieillard, dont la barbe, blanche comme de l'argent, tombait jusque sur sa poitrine. Il paraissait bien vieux et bien épuisé. Sur son dos étaient quelques fagots, qu'il semblait n'avoir pas la force de porter plus longtemps.

Les jeunes filles s'approchèrent de lui et lui offrirent leur secours. Elles le débarrassèrent de son fardeau ; puis Amythe tira de son panier quelques réconfortants ; ensuite, s'asseyant sur le gazon, elles l'invitèrent à partager leurs provisions.

Le vieux bûcheron se ranima peu à peu, et, devenant aussi loquace qu'il avait été jusque-là triste et silencieux, il se mit à causer en riant.

– Où allez-vous donc ainsi, les belles filles, qui courez les chemins seulettes ? Vos souliers sont tout blancs de poussière, et vous paraissez venir de bien loin.

Je devine, ajouta-t-il d'un air malin, le but de votre voyage : vous allez à la Caverne-Noire. Je conçois qu'on marche longtemps pour y arriver.

Et se tournant vers Roselmida :

– Voilà, en effet, un teint qui mérite d'être conservé.

– Que voulez-vous dire, bon vieillard ? répondit la princesse en rougissant. Quelle est cette Caverne-Noire ? et comment, en m'y rendant, pourrai-je conserver mon teint ?

– Eh quoi ! vous ne connaissez pas cette caverne fameuse dans tout le pays, et si connue surtout des jeunes filles, cette caverne où l'on trouve *l'eau qui empêche de vieillir*.

– Que dites-vous ? s'écria la princesse transportée ; où est cette eau miraculeuse ? Oh ! j'en aurai, j'en aurai, dussé-je en mourir !

– J'en étais bien sûr, reprit le vieillard en souriant : toutes ces enfants sont de même ; elles veulent rester jeunes ; aucune ne se soucie d'avoir un jour mes cheveux blancs et mon dos voûté.

Vous m'avez secouru, vous m'avez restauré, mes belles, et, pour prix de vos peines, je vous dirai où est l'eau merveilleuse et comment on

peut se la procurer. Écoutez-moi bien.

Amythe, distraite, effeuillait des fleurs ; mais Roselmida était suspendue aux lèvres du bûcheron et retenait sa respiration pour ne pas perdre un mot de ce qu'il allait dire.

– Vous voyez là-bas, continua le vieillard, ce sentier qui se perd dans le bois, et où il y a tant d'aubépines en fleurs. Il mène à la Caverne-Noire. Cette caverne est creusée sous de grands rochers, et, à l'entrée se trouve un dragon ailé qui garde jour et nuit son trésor.

– Comment faire alors ? s'écria la princesse haletante. Comment adoucir ce dragon ? comment pénétrer dans cette caverne extraordinaire ? Oh ! dites, dites, bon vieillard ; aidez-moi à conquérir ce bien inestimable.

– L'or et l'argent ne peuvent rien, mon enfant, sur cet impitoyable dragon : il n'est sensible qu'à l'harmonie. Si vous pouviez le charmer par quelque musique merveilleuse, il deviendrait inerte, insensible, et il vous serait alors possible de pénétrer dans sa caverne, où vous trouveriez une fiole qui contient l'eau que vous désirez si

ardemment. Mais bien d'autres que vous ont déjà tenté l'aventure et n'ont pas réussi. Le dragon les a dévorées, et leurs ossements blanchis jonchent l'entrée de sa formidable demeure. Croyez-moi donc, renoncez à un bien si dangereux à acquérir, et contentez-vous des charmes dont la jeunesse vous a douée et qu'elle doit emporter avec elle, ainsi qu'elle l'a fait pour vos mères. Allons, me voici tout reposé. Aidez-moi, je vous prie, à recharger ces fagots sur mon dos ; il faut que je retourne à mon travail.

Roselmida aurait bien voulu en savoir davantage ; mais le vieux bûcheron se leva, et, saluant les jeunes filles d'un sourire narquois, il s'enfonça dans le bois en chantant.

Les voyageuses se remirent à marcher ; la princesse était rêveuse : elle n'osait communiquer ses pensées à sa compagne qu'elle voyait si indifférente.

Pourtant, quand elle fut arrivée à l'entrée du sentier indiqué par le vieillard, elle hésita ; elle ne pouvait se résoudre à passer outre, et elle craignait d'entraîner Amythe dans une aventure

périlleuse et qui, pour elle, ne pouvait avoir que bien peu d'attrait.

Celle-ci s'aperçut du combat intérieur que se livrait son amie. Elle ne se souciait guère de s'engager dans le sentier qui menait à un but si redoutable, et dont personnellement elle avait si peu d'envie. Mais que n'eût-elle point tenté pour être agréable à Roselmida, qu'elle aimait tant aujourd'hui, et qui venait encore tout dernièrement de lui prouver son affection d'une manière si convaincante ?

Elle s'arrêta donc, et, se tournant vers elle :

– Allons, Roselmida, lui dit-elle, prenons cette route, et voyons si nous ne pourrions pas faire quelque chose pour conserver à tout jamais cette beauté si charmante et qui a tant de prix pour vous.

– Mais toi, Amythe, ne crains-tu pas cet affreux dragon et les dangers de cette terrible caverne ?

– Reculeriez-vous, princesse ? Si vous êtes trop effrayée, retirons-nous.

– Oh ! non ; je risquerais ma vie tout de suite pour pouvoir rester belle. Je n'ai peur que pour toi, qui tiens si peu à tout cela.

– S'il n'y a que moi qui vous retienne, chère Roselmida, allons ! Ne savez-vous donc pas bien tout ce que je ferais pour vous et pour assurer votre bonheur ? Je vous aiderai à conquérir votre trésor, ou je mourrai avec vous.

Et elles entrèrent toutes deux résolument dans le sentier.

Il était tout rempli des douces senteurs de l'aubépine fleurie : la mousse était verte et veloutée au pied des grands chênes ; on entendait au loin la plainte monotone du coucou ; mais tous les charmes de cette belle journée de printemps étaient perdus pour les jeunes aventurières, toutes préoccupées du but de leur course.

– Comment ferons-nous, Amythe, disait la princesse, pour adoucir le dragon ? Si j'avais ici mon luth, j'essaierais d'en jouer ; mais j'y suis si peu habile ; à peine si je sais en tirer quelques sons. Il faut vraiment tout mon désir de posséder cette eau extraordinaire, pour m'engager dans

une aventure si terrible et dont je prévois si peu le résultat.

– Vous avez trouvé ma voix agréable, objecta timidement Amythe, voulez-vous que j’essaie de m’en servir ? Peut-être aura-t-elle quelque pouvoir sur ce dragon, si sensible à l’harmonie.

– Oh ! oui, oui, chère Amythe. Je n’osais vous le demander ; mais qui pourrait résister à votre voix touchante, aux doux accents que vous savez en tirer ? Essayez, mon amie ; rendez-moi encore ce nouveau service.

– Je ferai tout ce que vous voudrez, reprit la triste Amythe. Votre beauté pourra devenir éternelle, ajouta-t-elle avec un faible soupir : les années ne sauraient plus l’altérer. Mais moi, moi, je serai toujours laide, toujours repoussante ; je n’ai rien à perdre et rien à conserver.

– Laide ! repoussante ! Amythe ; mais je ne te trouve plus laide ; tu es devenue si bonne, ta voix est si douce. Je te trouve maintenant plus de charme qu’à aucune des jeunes filles qui m’entouraient jadis chez mon père.

– C’est que tu m’aimes, bonne Roselmida, dit la pauvre fille. On peut donc s’habituer à moi ; on peut donc oublier ma laideur. Oh ! je tâcherai d’être bonne, et alors les autres m’aimeront peut-être aussi.

Elles arrivèrent vers le soir auprès de la Caverne-Noire. Le dragon leur fit grand-peur ; il était d’une taille monstrueuse et avait deux grandes ailes noires sur le dos. Il se mit à rugir en voyant les jeunes aventurières. La princesse tremblait de tous ses membres.

Amythe, tout en tremblant aussi, commença à chanter, faiblement d’abord et d’une voix entrecoupée ; puis, voyant s’adoucir les yeux étincelants du dragon, elle reprit quelque assurance et donna à sa voix tout le charme irrésistible dont elle était douée. Le dragon cessa de rugir ; peu à peu il tomba dans une espèce de somnolence. Roselmida guettait ce moment : elle se précipita dans la caverne et en ressortit bientôt triomphante, avec un flacon de cristal de roche tout rempli d’une eau claire et transparente.

Elle se mit à courir de toutes ses forces ;

Amythe la suivit en chantant toujours, jusqu'à ce qu'elles fussent à une grande distance de la caverne du dragon. La princesse ne se possédait pas de joie.

– Je l'ai ! je l'ai, chère Amythe ! Oh ! quel trésor à rapporter chez mon père ! Mon voyage, si pénible qu'il ait pu être, n'aura pas été inutile ; je le recommencerais tout de suite pour un pareil bonheur. Tu ne seras plus jalouse de ma beauté maintenant, mon Amythe : c'est à toi que je la devrai.

Comme elle parlait ainsi, elle aperçut tout à coup auprès d'elle le vieux bûcheron, sans pouvoir se rendre compte de la manière dont il y était venu. Il paraissait tout ragaillard ; sa taille s'était redressée, et il considérait la princesse d'un air malin.

– Eh bien ! ma belle, avons-nous cette eau sans pareille ? Avons-nous pu charmer cet effrayant dragon ?

– Oui, oui, bon vieillard ! s'écria la princesse ravie ; c'est à vous aussi, aux renseignements que vous m'avez donnés que je suis redevable de

cette joie ! Oh ! croyez que je ne l'oublierai pas. Ma beauté ne pourra plus s'effacer désormais, et mon bonheur sera éternel.

– Vous ne connaissez pourtant pas encore toutes les miraculeuses propriétés de cette eau, mon enfant. Non seulement elle peut conserver la beauté de celle qui est douée de ce précieux avantage, mais elle pourrait aussi le procurer à celle qui en est privée.

Et son regard se dirigeait malicieux vers Amythe.

Celle-ci avait tressailli. Une vive rougeur couvrait son visage, sa respiration était haletante et entrecoupée, ses membres tremblaient.

La princesse aussi paraissait troublée : elle s'éloigna un peu de son amie et pressa plus étroitement son trésor contre son sein.

À partir de cet instant, une certaine mésintelligence recommença à régner entre les deux jeunes filles. Le souvenir des services mutuellement rendus s'effaça presque tout à fait. Roselmida se méfiait instinctivement de sa

compagne. La nuit, elle se réveillait avec anxiété pour s'assurer qu'elle avait bien toujours son cher flacon ; le jour, elle le tenait pressé contre elle.

Amythe, de son côté, s'apercevait de la défiance de la princesse, et elle s'en trouvait blessée, tout en éprouvant un irrésistible désir de posséder l'eau merveilleuse.

– Oh ! pourquoi, se disait-elle, ce maudit vieillard n'a-t-il pas tout dit dès l'abord ? C'est moi qui serais entrée dans la caverne ! c'est moi qui me serais emparée de ce bien sans prix ! N'est-ce pas à moi qu'il était dû ? C'est ma voix qui a engourdi ce formidable dragon. Qu'aurait pu faire Roselmida sans mon secours ? De quel droit garde-t-elle pour elle seule le trésor que nous nous sommes réunies pour acquérir ?

Et elle brûlait de s'en rendre maîtresse ; puis, songeant au prix qu'y attachait la princesse, elle hésitait. Oh ! si elle avait pu presser à son tour dans ses mains ce flacon, qui valait plus que la vie, et pour lequel toutes deux l'avaient risquée !

Il était là, et, grâce à lui, elle pourrait aussi devenir belle, belle comme Roselmida, et belle

pour toute son existence. Le vertige s'emparait d'elle. Le bonheur, qu'elle avait toujours regardé comme impossible, elle le tenait presque, elle pouvait le saisir : elle aussi serait enviée, admirée, aimée, recherchée. À son tour, elle pourrait charmer, plaire, jouir de tous les enivrements de la jeunesse, dont elle avait toujours été si cruellement frustrée. N'avait-elle donc pas montré à la princesse un dévouement assez complet, assez constant ? Pourquoi renoncer encore pour elle à ce bien précieux, qui semblait venir s'offrir de lui-même ?

Un violent combat s'élevait dans son cœur, qu'une sourde amertume recommençait à gonfler.

Cependant la route, si unie et si douce, que les jeunes voyageuses se croyaient au bout de leurs peines, reprenait quelques aspérités ; les ronces y remplaçaient les fleurs ; les ombrages devenaient plus rares ; des cailloux meurtrissaient de nouveau leurs pieds.

Un soir enfin, elles arrivèrent, brisées de fatigue, sur les bords d'un torrent presque tari. Elles s'y préparèrent chacune une couche avec

des feuilles sèches et quelques herbes qu'elles arrangèrent dans le creux des rochers qui bordaient le torrent. Elles s'y étendirent, un peu éloignées l'une de l'autre et sans se parler, après un maigre repas. Elles sentaient bien que la fée n'était pas contente d'elles, mais chacune avait son motif pour se tenir à l'écart.

Au milieu de la nuit, la princesse s'éveilla, comme à son ordinaire, pour s'assurer qu'elle tenait toujours sur elle sa fiole enchantée. Elle sentit ses pieds tout mouillés et se dressa brusquement. La lune éclairait la campagne, et, à sa pâle lueur, Roselmida s'aperçut avec effroi que le torrent s'était gonflé pendant la nuit et qu'il était tout débordé. L'eau montait avec rapidité. Encore quelques instants et il ne serait plus possible de s'enfuir !

Elle se leva précipitamment, et, courant à sa compagne, elle l'appela avec terreur.

– Réveille-toi, Amythe ; fuyons ! Ce torrent augmente à vue d'œil : l'eau est descendue de la montagne pendant que nous reposions, et, si nous ne nous hâtons, elle va nous engloutir.

Amythe, éveillée en sursaut, promena autour d'elle des yeux hagards ; puis, entendant les flots mugir, elle bondit sur ses pieds, et, saisissant le bras de Roselmida, elle s'enfuit avec elle.

Toutes deux couraient aussi fort qu'elles le pouvaient, mais l'eau les gagnait de vitesse. Elles se heurtaient à chaque pas contre les rochers et seraient infailliblement tombées, si elles ne se fussent soutenues mutuellement. Le sentiment du danger commun leur fit oublier leurs derniers dissentiments ; elles ne songèrent plus au trésor qui les avait tant troublées, et, toute leur affection leur revenant au cœur, elles n'eurent plus qu'un désir, celui de se préserver l'une l'autre et d'échapper à l'eau menaçante.

Elles ne sortirent qu'à grand-peine des flots qui semblaient les poursuivre. Le jour parut, pâle et blafard, mais ne vint les éclairer que pour mieux leur montrer toute l'étendue des périls qu'elles couraient, car leur fuite se trouva tout à coup arrêtée par un affreux précipice dont on ne pouvait voir le fond : des ronces, des herbes sauvages en tapissaient l'entrée. Elles y jetèrent

des pierres pour s'assurer de sa profondeur, et ces pierres retentissaient longtemps en rebondissant d'un rocher à l'autre. Un arbre, brisé par l'orage, était tombé en travers du gouffre et offrait aux fugitives un pont étroit et mouvant, suspendu sur l'abîme.

Roselmida, éperdue, saisie de vertige à cet horrible aspect, s'écria :

– C'en est fait ! c'est ici que je dois mourir ! Je ne reverrai jamais mon père et ma patrie ; jamais je ne pourrai franchir cet étroit espace. Laisse-moi, Amythe ; va, continue ta route, tu es forte et hardie, tu pourras surmonter cet affreux obstacle ; mais moi, il n'y a plus aucun espoir pour moi ! L'eau va m'atteindre et je n'ai plus de forces pour l'éviter ; après cette nuit terrible, ce dernier danger anéantit tout mon courage. Va, sauve-toi sans moi, mon amie.

Elle retomba au bord de l'abîme, pâle, épuisée et presque sans connaissance.

– Sans toi, sans toi, ma bien-aimée ! s'écria Amythe ; sans toi, ma fidèle, mon inséparable compagne, à qui ces nouveaux malheurs,

affrontés ensemble, viennent de me rattacher plus que jamais ! Oh ! non. Reprends courage ! Allons ! franchissons ce périlleux passage ! De l'autre côté sont le retour, le bonheur, le salut, la liberté, ton père qui t'attend, Roselmida. Courage ! nous arriverons au but de nos efforts ; nous retrouverons ton palais, ton royaume ; mais ne te laisse point abattre ; rassemble toutes tes forces, mon amie, ma sœur !

Celle-ci ne l'entendait plus ; ce dernier coup l'avait anéantie. Les yeux fermés, la tête renversée sur une pierre, elle semblait n'avoir plus qu'un souffle de vie.

Amythe hésita quelques instants ; elle consulta ses forces, mesura de l'œil le gouffre effrayant, regarda derrière elle la campagne métamorphosée en lac et l'eau qui allait atteindre sa compagne expirante ; puis, animée d'un généreux courage, elle la saisit dans ses bras et s'élança sur le pont vacillant, sans regarder au fond de l'abîme, et les yeux fixés sur l'autre bord.

Elle y arriva heureusement ; mais là, épuisée de son effort surhumain, elle tomba à son tour sur

un rocher, sans force et sans couleur.

Roselmida, pendant ce temps, reprenait peu à peu ses esprits et ne pouvait croire à son bonheur en se voyant de l'autre côté du précipice et hors des atteintes de l'eau déchaînée.

– Oh ! ma brave Amythe, c'est toi qui m'as amenée ici ! Mais ton effort t'a brisée ; ranime-toi, mon amie, ma bonne, ma vaillante libératrice, toi qui viens de risquer ta vie pour sauver la mienne !

Et elle frappait dans les mains de sa compagne, en tâchant de la faire revenir à elle ; puis, la voyant entrouvrir les yeux, mais trop faible encore pour pouvoir parler, elle se précipita à ses genoux, et, tirant de son sein le flacon merveilleux arraché au dragon de la Caverne-Noire, elle le lui présenta en tremblant.

– Tiens, lui dit-elle, il est pour toi ; tu as sauvé ma vie ; prends ce que j'estimais encore plus, et je serai quitte envers toi. Deviens belle, mon Amythe, et, avec toutes les qualités que j'ai découvertes en toi, rien ne te manquera plus désormais. Tu seras parfaite. Pour moi, je me

trouverai heureuse de ton bonheur.

Des larmes s'échappaient de ses yeux en parlant ainsi ; sa voix brisée, son sein haletant, sa pâleur mortelle, tout trahissait le violent effort qu'elle faisait et tout ce qu'il lui coûtait.

Amythe n'hésita pas. Elle se jeta sur la fiole précieuse, qu'elle saisit avidement.

En ce moment, le précipice disparut, les rochers arides s'évanouirent ; un riant jardin s'étendait devant Roselmida, avec ses longues allées sablées, ses corbeilles de fleurs et ses massifs d'arbres.

– Mais ce sont les jardins de mon père, s'écria-t-elle transportée de joie ; voilà son palais ! Je suis de retour, je suis dans mes États ; mon voyage est fini !

Et elle se leva en battant des mains.

Cependant on l'avait reconnue. Sa toilette s'était transformée sans qu'elle s'en aperçût, et elle se trouvait revêtue d'habillements convenables à son rang et à la position qu'elle reconquerrait.

On courut prévenir le roi du retour de sa fille. Il était inconsolable de sa perte. Tout le monde l'avait crue morte, ainsi qu'Amythe. On avait retrouvé, dans le bois où la chasse avait eu lieu, sa longue plume blanche sur le gazon et le voile d'Amythe accroché à des ronces. La jeune Éthel s'était souvenue de les avoir laissées ensemble auprès de cet endroit, et personne n'espérait plus les revoir jamais, car on pensait qu'elles avaient été dévorées par des bêtes féroces.

Le roi se précipita au-devant de sa fille bien-aimée, et il la tint bien longtemps embrassée en pleurant de plaisir.

Cependant des cris de joie retentissaient de tous côtés. C'était à qui s'approcherait de la princesse ; chacun cherchait à baiser ses mains et jusqu'aux plis de sa robe. Elle souriait en voyant l'amour et l'adoration qui éclataient autour d'elle.

Quelque chose pourtant manquait encore à l'ivresse de son bonheur. Elle regardait autour d'elle et n'apercevait point la compagne inséparable de son pénible voyage, celle qui avait partagé toutes ses douloureuses épreuves, celle

qui lui avait sauvé la vie, et à laquelle son cœur avait voué une éternelle amitié.

Parmi toutes les beautés qui l'entouraient, quelle pouvait être la gracieuse figure qu'Amythe avait revêtue ? Elle devait être la plus belle, comme elle était la meilleure et la plus aimée de toutes.

– Oh ! mon père, s'écria la princesse, il faut que je vous présente ma libératrice, mon amie, plus aimée qu'une sœur, celle à qui je dois le bonheur de vous revoir encore.

Amythe, où donc es-tu ?

– Me voici ! dit une douce voix auprès d'elle.

Et Amythe sortit du groupe de ses compagnes, non point transformée, mais toujours avec sa même figure et son modeste costume d'autrefois.

– Eh quoi ! toujours la même ! Qu'attends-tu donc ? Qu'as-tu fait de mon présent ? Pourquoi n'es-tu pas encore belle ?

– Parce que j'ai réfléchi, ma princesse. Que deviendrais-tu toi-même, privée de ces charmes qui font ton bonheur et ta vie, et dont tu es si fière

et si heureuse ? Je suis habituée à m'en passer, moi.

La Fée nous a fait faire un rude voyage, mais je me figure qu'il ne nous a pas été tout à fait inutile, et depuis que je l'ai entrepris, j'ai cru m'apercevoir que la beauté n'était pas la première des qualités ni même le premier des biens.

As-tu réfléchi, ma Roselmida, au peu de durée de ces attraits si enchanteurs et si passagers ? Ne vois-tu pas déjà arriver la vieillesse, l'inévitable vieillesse, avec son cortège de rides et de glaçons ? Attendras-tu qu'elle vienne ternir l'éclat si pur de tes yeux, argenter ton opulente chevelure, épaissir et voûter ta taille si gracieuse et si souple ? Oh ! non.

Et, pour que la tentation ne te revienne pas de te dessaisir encore de ton trésor, pour qu'elle ne me revienne pas à moi-même d'en profiter, ajouta-t-elle avec un triste sourire, faisons-en usage tout de suite.

Et, débouchant le flacon avant que Roselmida eût le temps de s'opposer à son rapide

mouvement, elle en vida le contenu, à plusieurs reprises, dans le creux de sa main, et en aspergea le visage de la princesse, dont la beauté sembla revêtir un nouvel éclat sous cette magique influence.

Tout le monde applaudit avec transport à ce généreux dévouement d'une amitié sans bornes.

En ce moment on entendit un grand bruit, et l'on vit arriver un char merveilleux, fait d'une seule opale, et traîné par deux animaux étranges et inconnus, à l'air fier et doux, ayant une seule corne au milieu de la tête, avec une grosse escarboucle sur le front, et une épaisse fourrure qui traînait jusqu'à terre, semblable à de longues soies.

Dans le char se trouvait une femme d'une beauté étrange, et qui semblait revêtue de vapeurs argentées.

Les jeunes filles reconnurent la fée Brouillard, et coururent se prosterner devant elle.

Le roi vint lui offrir sa main pour l'aider à descendre de sa voiture.

– Ô roi, lui dit-elle, je vous rends votre fille aussi belle qu'autrefois, et belle maintenant pour toute sa vie ; je vous la rends améliorée et purifiée par le malheur. J'ai arraché de son cœur l'égoïsme et la dureté ; elle est à présent bonne et compatissante autant que belle, et elle fera le charme et le bonheur de vos vieux jours.

Me reconnaissez-vous bien, mes enfants ? ajouta-t-elle en se tournant vers les jeunes filles. C'est moi qui, sous les traits de votre hôtesse, me suis permis de donner une leçon à ma belle princesse ; c'est moi qui, déguisée en bûcheron, vous ai indiqué cette eau que vous avez trouvée si précieuse ; c'est moi qui ai cherché à faire pressentir à Roselmida le meilleur moyen de s'en servir, en l'employant à récompenser le dévouement et l'affection d'Amythe. Voyant que ma petite ruse, au lieu du bon résultat que j'en attendais, n'avait fait que ranimer en vos cœurs de mauvais sentiments que j'y croyais éteints à tout jamais, j'ai été forcée de recourir à une dernière épreuve, plus douloureuse qu'aucune de celles que je vous avais fait subir. J'espère que vous me la pardonneriez, mes chères enfants,

maintenant que vous en êtes sorties si heureusement.

Généreuse Amythe, tu as sacrifié ce bien, que tu désirais avec tant d'ardeur. Je tâcherai, fille aimante et dévouée, de te rendre en bonheur et en contentement intérieur les joies qu'eût pu te donner cette beauté à laquelle tu as si courageusement renoncé.

J'avais connu et aimé autrefois vos deux mères, et je leur avais promis de veiller sur vous. J'ai tenu ma promesse. Amythe ne connaîtra plus jamais l'envie, n'est-ce pas ? Et Roselmida ne dédaignera plus personne. Si je vous ai fait souffrir, vous avez, je crois, tiré un bon et fructueux parti de vos souffrances, et vous n'aurez pas à regretter de les avoir subies.

Tenez, mes enfants, voici les cadeaux que je vous destine.

Et ouvrant un grand coffre en bois de sandal, qui sortit de terre à ses côtés, elle en tira : pour Roselmida, un écrin tout ruisselant de pierreries ; pour Amythe, une harpe d'or avec son chiffre incrusté en diamants, et dont les cordes rendaient

les sons les plus doux aussitôt qu'on y posait les doigts.

Pour la première, une robe si légère et si transparente, qu'elle semblait tissée avec ces vapeurs qu'on voit flotter sur les prairies au lever du jour.

Pour la seconde, les livres les plus merveilleux et les plus variés, où l'on pouvait tout étudier et tout apprendre.

Puis encore pour la princesse, un diadème qui paraissait fait d'étoiles, tant les pierres qui le composaient étaient d'une matière inconnue et brillante.

Pour sa compagne, un métier à broderie, d'un bois de senteur extraordinaire, et couvert d'une foule d'ouvrages commencés, avec les dessins les plus beaux et les plus fantastiques.

– À chacune votre lot !

Et le tien, mon enfant, dit la fée en se tournant vers Amythe avec un sourire affectueux, n'est peut-être pas le plus mauvais.

Et maintenant adieu, soyez heureuses.

Puis, les embrassant chacune sur le front, elle salua la foule émerveillée avec une grâce et une dignité incomparables, et, acceptant la main du roi, elle remonta dans son char.

Les animaux qui la conduisaient bondirent légèrement et partirent avec rapidité ; le char s'éloigna et se perdit dans une brume légère, qui laissa après elle une vague odeur d'ambrosie.

Amythe ne reparut plus aux fêtes de la cour, pour lesquelles elle sentit qu'elle n'était point faite. Elle consacra désormais sa vie à la retraite, à la prière, à l'étude, à la méditation ; elle aima le travail, cet austère consolateur.

Elle avait compris que, toute disgraciée qu'elle parût, elle était mieux douée peut-être pour accomplir sa tâche terrestre que la princesse Roselmida elle-même, avec toute sa délicate beauté. N'avait-elle pas en effet la force, le courage, la patience, la santé, l'énergie, l'intelligence et l'amour du bien ?

Elle étudia l'histoire des peuples ; elle aima la lecture et la poésie, qui charmèrent ses loisirs. Elle mariait les sons de sa harpe aux accords de

sa voix enchanteresse. De magnifiques broderies, des tapisseries aux couleurs éclatantes s'allongèrent sous ses doigts agiles ; sa nature mélancolique et son peu d'attraits la portaient à fuir les heureux de la terre, mais elle aimait à aller s'asseoir au chevet des malades, qu'elle soulageait par ses soins ou tout au moins par ses paroles consolantes. Nul malheur ne l'implora jamais en vain. Elle eut quelques amis en petit nombre, mais sincères et dévoués, en tête desquels furent toujours la princesse Roselmida et le roi, qui l'aima comme une seconde fille. Elle avait gardé de ses voyages le goût des longues courses dans la campagne, où elle se plaisait à étudier les insectes et les fleurs, surtout les plantes qui avaient quelques propriétés pour adoucir les souffrances humaines, et dont elle apprenait à faire usage.

Elle amassa sans rien dire un trésor impérissable de connaissances précieuses et de pensées morales qu'elle résuma dans un livre qui eût pu immortaliser son nom, et que toutes les mères de son temps mirent entre les mains de leurs enfants ; – mais modeste autant que bonne,

– elle ne voulut pas le signer, et c’est à lui que tous les écrivains qui ont depuis travaillé pour la jeunesse ont emprunté leurs meilleures inspirations.

Avec tant d’occupations et de distractions variées, ses jours passaient comme des éclairs, et elle n’avait plus le temps de songer à sa laideur. Du reste, que lui importait à présent ? N’était-elle pas aimée et estimée de tout le monde ? La fée, tout en ne lui accordant pas la beauté, ne l’en avait-elle pas richement dédommée ? D’ailleurs la sérénité de son âme se reflétait sur ses traits et leur prêtait une douceur et un charme qui manquaient à bien des femmes belles et brillantes.

Pendant ce temps, la belle princesse Roselmida continuait à faire l’ornement et la joie des fêtes de son père. Seulement, quand elle y voyait paraître quelque femme laide, vieille, infirme ou souffrante, elle redoublait de soins et d’attentions pour elle. Sa beauté ne se flétrit jamais, grâce à son eau merveilleuse.

Elles ne revirent plus la fée Brouillard, mais elles lui conservèrent toujours un souvenir reconnaissant. En les soumettant à de difficiles épreuves, cette bonne fée ne les avait-elle pas en effet rendues meilleures, et par conséquent plus heureuses ?

Le corail rose

Le comte Berthold était le premier ministre du roi Robert. Sa rigide probité, son honneur austère, qui n'avaient jamais su se plier à aucune transaction, lui avaient créé de nombreux ennemis à la cour. Ceux-ci voulaient se débarrasser de lui à tout prix : on le calomnia auprès du roi, on chercha à ternir sa réputation, on l'accusa de trahison. Berthold n'avait pas su flatter ; Robert supportait quelquefois difficilement ses observations et ses conseils, que n'adoucissait jamais la moindre louange ; il était las de cet ami sévère et froid, qui ne voulait que sa gloire et son bonheur, sans chercher à favoriser ses plaisirs. Il saisit le premier prétexte pour enlever à Berthold la position dont celui-ci jouissait auprès de lui, et le bannit de ses États.

Le ministre disgracié s'éloigna avec sa femme et ses trois filles. Fatigué des hommes, rebuté des

intrigues des cours, il résolut de vouer le reste de son existence à une retraite embellie par l'affection de sa fidèle compagne, et d'y former à loisir le cœur et l'esprit de ses enfants.

Mais ses malheurs n'étaient point finis : sa femme succomba en peu de temps ; les ennemis qui avaient préparé sa chute firent confisquer ses biens, et le riche, le puissant Berthold se trouva réduit à la misère. La perte de sa fortune lui parut un bien petit malheur auprès de celle de l'épouse qu'il avait tant aimée, et dont la tendresse seule pouvait le soutenir dans ses revers.

Il vendit quelques bijoux qui lui restaient encore, et, du prix qu'il en retira, il acheta une maisonnette aux bords de la mer et un troupeau de moutons, dont la laine et le laitage devaient servir à sa nourriture et à ses vêtements.

Ses filles, tout enfants, n'avaient point le souvenir de leurs grandeurs perdues ; il leur fit croire qu'elles étaient nées simples bergères, et en même temps il se plut à cultiver leur intelligence, comme si elles eussent dû être des princesses.

L'aînée, Aména, profita encore mieux que ses sœurs de ses leçons ; elle avait un esprit si vif et si prompt qu'elle saisissait tout avec la plus grande facilité. Sa figure était piquante et spirituelle ; on l'eût trouvée charmante sans une triste infirmité qui la déparait ; la pauvre Aména était bossue.

Bertholdine, qui venait après elle, sans être aussi intelligente, ne manquait pas non plus de finesse elle avait un goût passionné pour la musique, goût que son père avait encouragé et développé. Il avait gardé, de ses anciennes richesses, ses livres et sa harpe, dont Bertholdine apprit à se servir pour accompagner la voix ravissante dont la nature l'avait douée ; elle était grande et bien faite, et sa figure n'aurait pas manqué de charme, si un accident, qui lui était arrivé dans sa première enfance, ne l'eût privée d'un œil, ce qui l'enlaidissait complètement.

Giselle était la plus jeune des filles du comte. Celle-ci n'avait ni talent particulier ni remarquable esprit, mais son cœur tendre et aimant en faisait la providence de sa famille ; elle

avait une bonté, un dévouement à toute épreuve ; sa figure était douce et jolie, sa taille droite et élancée. Mais il semblait que la fatalité se fût attachée à tout ce qui tenait au malheureux Berthold. Giselle aussi était affligée d'une infirmité cruelle : elle boitait horriblement.

Le seigneur déchu se consolait de ses disgrâces auprès de ses filles adorées ; il leur consacrait toutes ses soirées. Pendant le jour il menait paître ses moutons dans une gorge profonde, encaissée entre deux falaises : là, dans la solitude, il déplorait tous ses malheurs et passait souvent de longues heures à regarder les vagues qui venaient se briser contre les rochers.

– Ma vie sera bientôt finie, se disait-il dans son amertume, et je n'en éprouverais aucun regret, si je pouvais laisser mes filles heureuses sur la terre. Je voudrais les confier, avant de mourir, à des époux dignes d'elles ; mais où les chercher ? et qui voudrait de mes pauvres enfants, si disgraciées de la nature ?

Et pourtant, si on les connaissait, si on savait apprécier leurs qualités, qui pourrait mieux

qu'elles faire le bonheur d'un époux et de ses enfants ?

Oh ! comme mon Aména s'entendrait à conduire sa maison ! Si jamais son mari était embarrassé dans ses affaires, comme il la trouverait femme de bon conseil et habile à le seconder en tout ! Comme elle saurait animer et égayer sa famille ! On ne connaîtrait à ses côtés ni l'ennui ni la tristesse. Que de filles droites et bien faites qui ne sauraient pas comme elle embellir la vie de ceux qu'elle aimera ! Mais elle est bossue, et nul homme ne songera à la rechercher.

Et ma Bertholdine ! Quel bonheur d'entendre sa voix d'ange ! Qu'elle est gracieuse et touchante, quand, assise à sa harpe, après nos repas, elle charme nos longues soirées ! Mais qui voudra jamais d'une pauvre borgne, dont l'œil éteint détruit toute l'harmonie du visage ?

Le plus heureux mari de tous serait encore celui qui aurait le bon esprit de choisir ma Giselle. Quels trésors d'amour et de dévouement il y a dans le cœur de cette jeune fille ! Quels

enfants seraient plus choyés, plus aimés que les siens ? Quel mari plus adoré et plus entouré de soins et d'affection ? Mais qui saurait apprécier sa bonté, sa douceur angélique ? Elle est boiteuse, et on s'éloignera d'elle.

Aucune de mes filles ne pourra accomplir sa destinée ici-bas ; elles languiront dans un triste isolement, et toutes leurs qualités, tous les agréments dont elles sont pourvues, se trouveront annulés. Ah ! je ne regrette pas mes grandeurs évanouies ; je ne regrette ni la fortune ni même ma patrie, où j'ai trouvé tant d'ingrats et de méchants ; je pleure seulement sur les infirmités de mes pauvres filles, dont l'avenir seul me préoccupe désormais. Tout ce que je demande, ce serait, quand j'irai retrouver leur mère là-haut, de pouvoir lui dire qu'il m'a été permis d'assurer le bonheur de ses enfants sur la terre, qu'elles y sont aimées, appréciées et qu'elles y ont trouvé une tâche à remplir. Mais cette suprême consolation me sera refusée, et je mourrai laissant mes bien-aimées sans appui et sans affections.

Comme Berthold se parlait ainsi à lui-même, il

aperçut sur les vagues un objet indécis qui s'avançait vers lui, et, ses yeux se fixant naturellement sur cet objet, il commença à distinguer une femme d'une petite taille et d'une beauté accomplie, debout sur une coquille rosée qui glissait légèrement sur l'onde.

Cette femme était à peine revêtue d'une robe blanche et flottante, si vaporeuse qu'elle semblait faite de l'écume du rivage ; les plis en étaient rattachés sur sa poitrine par une tranche de corail rose, et d'autres coraux de la même couleur ornaient ses cheveux, ses bras et son cou. Elle était si souriante et si fraîche que le vieux Berthold sentit son cœur se rasséréner en la regardant. Elle s'approcha de lui :

– J'ai entendu tes plaintes, lui dit-elle, et je viens à toi pour y répondre ; je connais tes malheurs et tes vertus, et je voudrais adoucir tes peines. Ne m'as-tu jamais regardée jouer dans les vagues, tandis que tu les considérais pendant tes rêveries sans fin ? Moi, je t'ai vu, et, cachée par le rocher sur lequel tu t'appuies, j'ai souvent agité mon éventail d'algues marines pour

apporter un peu de fraîcheur à ton front brûlant. Prends courage, Berthold, et espère pour tes filles un meilleur sort. Je ne saurais dans ces flots trouver les maris que tu désires pour elles, mais je puis peut-être contribuer à leur rendre la beauté qui leur manque.

Tiens, continua-t-elle en détachant une branche de corail de ses cheveux noirs, voici un talisman dont, quelque jour sans doute, tu pourras faire usage. Si l'une de tes filles peut être aimée malgré ses défauts, quand elle aura trouvé l'homme qui aura su l'apprécier, attache à ses cheveux ce corail rose durant quelques heures, et il la douera d'une beauté parfaite. Tu vas me dire qu'alors précisément ces charmes ne lui seront plus aussi nécessaires, mais je ne puis changer la destination de mon talisman, qui est de donner la beauté à toute femme aimée. Tes filles sauront bien comprendre la valeur de ce don, même alors qu'elles en sentiront moins le besoin. Adieu ; chasse tes soucis et attends des jours plus prospères.

La Néréide sourit au vieillard consolé, et sa

coquille glissa de nouveau sur les ondes.

Cependant le roi Robert se faisait vieux. Un jour, il fit venir ses trois fils, les chevaliers Bertrand, Rodolphe et Théobald.

– Mes enfants, leur dit-il, je sens que je m’incline vers la tombe ; avant de mourir, je voudrais me choisir un successeur parmi vous. Partez tous trois. Allez courir le monde et apprenez à connaître les hommes. J’ai toute ma vie désiré trois talismans, que je voudrais pouvoir posséder avant ma mort. Tâchez de les trouver et de me les rapporter. Ce sont : l’eau qui prolonge la vie, le fruit qui fait oublier les peines, et le corail rose qui donne la beauté parfaite à toute femme aimée.

Cherchez aussi, mes enfants, à vous marier ; les jeunes filles de ce pays ne me plaisent pas ; elles sont mal élevées, et nos coutumes leur donnent trop de hardiesse et de hauteur. Ramenez de vos voyages des épouses modestes et douces, dignes que je les nomme mes filles, et, je dois vous le dire, celui de vous qui saura faire le choix le plus heureux sera appelé à me succéder. Celui-

là, qui aura bien pu distinguer le mérite d'une femme, pourra sans doute le mieux gouverner des hommes. Allez donc ; je vous donne trois ans pour vos recherches. Trois mois et un jour après cette époque, je renoncerai à ma couronne en votre faveur. Il faudra que les deux d'entre vous qui ne seront point élus me jurent de respecter mon choix et d'obéir à leur frère.

Les chevaliers prononcèrent le serment que leur père exigeait. On fit de grands préparatifs pour leur départ, et enfin tous trois, richement équipés et montés sur des chevaux fringants, quittèrent leur patrie pour trois années.

Ils virent bien des pays ; ils virent bien des hommes ; partout ils recherchèrent avec soin les trois talismans réclamés par le roi, sans découvrir où ils pouvaient se trouver ; ils ne rencontraient pas non plus de femmes à leur goût ; elles étaient toujours trop vieilles, trop jeunes ou mal apprises. Les trois ans pourtant touchaient à leur terme, et il en coûtait aux chevaliers de retourner dans leur pays sans avoir tiré plus de parti de leur voyage.

Un jour qu'ils chevauchaient à travers une

forêt, le plus jeune des trois, Théobald, entama la conversation pour égayer les ennuis de la route.

– Que pensez-vous, dit-il, mes frères, des requêtes du roi notre père ? Je n'ai jamais vu nulle part ni fruit qui fasse oublier les chagrins, ni eau qui prolonge la vie, ni corail rose qui puisse embellir une femme ; je crois bien que ce sont des fantaisies qui n'existent point. Et quant à une épouse, que voulait dire le roi en nous assurant qu'il donnerait le trône à celui de nous qui ferait le meilleur choix ? À quelles qualités devons-nous accorder la préférence ? Pour moi, je vous avoue que je n'en connais qu'une digne d'attirer mon attention, et celle-là, je le déclare hautement, c'est la beauté. Quoi de plus précieux, en effet, quoi de plus charmant qu'une belle figure ? C'est là ce qui parle au cœur, c'est là ce qui parle à l'imagination, ce qui séduit, ce qui fascine. Pour moi, une belle personne pourra seule me décider au mariage.

– Vous avez bien raison, mon frère, reprit Rodolphe, et je suis bien sûr que mon père est du même avis que vous. La beauté est l'image de la

divinité sur la terre ; elle nous entraîne malgré nous, elle nous fait rêver au ciel, et je ne connais aucune qualité, aucune vertu même, qui puisse la valoir ou dédommager de son absence. À coup sûr, celui de nous qui saura trouver la plus belle sera assuré de remplacer notre père sur son trône.

– Je chercherai donc la plus belle ! s'écria Bertrand à son tour. Une belle âme se reflète sur un beau visage, et je ne crois pas que des sentiments nobles et élevés puissent habiter dans une chétive et laide enveloppe. C'est la beauté seule qui mérite nos hommages, et c'est elle seule qui pourra nous gagner le trône. Ne nous attachons donc qu'à elle, et dédaignons tout le reste.

Comme les trois chevaliers devisaient ainsi, ils virent tout à coup sortir du milieu du bois trois jeunes filles qui marchaient en se tenant par le bras et en chantant. Chacune portait un petit panier d'osier, qu'elle allait remplir de fraises. Elles saluèrent les voyageurs en rougissant et continuèrent leur chemin.

– Ah parbleu ! mes frères, s'écria Rodolphe en

éclatant de rire aussitôt qu'elles furent un peu éloignées, ce ne sont pas ces filles-là que nous choisirons pour les conduire à notre père. Chacune, Dieu me pardonne ! a son infirmité, qui, malgré sa jeunesse, lui enlève tout charme et tout attrait. Eh quoi ! l'une est bossue, l'autre boite et la troisième est borgne. Là ne se trouve point la beauté sans tache que nous venons de glorifier et qui peut prétendre à gagner nos cœurs ; il nous faudra des filles mieux bâties que celles-là pour nous décider au mariage.

– Belles ou laides, reprit Bertrand, elles pourraient toujours nous indiquer notre chemin. Le jour s'avance, et nous n'avons pas d'asile pour la nuit. Je n'ai pas vu une maison depuis le matin, et, ma foi ! je voudrais savoir où me reposer, où manger et où coucher.

– Vous parlez d'or, Bertrand, dit Théobald, et, faisant retourner son cheval, il le mit au galop, et bientôt il eut rattrapé les trois jeunes filles.

– Voudriez-vous, mes enfants, leur demanda-t-il, nous indiquer quelque endroit où l'on pourrait nous donner l'hospitalité ? Nous sommes las ;

nous courons ainsi depuis le matin, et nous aurions besoin de quelque nourriture et d'un peu de repos.

– Nous ne connaissons ici d'autre habitation que celle de notre père, répondit la douce Giselle ; mais il sera heureux, messeigneurs, de vous recevoir et de vous ouvrir sa maison. Nous ne sommes pas riches, mais nous pourrons toujours vous offrir de quoi vous faire oublier vos fatigues. Suivez-nous donc, et demain nous irons chercher nos fraises tout à loisir.

Les chevaliers, menant leurs coursiers au pas, suivirent leurs conductrices. Ils furent reçus le mieux du monde par le comte Berthold, qui mit à leur disposition tout ce qu'il possédait. On fit des frais pour leur repas, qui fut gai : les saillies de la vive Aména animaient la conversation, et, le soir, Bertholdine, assise à sa harpe, chanta d'une voix plus harmonieuse encore que de coutume. Giselle parlait peu ; mais elle veillait à tout, attentive à satisfaire les moindres désirs de son père et des hôtes qu'il recevait.

Quand les trois chevaliers furent retirés dans la

chambre qu'on leur avait préparée :

– Que pensez-vous, dit Théobald, de la charmante soirée que nous venons de passer ? En vérité, aucune femme à la cour de notre père n'a le langage plus choisi, les manières aussi distinguées, plus de finesse et d'élégance que ces jeunes filles qui ne sont que de simples bergères.

– Comment, reprit Rodolphe, dans ces lieux retirés, cette aimable Bertholdine a-t-elle pu acquérir un talent aussi remarquable ? Je suis encore sous le charme de la ravissante musique qu'elle nous a fait entendre.

– Depuis que nous avons quitté la cour, ajouta Bertrand, nous n'avons pas encore passé de moments aussi agréables. La vie s'écoulerait vite et doucement au fond de ce désert, auprès de cette famille, qui d'abord nous paraissait devoir être insipide et ennuyeuse. Je ne me laisserais pas de causer avec cette jeune Aména, dont la gaieté se communiquait à moi.

– Reposons-nous ici quelques jours, dit encore Théobald, et profitons de l'hospitalité que nous offre ce vieillard, que je soupçonne de n'avoir

pas toujours été berger.

Quelques jours se passèrent en effet ; les chevaliers ne pouvaient plus se décider à quitter l'humble demeure où ils se trouvaient si bien accueillis. Ils appréciaient de plus en plus les qualités de leurs jeunes hôtes.

– Vous paraissez être un savant, dit un matin en déjeunant Rodolphe au vieux Berthold ; du moins, si j'en juge par les livres que je vois là rangés, vous devez avoir beaucoup étudié. Ne vous serait-il donc pas possible de nous renseigner sur les recherches que nous avons à faire ? Nous courons le monde depuis longtemps pour y trouver l'eau qui prolonge la vie, le fruit qui apporte l'oubli des peines et le corail rose qui donne la beauté à la femme que l'on aime.

– Quant à ce dernier, répondit Berthold en souriant, vous n'iriez peut-être pas loin pour le trouver. Il y a beaucoup de coraux sur nos côtes, et vous pourriez les explorer en tous sens. Pour les autres talismans que vous désirez, malgré le savoir que vous me supposez, j'ignore absolument où ils peuvent être cachés, et je n'en

avais même jamais entendu parler ; il me serait donc impossible de vous rien apprendre à ce sujet.

Amena n'avait pas perdu un mot de cette conversation. Elle se leva de table sans bruit et s'en alla rêver à son aise dans la campagne.

– Que pourrais-je faire, se disait-elle, pour seconder dans leurs recherches ces trois chevaliers si courtois, et dont la société est venue si agréablement charmer notre solitude ? Mes bonnes amies les pies sont bien bavardes et savent bien des choses. Il me serait peut-être possible d'apprendre par elles ce secret ignoré de mon père lui-même. Allons les trouver et faisons-les jaser.

Et la jeune fille se dirigea vers une longue avenue de peupliers qui étaient tout couverts de nids de pies. Elle était bien connue de ces oiseaux, dont elle aimait la société, et elle ne tarda pas à en être entourée. L'entretien s'anima, et l'adroite Aména sut le faire rouler sur l'objet qui la préoccupait.

– L'eau qui prolonge la vie se trouve à trente

lieues d'ici, dit une vieille pie en hochant la tête ; c'est une eau brillante et dorée dont les propriétés sont inappréciables. Elle rend la santé aux malades, la jeunesse aux vieillards et la force à ceux qui vont mourir. Mais il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de se la procurer. Elle jaillit d'un rocher qui se trouve au fond d'une vallée profonde. Tout le jour un brouillard épais enveloppe cette vallée et empêche même d'en pouvoir distinguer l'entrée ; mais, sitôt que le soir arrive, ce brouillard se condense et devient un animal énorme et effrayant, dont les yeux lancent des flammes. Cet animal guette tous ceux qui veulent pénétrer dans la vallée et leur adresse une série de questions au nombre de vingt. Pour peu que l'on tarde trop à deviner ces énigmes ou qu'on y réponde mal, on est métamorphosé en pierre. Plus d'une lieue avant d'arriver à cet endroit maudit, on trouve la terre couverte de grosses pierres ; toutes ont été des chevaliers ou des dames qui ont voulu tenter l'aventure et dont les réponses n'ont pu satisfaire le monstre qui garde l'eau merveilleuse.

Le fruit qui console des chagrins est, au

contraire, sur le haut d'une montagne. Il pend, rouge et vermeil, à un arbre d'or très élevé, et tout autour de lui volent par milliers des essaims d'abeilles qui piquent jusqu'au sang tous les téméraires qui voudraient essayer de le cueillir.

Je ne parlerai pas du corail rose ; votre père, Aména, sait mieux que personne où il peut se trouver ; et s'il ne divulgue pas ce secret, croyez bien qu'il a de bonnes raisons pour cela.

La jeune fille remercia sa vieille amie la pie des renseignements qu'elle lui donnait. Elle lui demanda, en outre, beaucoup de détails sur la route à suivre pour arriver jusqu'aux talismans ; elle se les fit répéter pour n'en oublier aucun, et ne rentra qu'après une longue causerie dont aucun mot n'avait été inutile.

Cependant Théobald était allé parcourir tous les rochers d'alentour pour tâcher de découvrir le corail rose. Dans l'ardeur de ses recherches, il posa le pied de travers sur un roc assez élevé et tomba rudement sur des pierres, où il demeura sans connaissance. Il fut trouvé dans cet état par Giselle, qui s'occupait à ramasser des simples,

dont elle aimait à étudier les propriétés, afin de pouvoir venir en aide aux malades, aux infirmes ou aux blessés.

Elle avait sur elle un élixir qu'elle fit respirer au chevalier évanoui, puis elle courut appeler son père et sa sœur Bertholdine, et, grâce à leur aide, elle rapporta le blessé jusqu'à la maison, où on le déposa sur un lit. Il avait l'épaule fracturée et souffrait horriblement. Giselle posa un appareil sur sa blessure et s'installa à son chevet, où, par ses douces paroles et ses soins consolants, elle chercha à le distraire de ses maux. Rodolphe et Bertrand, à leur retour, furent bien affligés de le trouver en cet état.

– Nous voilà forcés de réclamer encore votre hospitalité pour quelque temps, dit Rodolphe à Berthold. Je vois mon frère incapable de poursuivre sa route avant quelques jours.

– Laissez-le aux soins de ma Giselle, dit le vieillard ; nul mieux qu'elle ne s'entend à soulager ceux qui souffrent, et quand ses soins n'y peuvent entièrement réussir, elle sait du moins les plaindre et pleurer avec eux. Elle est

habile et compatissante, et elle a le talent de mettre du miel sur les plaies du cœur comme sur celles du corps.

On se mit à table auprès du malade, et Aména rendit compte de ce qu'elle avait appris.

– Voilà de bonnes nouvelles ! s'écria Bertrand. Pendant le temps que mon frère mettra à se rétablir, j'ai bien envie d'aller chercher l'eau qui prolonge la vie, au risque d'être changé en pierre. Je suis las de mon oisiveté, et il faut que je fasse mes efforts pour rapporter à mon père au moins un des objets qu'il nous a demandés. Si vous vouliez bien, vieillard, confier votre fille à mon honneur de chevalier, ajouta-t-il en se tournant vers Berthold, elle monterait en croupe sur mon coursier et serait mon guide dans cette hasardeuse entreprise. Son esprit fin et délié saura mieux que le mien résoudre les problèmes du sphinx de la vallée, et elle me dirigera dans ma route, car je ne saurais jamais me souvenir de tous les mille détours qu'elle vient de nous indiquer.

Aména sourit et consulta son père du regard.

– Va donc, ma fille, dit Berthold, avec ce beau chevalier ; je te sais si adroite et si sage que je ne crains rien pour toi, et tu pourras le seconder heureusement dans ses recherches.

– Je vous adresserai la même prière que mon frère, reprit Rodolphe, et si vous voulez permettre à votre chère Bertholdine de m’accompagner, j’irai avec elle tenter la conquête du fruit merveilleux. Elle doit connaître, ainsi que sa sœur, tous les environs, et c’est elle qui dirigera mes pas dans ma course aventureuse.

– Bertholdine, lui dit son père, es-tu disposée à conduire le seigneur Rodolphe jusqu’à la montagne où se trouve l’arbre d’or ?

La jeune fille rougit et baissa la tête en signe d’assentiment.

Le jour suivant, au lever du soleil, les deux chevaliers se mettaient en route, ayant chacun une des sœurs en croupe.

Bertrand chevaucha bien longtemps, mais le chemin ne lui semblait pas long ; il y avait tant de charmes dans l’entretien de sa compagne, qu’il

lui semblait qu'il aurait toujours voulu voyager ainsi ; les heures s'écoulaient avec rapidité ; l'ennui ne pouvait se faire sentir quand on était auprès d'Aména.

Le soir tombait, quand les voyageurs arrivèrent à l'entrée de la redoutable vallée ; l'étrange animal qui la gardait vint au-devant d'eux.

– Quel est, dit-il au chevalier, le premier mérite d'une femme à tes yeux ?

– La beauté, répondit étourdiment Bertrand, et au même instant il tomba lourdement de son cheval et alla augmenter le nombre des pierres qui jonchaient la terre.

– La vertu ! s'écria Aména d'une voix claire, et à chaque question du sphinx elle répondit sans hésiter, et sut résoudre toutes les difficultés qu'il lui présentait.

Le terrible gardien se rangea alors respectueusement, et la jeune fille put librement aller remplir son flacon à la source enchantée.

– J'ai remporté la victoire, s'écria-t-elle en

revenant triomphante, mais je ne partirai pas sans mon chevalier. C'est pour lui seul que je suis venue ici, pour lui seul que j'ai désiré posséder cette eau sans pareille, et j'aimerais mieux y renoncer que de l'emporter sans lui.

– Jettes-en donc quelques gouttes sur cette pierre, reprit le monstre.

Et à l'instant Bertrand se leva honteux et remonta sur son cheval sans dire un mot.

Bientôt pourtant sa confusion se dissipa ; il possédait le talisman qu'il avait tant désiré, et sa reconnaissance pour l'aimable fille qui le lui avait fait acquérir égalait l'amour qu'elle avait su lui inspirer, malgré son infirmité.

– Cette eau m'est d'autant plus précieuse, dit-il enfin, que c'est à vous, bonne Aména, que je la dois ; mais vous pourriez me faire un don qui me serait encore plus cher, c'est celui de votre main, joint à celui de votre cœur. Mon père mettra sur son trône qui il voudra, s'il ne vous trouve pas assez belle pour y monter. L'amour d'une femme de notre choix est encore préférable à une couronne, et si je puis posséder le vôtre, Aména,

je me consolerais aisément de voir un de mes cadets succéder au roi Robert, de préférence à moi, en supposant que les femmes qu'ils prendront lui agréent plus que vous.

– Adressez-vous à mon père, répondit la jeune fille confuse et ravie ; lui seul peut disposer de ma main. Quant à mon cœur, beau chevalier, me serais-je exposée à tant de dangers pour vous être utile, si déjà il n'eût été un peu à vous ?

Bertrand, charmé, accéléra le pas de son cheval, et en arrivant il courut se prosterner devant Berthold, qui n'eut pas de peine à lui accorder la main de sa fille aînée.

Le vieillard prit alors celle-ci à part, et, déroulant ses longs cheveux, il y attacha le corail rose ; puis Aména, se suspendant au bras de son fiancé, alla avec lui se promener au bord de la mer. Ils devisèrent longtemps de leur amour, de leur projet d'union, de l'heureuse réussite de l'entreprise qu'ils avaient tentée en commun, et le jour commençait à baisser quand ils rentrèrent pour prendre part au repas du soir. Aména s'assit rêveuse, et Giselle, qui venait d'apprêter le

souper, arriva sa lampe à la main. Elle jeta un cri de joie et de surprise en regardant sa sœur. La taille de la jeune fille s'était redressée, et elle était désormais aussi souple et aussi gracieuse qu'elle avait été longtemps ridicule et difforme ; sa figure, naturellement agréable, resplendissait maintenant d'une beauté surnaturelle. Au cri de Giselle, Bertrand leva les yeux, et, transporté d'amour et de joie, il vint tomber aux pieds de sa fiancée transfigurée.

– Ah ! vous n'aviez pas besoin de tant d'attraits, s'écria-t-il ; votre esprit suffisait pour me charmer. Ravissante Aména, quel est mon bonheur ! et combien je serai fier de présenter à mon père une épouse aussi accomplie ! Mes frères auront bien de la peine à faire un choix aussi heureux que le mien.

Berthold vint aussi féliciter sa fille d'un changement auquel pourtant il s'attendait bien, et dans son cœur il remercia la Néréide qui lui avait donné le corail rose.

Le lendemain, on alla au bourg le plus proche pour y célébrer les noces de Bertrand et de la

belle Aména ; après quoi celle-ci monta de nouveau en croupe derrière son chevalier, et tous deux se mirent en route pour les États du roi Robert, auquel ils portaient l'eau qu'il avait tant désirée.

Berthold, avant de se séparer de sa fille, eut soin de lui reprendre la branche de corail qui avait exercé sur elle une si heureuse influence, et dont il espérait bien les mêmes résultats pour ses autres enfants.

Pendant ce temps, Rodolphe galopait de son côté, en compagnie de Bertholdine. Le chemin ne lui paraissait pas plus long qu'à son frère, car la douce voix de sa compagne savait le distraire des ennuis du voyage.

En approchant de la montagne où se trouvait l'arbre d'or, ils aperçurent des abeilles qui rôdaient tout à l'entour ; mais la jeune fille remarqua que son chant les jetait dans une sorte d'ivresse, et qu'en l'écoutant elles tournoyaient quelque temps et finissaient par tomber à terre engourdis.

Elle continua donc à chanter. À mesure que le

cheval gravissait la montagne, les abeilles devenaient de plus en plus nombreuses ; mais leurs piqûres n'étaient point à craindre, car elles paraissaient charmées de la suave musique qu'elles écoutaient, au point qu'elles en oubliaient le trésor confié à leur garde.

Enfin les voyageurs aperçurent l'arbre d'or, auquel pendait le fruit éblouissant. Ils purent en approcher sans danger, toutes les gardiennes ailées paraissant avoir perdu leurs aiguillons avec leur vigilance.

Bertholdine, heureuse de l'effet produit par sa voix mélodieuse, s'assit au pied de l'arbre en adoucissant encore ses accents. Le chevalier, debout derrière elle, l'écoutait avec ravissement. Les feuilles d'or de l'arbre merveilleux frémissaient comme au souffle d'un vent léger ; le fruit commença bientôt à s'agiter sur sa tige, puis, s'inclinant doucement, il descendit de lui-même sur les genoux de la séduisante sirène. Elle éprouva alors un indicible bien-être, une joie étrange et inconnue ; tous les soucis qui pouvaient l'agiter semblèrent se dissiper comme

une fumée ; elle oublia la triste infirmité qui la défigurait depuis son enfance ; elle oublia même l'amour qui s'était glissé dans son cœur pour le beau chevalier qu'elle conduisait, amour qu'elle cherchait vainement à combattre ; son cœur battait plus doucement, son sang circulait avec plus de liberté ; mais enfin elle se souvint que ce n'était pas pour elle qu'elle était venue chercher ce talisman, si délicieux à posséder, et, se levant lentement, elle se tourna vers Rodolphe et le lui offrit avec un doux sourire.

Celui-ci l'accepta, puis mettant un genou en terre devant celle qui l'avait conquis pour lui :

– Si précieux, dit-il, que soit ce fruit sans égal, je ne ferais aucun cas de sa possession si l'enchanteresse à qui je le dois ne consentait à m'accorder aussi son cœur et sa main, car je sens bien que je ne puis plus désormais être heureux sans elle. Ne me refusez pas, charmante Bertholdine ; sans vous, la couronne même de mon père n'aurait aucun attrait pour moi.

– C'est auprès de mon père seul que je pourrai vous répondre, dit la jeune fille émue d'une joie

profonde.

– Hâtons-nous donc d’aller le rejoindre, s’écria le chevalier, et, remontant sur son destrier, il lui fit redescendre au galop la montagne.

Ils furent bientôt de retour, et le vieux Berthold accepta avec joie le nouveau gendre qui se présentait à lui. Il glissa encore le corail rose dans les cheveux de sa seconde fille, et lorsque, comme Aména, elle vint prendre place au repas du soir, Giselle jeta encore un long cri de joie en la regardant. L’œil éteint de Bertholdine s’était rouvert, et son doux visage rayonnait d’une beauté céleste. Rodolphe ébloui la contemplait avec extase.

– Votre voix angélique ne suffisait-elle donc pas pour tout enchanter ? s’écria-t-il. Quelle femme pourra réunir plus de perfections que vous, Bertholdine ? Je vous dois déjà un talisman sans prix ; mais, grâce à vous, je ne doute plus de remplacer le roi Robert. Ne tardons pas, mon amie ; je brûle de vous présenter à mon père.

Les noces de la jeune fille et du chevalier eurent lieu le lendemain, et ils repartirent

ensemble sur les traces de leur frère et de leur sœur.

Cependant Théobald se guérissait lentement. Il avait tant de plaisir à être soigné par Giselle, qu'il lui semblait qu'il aurait désiré être toujours malade ainsi. Il avait pu apprécier, pendant ses longs jours de souffrances et de réclusion, les charmantes qualités, le cœur affectueux et bon de sa jeune compagne. Il voyait arriver avec peine le moment où il lui faudrait la quitter.

– Ne pourrais-je imiter mes frères ? se disait-il. Cette aimable fille ne m'a fait acquérir aucun talisman, mais je lui dois le retour de la santé et le contentement de cœur que j'éprouve auprès d'elle. Ses sœurs sont devenues des beautés parfaites, et pourtant je leur préfère cent fois la douceur ingénue et les traits de la naïve Giselle. Je sens que je serai à jamais malheureux si je me sépare d'elle ; laissons mes frères se disputer le trône de mon père ; le bonheur vaut mieux que l'éclat, et Giselle seule désormais peut me donner le bonheur.

Et Théobald alla se prosterner devant

Berthold, en le priant de lui accorder la main de sa troisième fille.

– Avez-vous son consentement ? demanda le vieillard, et, appelant Giselle, il la questionna sur ses sentiments secrets pour le chevalier qu'elle avait rappelé à la vie.

– Oh ! mon père, dit la jeune fille, croyez-vous que jamais je pourrais me décider à le suivre et à vous laisser seul ici ? Mes sœurs vous ont quitté ; c'est à moi maintenant à vous dévouer ma vie ; laissez-moi remplir ce devoir sacré.

– Ne pourriez-vous donc nous suivre, seigneur Berthold ? demanda l'impatient Théobald. Vous n'êtes certainement pas ce que vous paraissez, et il y a peu d'hommes de votre mérite à la cour du roi mon père. Je vous présenterai à lui, et il sera heureux de vous accueillir.

Le vieillard alors, pour la première fois, conta son histoire à sa fille et au jeune chevalier qui demandait à être son gendre.

– Nous saurons réparer tant d'injustices, s'écria celui-ci après ce triste récit. Suivez-moi,

Berthold, et je me charge de faire reconnaître ses torts à mon père ; il a été trompé, et vous lui pardonnerez. Si Giselle veut bien être ma femme, je serai heureux de vous emmener avec elle et de vous faire restituer vos biens et votre position.

– Qu’as-tu à répondre, mon enfant ? demanda le vieillard à la jeune fille émue.

– Si vous nous accompagnez, mon père, que pourrais-je objecter ? répondit celle-ci.

Puis, timide et rougissante, elle alla s’occuper des apprêts du repas. Son père la suivit et plaça lui-même la branche de corail rose sur son front : la figure de Giselle rayonna sous ce magique diadème ; sa démarche devint assurée, ses traits prirent plus de noblesse et de régularité. Théobald restait ébloui.

– Vous n’aurez pas à chercher bien loin le troisième talisman réclamé par votre père, lui dit Berthold, Giselle vous l’apportera en dot ; c’est à elle que je l’abandonne, et j’espère que, grâce à lui, vous ne la trouverez pas moins belle que ses sœurs.

– Ah ! ne pouvait-elle se passer de cette beauté suprême ? s'écria le chevalier ; ce talisman lui était-il nécessaire ? Un cœur comme le sien ne vaut-il pas tous les trésors ? et n'ai-je pas su l'apprécier comme il le méritait ? Chère Giselle, je suis trop heureux.

Berthold se sentait rajeuni, tant il était content ; tous ses vœux étaient exaucés : ses trois filles étaient établies, et d'une manière plus brillante qu'il n'eût jamais osé l'espérer ; sa favorite, sa Giselle avait le meilleur et le plus beau chevalier. Lui-même retrouvait tous les biens qu'il avait perdus et pouvait rentrer riche et triomphant dans cette patrie qu'il ne croyait plus revoir. Il accompagna ses enfants le lendemain, assista à leur mariage, et les suivit quand ils s'éloignèrent à leur tour.

Le roi Robert lui fit l'accueil le plus favorable : il avait depuis longtemps reconnu ses torts et amèrement regretté un ami si fidèle et si sûr. Il lui rendit une position plus brillante que celle qu'il occupait autrefois, et ne voulut plus se séparer de lui. Il approuva les choix de ses fils et

fut émerveillé de la beauté de ses jeunes brus. Celles-ci firent de leur mieux pour lui plaire, et déployèrent à l'envi toutes les qualités dont la nature les avait douées. Le roi fut ébloui de l'esprit d'Aména ; le talent de Bertholdine le charma ; il fit d'abord moins d'attention à Giselle, mais il la trouva si simple et si douce qu'il s'attacha ensuite à elle plus qu'à ses sœurs. C'était elle en effet qui avait le plus d'égards pour sa vieillesse et ses infirmités ; c'était elle qui s'entendait le mieux à le soigner et à le distraire. Il observait les trois sœurs, et il remarqua combien Giselle était sans cesse occupée des autres, combien surtout elle était attentive et bonne pour tous ceux qui paraissaient malheureux ou souffrants. Elle ne disait jamais un mot méchant ou désobligeant, et semblait n'exister que pour contribuer au bonheur d'autrui. Elle ne cherchait point à briller par elle-même, mais faisait son possible pour faire ressortir le mérite de ses sœurs. C'est elle qu'il trouvait la plus affectueuse pour Berthold et pour lui, et qui avait le plus de tendresse pour son mari.

Les trois mois s'écoulaient pourtant, et nul ne soupçonnait quel serait le choix du vieux roi.

La veille du jour où il devait le faire connaître, il ordonna une grande chasse où se rendirent toutes les dames de la cour. On s'attacha à poursuivre un ours énorme qui avait fait beaucoup de ravages dans les environs ; on était venu à bout d'acculer la bête furieuse contre un rocher : les trois chevaliers, emportés par l'ardeur de la chasse, la serraient de près, lorsque tout à coup elle se retourna violemment pour fondre sur eux. Giselle, à cette vue, jeta un grand cri et courut éperdue se précipiter au-devant de son mari. L'ours alors sauta sur son cheval, qu'il mordit au poitrail et qui s'affaissa mourant sous cette horrible blessure. La jeune princesse vint rouler évanouie aux pieds de son Théobald, qu'elle avait sauvé. Les chevaliers, après la brusque attaque de l'ours, avaient eu le temps de se mettre en garde, et, arrivant ensemble sur lui, ils l'eurent bientôt terrassé. On ramassa Giselle immobile et froide, et on la reconduisit au palais, où des soins empressés la rappelèrent à la vie. Son mari, touché de son amour, couvrait ses

mains de larmes et de baisers. Le roi Robert vint lui-même savoir comment elle se trouvait et la féliciter de son courage.

Le lendemain, le jour se leva radieux. Toute la cour s'assembla dans la grande salle du palais, où de bruyantes fanfares célébraient la solennité qui se préparait. Les trois princesses parurent, revêtues de robes de brocatelle d'or, brodées de diamants ; des épis de diamants se balançaient dans leurs cheveux. Elles se placèrent sur des trônes d'argent, auprès de leurs maris, qui attendaient impatiemment la décision de leur père. Berthold souriait à ses filles, ne sachant pour laquelle faire des vœux.

Enfin le vieux roi parut, sa couronne d'or posée sur ses cheveux blancs, et il alla se placer sur un trône magnifique qui dominait la salle.

Un grand silence se fit ; tous les cœurs battaient, tous les regards étaient fixés sur les jeunes femmes immobiles et recueillies.

Robert descendit lentement de son trône et s'achemina vers elles ; les sœurs, tremblantes, baissaient les yeux. Le roi s'arrêta un moment à

les contempler.

– Vos épouses, dit-il en s’adressant à ses fils, ont toutes trois une beauté accomplie ; elles savent y joindre les plus charmantes qualités, et je ne puis que vous féliciter de vos choix, qui feront de vous d’heureux maris, s’ils ne peuvent vous faire monter tous trois sur mon trône. J’ai longtemps hésité entre ces aimables princesses, mais aujourd’hui ma décision est arrêtée. J’ai devant moi l’esprit, le talent et la bonté, et c’est à celle-ci que je donne la préférence. Le dévouement que votre femme vous a montré hier, Théobald, aurait fixé mon choix, si déjà il n’eût été fait. Comment mes sujets pourraient-ils être malheureux avec une reine qui a le cœur de votre Giselle ?

Et Robert, prenant la couronne royale, la posa sur le front de la princesse, inclinée devant lui, aux applaudissements enthousiastes de la foule.

Théobald, au comble de ses vœux, saisissant la main de l’épouse qui lui valait un royaume, monta avec elle sur le trône de son père. Ses deux frères vinrent, l’un après l’autre, baiser sa main et

lui jurer soumission et fidélité. Aména et Bertholdine n'avaient jamais connu l'envie ; elles furent un peu étonnées de se voir préférer leur cadette, qu'elles avaient toujours considérée comme leur étant inférieure en tout ; mais, la première surprise passée, elles vinrent à leur tour lui rendre hommage, et restèrent toute leur vie ses amies les plus sincères et les plus dévouées.

Jamais les peuples ne furent si heureux que sous le règne de Théobald, à qui sa femme conseilla toujours la clémence et l'humanité. Elle ne pouvait supporter qu'il y eût des malheureux dans son royaume ; elle essuya bien des larmes et calma bien des douleurs, et pendant de longues années tous les cœurs se réunirent pour bénir et approuver le choix du vieux roi Robert.

La couronne de marguerites

Le soleil allait se coucher, et il empourprait de ses derniers rayons une vaste prairie tout entourée de bois et dans laquelle jouait une troupe d'enfants. C'était jour de fête, et ces enfants étaient venus là, depuis le matin, du village voisin pour jouir tout à leur aise d'une belle journée d'été. Ils avaient couru après les papillons, trempé leurs pieds dans le ruisseau limpide qui courait à travers les herbes, cherché des nids d'oiseaux et cueilli toutes les petites pâquerettes qui émaillaient la prairie. Ils s'en étaient fait des couronnes, et tous en avaient orné leurs têtes ; ils n'étaient pas encore las de leurs jeux, et, les mains entrelacées, ils formaient une ronde joyeuse qu'ils accompagnaient de leurs chants.

Au moment où la danse était le plus animée sortit tout à coup des bois un petit être difforme, contrefait, hideux, mal vêtu, et qui paraissait

abîmé de fatigue. Il se traînait plutôt qu'il ne marchait, et la poussière qui couvrait ses habits semblait annoncer qu'il venait de bien loin.

À son aspect, la plupart des enfants, effrayés, coururent se cacher derrière les saules qui bordaient le ruisseau ; quelques-uns, plus hardis, vinrent le considérer en le raillant et en riant aux éclats de sa triste mine et de ses infirmités.

Seule, une enfant de six ans, la petite Madeleine surmonta la frayeur qu'elle ressentait, et s'approchant timidement :

– Vous paraissez bien las, dit-elle à l'étranger ; vous plairait-il de vous asseoir un moment ? Voulez-vous que je vous conduise au village, chez ma mère, qui vous ouvrira sa cabane ? En quoi, seigneur, pourrais-je vous être utile ?

Le pauvre nain tourna avec reconnaissance ses yeux abattus vers l'enfant secourable.

– Chère petite, lui répondit-il, je viens de bien loin et je succombe de faim autant que de fatigue. N'auriez-vous pas quelques aliments à me donner, car je ne saurais marcher davantage, tant

je me sens affaibli par un long jeûne ?

Madeleine courut chercher un petit panier qui contenait son souper et qu'elle avait déposé au pied d'un arbre. Elle versa devant le nain, qui s'était jeté sur le gazon, tout le pain et toutes les cerises que contenait ce panier, et, debout devant lui, elle sourit en voyant l'avidité avec laquelle il les dévorait.

Les autres enfants les regardaient de loin, les plus moqueurs s'étant retirés honteux, en voyant l'obligeance et l'empressement de leur petite compagne pour le pauvre être souffrant.

Pendant ce temps, le soleil s'était abaissé vers l'horizon, et l'on ne voyait plus que le bord de son disque enflammé. Enfin, la dernière ligne de pourpre qu'il projetait encore disparut.

Au même moment, le nain se leva en rejetant les restes de son frugal repas. Il parut se transfigurer ; les bosses qu'il avait sur la poitrine et sur le dos s'effacèrent ; son lourd chapeau tomba et laissa flotter des ondes de cheveux blonds et bouclés ; ses habits poudreux firent place à une longue robe d'un bleu céleste tout

étoilée d'argent. Madeleine n'avait plus devant elle que le plus bel enfant qu'elle eût jamais vu, rose et souriant, et resplendissant de grâce et de jeunesse.

– Ne t'effraie pas, ma bonne fille, dit-il à la petite paysanne stupéfiée. Je suis le fils du Génie bienfaisant, et je subis en ce moment l'influence d'une méchante fée, ennemie de mon père, qui nous en veut de l'appui que nous avons prêté contre elle à une malheureuse famille qu'elle voulait persécuter. Elle m'a condamné à errer tout le jour sous la vilaine forme dont tu viens de me voir revêtu. Je ne puis reprendre ma figure véritable que lorsque le soleil se couche, et sitôt qu'il reparaît à l'horizon, je suis contraint à recommencer mon pénible voyage. Tu as adouci les derniers moments de ma pénitence ce soir, ma belle enfant, et je voudrais, avant de te quitter, te laisser quelque souvenir.

Le petit génie chercha autour de lui un objet quelconque à offrir à Madeleine ; ses regards se portèrent alors sur la couronne de marguerites qui était encore enlacée aux cheveux noirs de

l'enfant ; il s'approcha avec précaution et souffla légèrement sur chacune des fleurs qui la composaient.

– Maintenant, dit-il, ta couronne ne se flétrira plus. Garde-la avec soin pendant toute ta vie, car chacune de ces marguerites est un don que je te fais : elle représente une des qualités que tu possèdes et qu'elle doit te conserver à tout jamais.

Ainsi, ajouta-t-il en prenant la couronne et en désignant chaque fleur à la petite fille à mesure qu'il parlait, celle-ci, d'un blanc si pur, est le symbole de ton innocence et de ta candeur, et elle doit en demeurer la fidèle gardienne.

Celle que tu vois à peine éclore et presque cachée par les feuilles qui l'entourent sera ta belle jeunesse qu'elle empêchera de s'enfuir, et quand tu auras atteint tes dix-huit ans, elle te conservera toujours cet âge charmant.

Ici se trouve la douceur et là l'intelligence. Tu devras à celle-ci, qui a des pétales si rosés autour de l'or de ses étamines, la tendre fraîcheur de tes joues. En voici une qui donnera l'abondance et

l'éclat à ta chevelure d'ébène. Tes mains resteront blanches et délicates, quelque durs que soient les travaux auxquels tu te livres, grâce à celle que je touche en ce moment. Tes dents deviendront deux rangées de perles par l'influence de cette autre qui se trouve auprès. Ta voix sera douce et mélodieuse à cause de celle-là. Chacune enfin prêtera un charme à ta personne ou à ton esprit. Je ne parle pas de ton cœur : j'ai pu éprouver qu'il était bon et bienfaisant et, je l'espère, il ne cessera jamais de l'être. Reste donc sage et bonne, et sois toujours secourable à tous ceux qui souffrent.

Le petit génie sourit encore à Madeleine, et, lui faisant un léger signe d'adieu, il s'enfonça dans les bois, du côté opposé à celui par où il était venu.

Les enfants se rapprochèrent alors, et comme la nuit arrivait, ils reprirent le chemin du village. Madeleine les suivait rêveuse, sa couronne à la main, et sitôt qu'elle fut rentrée, elle courut la porter à sa mère, à qui elle conta son aventure. Celle-ci, ravie du don fait à sa fille, le suspendit

au chevet de son lit, comme un talisman protecteur.

Madeleine grandit, et toutes les grâces promises par le génie se développèrent en elle. À toutes les fêtes du village où sa mère la conduisait, elle était toujours la plus belle, et pourtant elle ne portait jamais d'autre ornement qu'une simple couronne de marguerites, enlacée à ses cheveux noirs.

Mais, hélas ! cette couronne ne pouvait pas tout donner, et le bonheur n'était pas compris dans les biens qu'elle apportait.

Madeleine n'avait pas encore tout à fait quatorze ans, qu'elle perdit tout d'un coup son père et sa mère, enlevés par la même maladie, fièvre épidémique qui régnait alors dans le village qu'ils habitaient. La pauvre enfant ressentit une violente et profonde douleur ; elle se trouvait toute seule au monde, sans un parent et sans un ami.

Heureusement, elle était douée de beaucoup de raison, de courage et d'énergie. Son premier désespoir un peu calmé, elle réfléchit à ce qu'elle

avait à faire.

Ses parents lui avaient laissé la petite cabane qu'ils occupaient, le jardin qui y attenait, une vache et quelques poules. Madeleine avait l'amour du travail ; elle ne voulait rien devoir à personne. Elle se mit bravement à exercer l'état de sa mère, qui consistait à faire et à raccommoder des filets pour les pêcheurs du village et des environs. Comme elle était avenante, polie, habile à l'ouvrage, et que sa situation d'isolement et d'abandon intéressait tout le monde, elle ne manqua pas d'acheteurs pour ses filets. Elle soignait son ménage, sa basse-cour, et suffisait à tout. Elle renonça à aller aux bals et aux assemblées du village, où elle n'avait plus sa mère pour l'accompagner, et sa petite couronne de marguerites resta désormais suspendue au chevet de son lit.

Sur ces entrefaites, la fée Mauvaise, qui n'était autre que la persécutrice du génie Bienfaisant, se mit en tête de lui ravir ce talisman précieux. Elle en avait toujours voulu à la jeune paysanne du soulagement qu'elle avait donné momentanément

à sa victime ; d'ailleurs elle s'acharnait après tous ceux que protégeaient le génie et son fils. Elle avait tous les instincts malfaisants, et ne se plaisait qu'à nuire et à faire du mal. Elle haïssait Madeleine pour son innocence et sa beauté, et brûlait de l'en dépouiller. La voyant donc privée de ses parents, ses appuis naturels, elle pensa qu'elle arriverait bien facilement à capter la confiance d'une fille de village, ignorante et naïve, si jeune encore et privée de tout soutien. Elle lui ravirait sans peine sa couronne par ruse ou par artifice ; elle lui offrirait de riches cadeaux, par lesquels l'ignorante enfant se laisserait bien vite séduire, et elle exigerait ensuite en échange tout ce qu'elle voudrait ; mais pour cela il fallait user d'adresse.

Elle prit la figure d'une vieille paysanne des environs du village où résidait Madeleine, et elle se mit à acheter des filets et à les revendre elle-même aux pêcheurs. Elle fit des commandes assez considérables à la jeune ouvrière, qu'elle attira ainsi chez elle, en la leurrant par des semblants d'intérêt et d'amitié.

L'orpheline se trouvait bien seule et bien abandonnée ; elle aurait donné sa vache, ses poules, et même sa cabane, pour avoir encore quelqu'un à aimer et qui pût s'attacher à elle. Elle prit plaisir à venir chez la méchante fée, à lui raconter ses tristesses, ses ennuis, ses douloureux souvenirs. Celle-ci tressaillait de joie en voyant la pauvre enfant se livrer elle-même ; elle l'attirait de plus en plus dans le cercle de ses perfidies, et personne n'était là pour prévenir la simple fille et pour la préserver des embûches de son ennemie.

Un matin que Madeleine, assise sur le seuil de sa demeure, travaillait activement à des filets qu'elle devait porter à la fée quelques jours plus tard, elle vit venir à elle une paysanne d'environ soixante ans, mais qui paraissait encore plus vieille à cause de son costume : elle était habillée tout à fait à la mode d'il y avait cent ans ; son bonnet orné de rubans fanés, sa robe trop courte de taille et aux couleurs effacées, ses cheveux, d'un blanc d'argent, encadraient une bonne figure encore agréable et douce, malgré ses rides et des traits flétris qui avaient dû avoir une grande beauté.

La bonne femme ouvrait de grands yeux tout étonnés.

– Mon enfant, dit-elle à la jeune fille qui l’observait, est-ce que ce n’est pas bien ici la cabane de la vieille Geneviève ?

– Non, madame, répondit Madeleine un peu déconcertée, et je ne connais aucune Geneviève dans notre hameau.

– En vérité ! vous m’étonnez. Mais alors où peut se trouver sa fille Nanon ?

– De quelle Nanon voulez-vous parler ?

– Et de laquelle serait-ce, si je ne parlais de la mère de la petite Annette ?

– Qui est cette petite Annette ? Ma mère s’appelait Françoise, et c’est d’elle que je tiens cette cabane, qui m’appartient.

– À vous, ma belle enfant ? Oh ! laissez-moi vous regarder ! Vous ressemblez à ma petite-fille Annette, si ce n’est que vous êtes plus gentille encore. Aurais-je dormi plus longtemps que je ne l’aurais voulu ? Me serais-je oubliée dans cette fatale caverne ? Chère enfant, j’ai besoin de

causer avec vous, de rafraîchir un peu mes souvenirs confus.

Mais avant tout, bonne petite, donnez-moi quelque chose à manger, car je me sens une grande faim, et faites-moi entrer dans votre cabane, puisqu'elle est à vous ; nous y serons plus à l'aise qu'ici.

Madeleine, toujours obligeante, s'empressa de faire entrer la vieille paysanne et de lui offrir une chaise. Mais celle-ci, au lieu de s'asseoir, se mit à examiner tous les objets, reconnaissant les uns, et s'exclamant en trouvant les autres changés.

– Oh ! voici bien mon grand buffet à clous de cuivre, mais je n'y retrouve plus ma vaisselle de faïence bleue. Voilà mon fauteuil d'osier, mais où donc peut être mon petit tabouret de bois ? Je ne vois pas mon bouvreuil apprivoisé, dont la cage était accrochée ici. On a changé mon lit de place, et mes rideaux jaunes sont devenus verts.

Et mettant le nez à la fenêtre :

– Eh quoi ! la petite futaie est devenue un grand bois. Est-ce que je rêve ?

Pendant les observations de la bonne femme, la jeune fille allumait à la hâte un feu de sarments ; puis elle courut chercher quelques œufs de ses poules, et apprêta une excellente omelette au lard, qu'elle accompagna d'un fromage de chèvre, d'un pain bis et d'une boisson qu'elle faisait elle-même avec des pommes et du miel fermentés.

L'étrangère se rassasia de tout à loisir. Elle paraissait n'avoir pas mangé depuis bien longtemps, tant elle était affamée. Enfin elle reprit l'entretien interrompu.

– Mon enfant, il faut qu'il me soit arrivé quelque chose d'extraordinaire et dont je ne me rends pas bien compte. Je trouve en effet le village tout changé, et je n'ai pu reconnaître aucun des habitants qui sont assis sur leurs portes. Je suis allée hier matin, ce me semble, ramasser des fagots dans le bois ; il m'est arrivé là une aventure assez étrange, et, à mon retour, aucun objet n'a plus le même aspect.

Aidez-moi, ma belle petite, à rassembler mes idées, car ma tête se perd et je ne sais plus où j'en

suis.

– Je ne puis vous répondre, madame, si ce n'est ce que je vous ai déjà dit, que cette cabane est à moi. Elle m'a été laissée par ma mère Françoise, que j'ai eu le malheur de perdre l'année dernière, et qui la tenait elle-même de sa mère Jeanne, fille d'une nommée Rose, dont la mère s'appelait Annette, car cette cabane sert de dot aux filles de notre famille, et le maris qu'elles prennent viennent l'occuper avec elles.

Mais attendez donc. Cette Annette-là ne serait-elle point la même que celle que vous réclamez ? Car j'ai entendu parler quelquefois, dans mon enfance, d'une grand-mère qui est allée un jour à la forêt, qui n'en est pas revenue et qu'on n'a jamais pu retrouver. Seriez-vous point celle-là, par hasard ?

– Mon enfant, il faut bien qu'il y ait quelque chose comme cela. Je suis partie, ainsi que je vous l'ai déjà dit, hier matin, du moins je crois bien que c'était hier matin, et, comme je ramassais mon bois, j'ai vu tout à coup se glisser d'entre les fagots une vipère qui avait les yeux

flamboyants. J'eus grand-peur, et j'allais me sauver, lâchant tout mon fardeau, lorsque cette bête me rappela, et, me recommandant de me rassurer, me demanda si je ne serais pas bien aise, au lieu de bûches, d'emporter un trésor sans prix. Je pensai à mes enfants, car, pour moi, je n'avais guère besoin de trésor, et je me laissai conduire par le perfide animal jusqu'à une grande caverne, que je n'avais jamais remarquée, et qui est creusée sous le bloc de rochers qu'on trouve dans la forêt. J'y entrai avec assez de peine, et là je vis, par terre, un grand coffret en cristal de roche, ouvert et rempli de pièces d'or et d'argent jusqu'aux bords. Je me baissai pour le prendre ; mais, au moment où j'allais m'en emparer, je me sentis saisie d'un sommeil invincible, et je tombai couchée à côté du trésor, près duquel je m'endormis. Toutefois, avant de perdre tout à fait connaissance, j'entendis un grand éclat de rire que poussait la méchante vipère, que je pus encore voir s'enfuir, et un épais brouillard vint obstruer l'entrée de la caverne.

Ce matin, avant le lever du soleil, j'ai été réveillée par un bel enfant blond, qui m'a dit que

j'avais bien assez dormi comme cela, et qu'il était temps pour moi de retourner à mon village, où quelqu'un pourrait bien avoir besoin de moi.

Je voulus encore une fois, avant de partir, prendre le coffret de cristal ; mais il tenait si fort à terre que je ne pus seulement le soulever. Je le laissai donc, et me voici de retour ; mais ma maison n'est plus à moi et je n'y retrouve plus ma fille ni ma petite-fille. Mes voisins ne sont plus les mêmes. Mes meubles sont changés de place, et je suis reçue chez moi par une jeune étrangère, dont les traits me rappellent bien ceux de ma petite-fille, mais dont la grande beauté ne me permet pas de croire qu'elle soit bien cette chère Annette que j'aimais si fort.

– On m'appelle Madeleine, madame, dit la jeune paysanne en souriant ; mais si, comme je commence à le penser, vous êtes une de mes aïeules, vous serez accueillie par moi tout comme si j'étais moi-même cette Annette si chérie, qui, d'après votre récit, ne devait être autre, je le vois bien, que la grand-mère de ma grand-mère.

– Chère petite, tout cela m'étourdit. Si vous

restez seule de ma famille, menez-moi donc au cimetière voir les tombes de mes filles, et, par leur nombre et par leurs dates, je me rendrai peut-être compte du temps que j'ai passé à dormir.

Madeleine s'empressa de mettre son petit manteau à capuchon, et, prenant le bras de la paysanne, qui s'appuya sur elle, elle la conduisit au cimetière, où la pauvre femme pleura beaucoup en retrouvant sur de petites croix noires, rangées avec ordre, les noms de celles qu'elle avait tant aimées. Puis, comptant sur ses doigts, d'après les années des naissances et celles des morts, elle trouva qu'elle avait dû dormir cent ans tout juste.

– Je suis bien votre arrière-grand-mère Geneviève, ma belle enfant, et pour que vous n'en doutiez, reconnaissez-vous ce petit signe brun que j'ai au-dessus du sourcil gauche, et que vous avez également à la même place, ressortant sur votre blanche peau ?

– Oh ! oui : étant petite, j'embrassais toujours ma grand-mère Jeanne sur sa marque brune, et ma mère en avait une aussi à la même place.

Venez donc, ma bonne aïeule ; vous me remplacerez les parents que j'ai perdus, et je serai pour vous tout ce que j'étais pour eux.

– Je ne te serai point à charge, va, ma petite Madeleine ; je suis assez robuste, et il y a si longtemps que je me repose qu'il me semble que j'aurai plaisir à travailler. Je sais bien arranger les filets comme toi, et, à nous deux, nous ferons double besogne ; puis, ne seras-tu pas bien aise d'être un peu aidée au ménage, au jardin ? J'aurai soin de ta vache, qui me rappelle ma Roussette, et quand tu voudras un peu aller t'amuser le dimanche, la grand-mère sera là pour te conduire à la danse sous les marronniers et pour te faire respecter par les jeunes gens du village. Je ne te serai point tout à fait inutile, tu verras.

– Inutile ! grand-mère ! Quand vous ne feriez que m'aimer un peu et me tenir compagnie dans la maison, qui me semble si grande à présent que je n'y ai plus mon père et ma mère, je travaillerais deux fois plus que je ne le fais, pour vous permettre de rester auprès de moi. Si vous êtes malade, j'aurai bien soin de vous ; je ne veux

pas vous voir vous fatiguer ; je suis jeune et forte, moi, et c'est à moi de vous soutenir. Je vous aimerai comme si j'étais votre petite-fille Annette que vous regrettez tant. Figurez-vous que c'est moi et regardez-moi comme elle.

La petite Madeleine, heureuse de se retrouver une mère, courut apprêter le grand lit aux rideaux verts à grands ramages ; elle y mit ses draps les plus blancs, son oreiller le plus moelleux, ses couvertures les plus chaudes. Puis elle alla chercher le linge et les effets de sa mère, qu'elle conservait avec grand soin, et elle les offrit à son aïeule. Le lendemain, au point du jour, elle s'en fut traire sa vache pour avoir une tasse de lait tout chaud à donner à la vieille femme lorsqu'elle se réveillerait. Elle l'entoura d'amour et de soins, et la grand-mère, enchantée d'avoir une petite-fille si aimable et si bonne, se mit à l'aimer, tout comme elle avait aimé autrefois sa petite Annette.

Geneviève, qui toujours furetait dans la maison, charmée qu'elle était quand elle pouvait y retrouver quelque objet qui lui eût appartenu jadis, remarqua la couronne qui décorait le lit de

Madeleine.

– Qu'est ceci, chère enfant ? lui dit-elle. Voilà des fleurs aussi fraîches que si on venait de les cueillir, et pourtant tu n'as pas eu le soin de les mettre dans l'eau. Je n'ai jamais vu de si belles petites marguerites.

Madeleine raconta son aventure d'enfance et toutes les propriétés merveilleuses de sa jolie couronne.

– Hem ! hem ! fit la grand-mère en hochant la tête, voilà un bel enfant blond qui m'a tout l'air de ressembler fort à celui qui est venu me réveiller dans ma caverne. Tu as bien fait, ma mignonne, de te mettre bien avec les génies. Leur protection ne saurait nuire ; mais il faut savoir la mériter. Tu possèdes là, chère petite, un trésor qu'il faut tâcher de conserver.

– Oh ! il n'y a pas de danger qu'on me le prenne, bonne maman ; je l'ai, et je ne m'en séparerai jamais.

– Tu feras bien, Madeleine, tu feras bien. Mon coffret, avec toutes ses pièces d'or, ne valait pas

une couronne comme celle-là, qui empêche de vieillir, qui préserve ton innocence de tout mauvais penchant, et qui te donne, avec cela, tant d'avantages et d'agréments. Je ne m'étonne plus si tu me paraissais plus jolie qu'Annette. On aurait de la peine à être laide avec de pareilles fleurs.

Pendant que Geneviève parlait, Madeleine s'apprêtait pour aller reporter ses filets à la vieille paysanne du village voisin.

Quand elle arriva chez elle, celle-ci avait l'air encore plus doux que d'habitude.

– Vous voilà, chère petite belle ! dit-elle à la jeune fille. Il y a bien longtemps que vous n'êtes venue, et pourtant combien j'étais impatiente de vous voir ! J'ai une proposition à vous faire, mon enfant, qui, je l'espère, vous agréera. Voulez-vous que j'aie à vivre auprès de vous ? Il n'est pas convenable qu'une fille de votre âge habite ainsi toute seule, et je vous aiderai à tenir votre maison jusqu'au jour de votre mariage.

Madeleine rougit.

– Oh ! madame, s'écria-t-elle, que votre proposition m'eût fait plaisir il y a quelques jours ! Mais maintenant je ne suis plus seule ; j'ai une bonne parente qui est venue habiter auprès de moi, et qui ne me quittera plus.

La vieille femme se troubla et fronça le sourcil, ce qui lui donna un air dur et méchant que la jeune fille ne lui connaissait point encore.

– Qui est cette parente ? Je ne vous en savais aucune, et je vous croyais seule au monde.

– Je l'étais ; mais ma grand-mère est revenue pour me protéger et pour que j'aie encore quelqu'un à aimer sur terre.

– Qu'est-ce qu'une grand-mère comme celle-là, dont personne n'avait jamais entendu parler, et qui arrive au moment où l'on y pense le moins ?

Madeleine dépliait ses filets, mais la vieille ne trouva rien de bien ce jour-là. Elle tirait ces pauvres filets si brusquement que les mailles se rompaient, et elle en profitait pour gronder la pauvre enfant et pour trouver son travail mal fait. Elle paraissait horriblement contrariée, et jamais

la jeune fille ne l'avait vue de si méchante humeur : elle comparait en elle-même sa grand-mère si calme, si affectueuse et si douce, à cette femme acariâtre et maussade qu'elle avait hâte de quitter ; elle ne comprenait pas comment elle avait pu la trouver si aimable.

– Que ne m'apportez-vous quelques fleurs avec votre ouvrage ? dit la paysanne aigrement. Vous savez combien je les aime ! Mais vous seriez bien fâchée d'avoir une attention pour moi.

– Madame, dit l'enfant timidement, je cueillerai pour vous, la première fois que je reviendrai, toutes les marguerites de la prairie.

– Des marguerites ! Oh ! oui ; mais j'en voudrais de belles, des marguerites qui pussent ne pas se flétrir. N'en connaissiez-vous point de cette sorte ?

– Oh ! madame, toutes les fleurs se fanent, et s'il y en avait comme celles que vous dites, les personnes qui seraient assez heureuses pour les posséder ne s'en déferaient pas facilement.

La vieille paysanne, encore plus mécontente

après cette réponse, congédia la jeune fille, qui la quitta en se félicitant, plus que jamais, d'avoir retrouvé sa bonne grand-mère, à qui elle conta, en rentrant chez elle, la méchante réception qui lui avait été faite.

Ce récit parut donner beaucoup à penser à Geneviève, qui se fit répéter plusieurs fois les détails de cette entrevue ; après quoi elle se mit à réfléchir profondément, la tête dans ses mains.

Vers le soir elle était allée au jardin, et sa petite-fille se trouvait seule dans la maison, où elle allait et venait, vaquant aux soins du ménage, quand elle entendit quelque bruit à la porte.

– Miaou ! miaou ! miaou ! Je voudrais bien entrer.

Elle alla ouvrir, et vit dehors un gros chat blanc, au poil long et lisse comme la plus douce fourrure.

– Que veux-tu, mon beau minon ? Tiens, voici tous les restes de notre dîner. Mange et rassasie-toi. Jamais je n'ai vu chat plus caressant et plus gentil que tu parais l'être.

Tandis que Madeleine promenait sa main sur le dos de l'animal, elle s'aperçut avec surprise que son cou était orné d'un bracelet garni de pierreries ; elle le détacha et s'amusa à le passer à son bras, s'émerveillant de l'éclat des diamants qui étincelaient sur sa peau blanche.

– Oh ! l'admirable bijou ! Qu'il fait bien à mon bras ! et que je serais heureuse d'en avoir un pareil ! Ne voudrais-tu pas me le donner, cher minet ?

Mais, comme le chat secouait sa jolie tête en signe de consentement, la grand-mère rentra.

– Que veut dire ceci ? demanda-t-elle en examinant le chat, dont les yeux flamboyants lui rappelaient ceux de la méchante vipère qui l'avait emmenée dans la caverne ; tu as bien fait, mon enfant, de donner à manger à cette bête, car il faut être hospitalière à tout le monde ; mais ne la laisse pas entrer. Tu as ici un trésor qui peut attirer des voleurs, et si tu dois être bonne et généreuse, il te faut aussi user de prudence et de réserve.

Rends bien vite ce bracelet, dont je te vois si

enchantée. On ne donne rien pour rien, et tu paierais peut-être bien cher cet ornement dont tu n'as aucun besoin. Tu ne connais pas ce chat ; il nous est complètement étranger, et il faut qu'il ait quelque motif particulier pour te faire, à propos de rien, un aussi riche cadeau. Rends-le-lui bien vite, mon enfant.

Madeleine était en contemplation devant son beau bracelet. Il lui en coûtait bien de s'en séparer ; mais elle était habituée à la soumission et au respect pour les vieillards, qui ont l'expérience et la raison ; puis elle aimait tant sa grand-mère qu'elle n'aurait, pour rien au monde, voulu la contrarier. Elle alla donc, tout en faisant de gros soupirs, rattacher le bijou au cou du chat. Celui-ci ne voulait pas la laisser faire et s'en défendait de toutes ses forces. Mais Madeleine agrafa solidement le bracelet, et le chat, désappointé dans sa tentative de séduction, n'eut plus qu'à s'enfuir en miaulant comme un désespéré.

Geneviève alla pousser avec soin tous les verrous, puis, avant de se coucher, elle embrassa

sa petite-fille, dont les yeux se fermaient déjà sur son oreiller de duvet, et, lui montrant la couronne de marguerites suspendue au-dessus de sa tête :

– Voici, lui dit-elle, une parure plus belle et plus charmante que tous les bijoux du monde. Reste toujours digne de la conserver, Madeleine !

La grand-mère se tenait sur ses gardes. Elle sentait instinctivement l’ennemi qui rôdait autour de son enfant sans défiance, et elle voulait la sauver à tout prix des pièges qui l’environnaient.

Huit jours plus tard, à un moment où Geneviève se trouvait encore absente, Madeleine alla ouvrir la porte pour voir s’il pleuvait ; un grand chien noir se faufila dans la maison et vint s’asseoir devant le foyer.

– Ouah ! ouah ! ouah ! je voudrais bien me chauffer !

– Chauffe-toi, mon bon chien, lui dit l’obligeante fille. Pauvre bête ! Voici venir la nuit, et il fait froid dehors. Tiens, prends cette bonne assiettée de soupe toute chaude.

Et la petite paysanne, présentant la soupe au

chien, se mit à le caresser. Elle vit alors une chaîne d'or, enrichie de perles fines, qui flottait sur la poitrine de l'animal. Elle ne put résister au désir de la prendre et de la passer à son cou.

Tandis qu'elle se regardait avec complaisance dans son petit miroir, le chien se glissait tout doucement vers l'escalier qui conduisait à la chambre de la jeune fille ; il commençait à le monter sans bruit, quand la grand-mère entra brusquement.

– Oh ! oh ! j'arrive à temps, ce me semble. Que fait là ce chien, dont les yeux étincellent et qui a l'air de si bien connaître la maison ? Et qu'est-ce donc que cette chaîne, Madeleine, dont tu as tant de plaisir à te parer, et que je ne te connaissais point encore ?

– Oh ! bonne mère, qu'elle est belle ! et qu'elle fait bien à mon cou ! Quand j'irai au bal, avec un pareil ornement, que diront donc les jeunes gens, qui sont déjà si empressés à m'inviter à la danse ? Je ne saurai plus auquel entendre. Et comme les filles du village sécheront de dépit en me voyant si richement parée ! Pas

une seule ne pourrait montrer un bijou aussi brillant que celui-ci.

– Remets vite cette chaîne au cou de ce chien, ma fille. Que dis-tu là, ma mignonne ? et quelle funeste influence a déjà sur toi cet or corrupteur ? Pourquoi veux-tu chercher à mortifier tes compagnes, à te faire haïr et envier par elles ? Fi ! Madeleine ; je ne te croyais pas capable d'un si mauvais sentiment. Garde-toi bien de conserver ces richesses, qui ne font que te gâter le cœur.

Madeleine, honteuse, remit en rougissant la chaîne au cou du chien, qui, lui aussi, baissait la tête.

– Et vous, monsieur le chien, lui dit à son tour la grand-mère en se tournant vers lui, qui venez pour séduire les filles quand la maman n'est pas là, vous voilà rassasié et réchauffé ; il faut partir. Nous sommes seules ici, mon enfant et moi, et nous ne pouvons pas recevoir d'étrangers. La nuit arrive ; hâtez-vous donc de retourner chez vous, et remportez vos bijoux dont nous n'avons que faire.

Puis, le menant petit à petit vers la porte,

Geneviève l'obligea de sortir, et le chien s'enfuit en poussant de lamentables hurlements.

La semaine se passa bien tranquillement ; mais elle finissait à peine que, par la vitre entrouverte, entra dans la maisonnette un bel oiseau, jaune comme de l'or.

– Cuic ! cuic ! cuic ! je vous aime bien, Madeleine !

– Grand-mère ! grand-mère ! s'écria la jeune fille enchantée, quel charmant oiseau ! Voyez son beau plumage. Et il n'est point farouche. Tenez : le voilà perché sur mon épaule, et il mange dans ma main ces graines de chènevis et ces mies de pain. Ô mon bel oiseau ! reste avec nous, j'aurai bien soin de toi.

L'oiseau merveilleux se mit à becqueter les doigts de Madeleine, et celle-ci remarqua alors, suspendu à son cou, un cercle d'or, de la plus grande richesse, orné d'une triple rangée de rubis. Elle s'en empara et le plaça dans ses cheveux noirs, où il formait un diadème au-dessus de son front. Elle alla encore devant son miroir, et jeta un cri d'admiration en se voyant si belle.

– Bonne mère, cet oiseau ne peut nous vouloir aucun mal. Laissez-moi garder ce magnifique bijou, qu’il n’a pu apporter qu’avec l’intention de me l’offrir. Je ne le mettrai qu’ici, pour peu que vous le désiriez, mais du moins j’aurai le plaisir de l’essayer de temps en temps.

– Non, ma fille, dit encore la grand-mère, qui regardait avec attention les yeux brillants de l’animal, n’accepte rien des étrangers. Connais-tu les desseins secrets de cet oiseau ? Pourquoi te ferait-il ce cadeau, que tu n’as mérité en rien ? Rends-lui bien vite sa couronne de rubis, et qu’il reprenne son vol bien loin de notre chaumière. N’as-tu pas tes marguerites pour orner tes cheveux noirs ? Et ne vont-elles pas mieux à ton front de quinze ans que ce lourd et pompeux diadème ? Crois-moi, Madeleine, refuse encore ce riche cadeau.

Pendant que la grand-mère parlait à sa petite-fille, et que celle-ci regardait avec regret la somptueuse coiffure qu’elle tenait toujours et qu’elle ne pouvait se résoudre à abandonner, l’oiseau s’était envolé jusqu’au lit de Madeleine,

et là il s'était emparé de la couronne de marguerites, qu'il tenait dans son bec, tout prêt à l'emporter avec lui.

L'enfant alors, reconnaissant la sagesse des leçons de sa grand-mère, s'empressa de rejeter le dangereux ornement, qu'elle rendit à l'oiseau tentateur, en ressaisissant sa blanche couronne.

L'animal jeta un cri désespéré et s'élança au dehors par la fenêtre encore ouverte.

Alors Geneviève, y conduisant sa petite-fille, lui fit voir une femme vieille et mal vêtue qui se sauvait honteusement, avec de pitoyables lamentations. Madeleine crut reconnaître la paysanne qui lui faisait faire des filets. Elle était bien étonnée, et, tout en cherchant dans sa tête quels rapports il pouvait y avoir entre cette femme et l'oiseau jaune, entre le chien noir et le chat blanc, elle se retourna et fut encore bien plus surprise en voyant, au beau milieu de la chambre, un bel enfant, aux cheveux blonds et bouclés, et tout resplendissant de grâce et de jeunesse.

– Mes malheurs sont enfin terminés, dit-il à la jeune fille qui le regardait avec saisissement. Le

Roi des Génies, indigné de la méchanceté de la Fée Mauvaise et des nouvelles malices par lesquelles elle a cherché à te perdre, vient de lui retirer la puissance qu'il lui avait accordée et dont elle n'a jamais su faire qu'un funeste usage. Je me trouve donc affranchi de la cruelle pénitence qu'elle me fait subir depuis si longtemps, et délivré par sa chute.

Quant à toi, chère enfant, voilà trois tentatives qu'elle risque auprès de toi pour te priver du talisman dont je t'ai fait don autrefois. Tu es sortie victorieuse de ces trois épreuves, grâce, il faut bien le dire, à la raison et à l'expérience de ta grand-mère, que j'ai été réveiller tout exprès pour qu'elle pût te protéger.

Honneur donc à toi, bonne Geneviève ! ajouta-t-il en se tournant vers la vieille femme, qui était rayonnante. Celle dont tu as su triompher était ton ennemie aussi, car c'est elle qui t'a fait dormir cent ans dans la caverne enchantée. Elle nous avait dérobé un riche trésor, à mon père et à moi, et elle avait besoin de quelqu'un qui pût le lui garder. Elle a usé de ruse pour te conduire

auprès de ce coffre de cristal, que la vieille avare voulait se conserver.

Mais aujourd'hui je rentre en possession de tous mes biens, et celui-là sera ta récompense, sage et prudente mère. Retourne à la caverne, dont tu connais bien la place, et prends le trésor, je te l'abandonne.

– Seigneur, dit Geneviève, je n'oserais plus m'y risquer ; j'aurais trop grand-peur de m'y rendormir de nouveau pour cent ans et de ne plus trouver à mon retour ma chère petite Madeleine, qui est tout ce qui me reste de ma nombreuse famille.

Le Génie sourit.

– Que Madeleine y entre donc elle-même ! Avec sa couronne de margerites sur la tête, elle n'a rien à craindre de personne.

La vieille mère prit alors le bras de la jeune fille, et toutes deux s'acheminèrent vers la forêt.

Geneviève sut bien retrouver la caverne ; elle frémit en la revoyant. Mais Madeleine y entra hardiment, sa couronne sur le front. Elle vit à

terre le coffret de cristal, plein de pièces d'or, et elle le ramassa et le porta à son aïeule. Celle-ci le prit sous son bras et regagna sa cabane, munie de son précieux fardeau.

Madeleine s'attendait à voir sa grand-mère changer tout son train de vie, acheter des châteaux, des équipages, de riches parures ; mais, quand elle fut rentrée, Geneviève alla cacher son coffre dans son grand buffet à clous de cuivre, et reprit ses filets comme si de rien n'était. La jeune fille, habituée à respecter les moindres volontés de son aïeule, ne se permit même pas une question, et se remit aussi à ses travaux habituels.

Un jour qu'elle était allée au jardin cueillir des haricots, Geneviève, qui filait auprès de la cheminée, entendit tout à coup un grand bruit de voitures et de chevaux, puis elle vit s'arrêter à sa porte l'équipage du roi. Celui-ci en descendit, sceptre en main et couronne en tête, et entra dans la cabane. Il vint droit à la paysanne surprise, et, la saluant respectueusement :

– Je viens, lui dit-il, madame, vous demander la main de votre petite-fille Madeleine pour mon

fil. Je sais qu'elle possède une couronne telle qu'aucune princesse ne pourrait m'apporter la pareille. Avec sa jeunesse, sa candeur et sa beauté, je la trouve plus richement dotée qu'aucune autre fille, et je serai heureux si vous voulez bien ne pas me la refuser.

– Monseigneur, vous vous trompez en un point : ma fille n'est point sans fortune, répondit fièrement Geneviève, et elle alla chercher son coffret de cristal, qu'elle présenta au roi, ébloui de trouver de pareilles richesses dans cette humble cabane. Voici la dot de Madeleine, et cette dot est digne, je crois, d'être offerte à un prince. Personne ne sait que ce trésor appartient à ma petite-fille ; j'ai voulu qu'elle ne fût recherchée que pour ses qualités, car elle en possède assez pour attirer plus d'un prétendant.

Quant à la réponse que je puis vous faire, seigneur, mon enfant est libre, et sa volonté seule décidera de son avenir. Je suis venue auprès d'elle pour la soutenir et la protéger, non pour la régenter ou lui faire violence. Elle va avoir seize ans ; elle est libre : qu'elle se décide !

Cependant la jeune fille revenait du jardin avec son tablier tout rempli de haricots, qu'elle laissa tomber toute tremblante en apercevant le roi. Celui-ci alla la saluer, et s'adressant à elle avec douceur et gravité :

– Voulez-vous devenir ma fille ? lui demanda-t-il. Mon fils est beau et bon, comme vous êtes bonne et belle ; il vous a vue plus d'une fois en passant, sans que vous y preniez garde, et voudrait bien vous épouser.

Madeleine sourit en rougissant, et, consultant son aïeule du regard, elle fit une jolie révérence en signe de consentement. Il faut croire qu'elle avait vu le fils du roi et savait bien ce qu'elle faisait, car, sans en demander davantage, elle monta à sa chambrette, prit sa petite couronne de marguerites et la croix d'argent qui avait appartenu à sa mère, et qu'elle suspendit au velours qui ornait son cou.

Puis elle redescendit. Sa grand-mère était déjà prête. La vieille Geneviève emportait le coffret de cristal, rempli de pièces d'or, qu'elle tenait sous son bras.

Le roi, avec de grands respects, fit monter les deux femmes dans sa voiture. Il les fit mettre dans le fond et se plaça lui-même sur le devant, en face d'elles. Tous les gens du village accouraient sur leurs portes pour voir la gentille Madeleine et sa vénérable aïeule, que le roi emmenait avec lui dans son équipage.

– Voici notre Madeleine qui s'en va épouser le fils du roi, se disaient-ils entre eux. Elle n'a pourtant pas d'autre dot que sa couronne de marguerites.

Les noces du prince et de Madeleine furent célébrées avec la plus grande pompe. Ils furent heureux. La princesse conserva toute sa vie la fraîcheur et la beauté de ses dix-huit ans. La bonne Geneviève vécut encore pendant de longues années, toujours bien aimée de sa chère petite-fille. La sagesse et l'expérience de cette respectable femme furent de la plus grande utilité au roi et à son fils, qui ne concluaient aucune affaire sans la consulter.

Madeleine, toute reine qu'elle était, n'aima jamais beaucoup les bijoux et les pierreries, car

elle se souvint toujours qu'elle ne devait son bonheur et sa fortune qu'à une simple couronne de marguerites.

Le chasseur de chamois

Le petit Hermann n'avait plus sa mère, qui était morte en lui donnant le jour. Il n'avait pas dix ans, et déjà il se trouvait assis auprès du lit de mort de son père, qui l'avait élevé, et qui était son seul appui en ce monde.

Comme il baignait de ses larmes les mains du mourant, celui-ci lui dit :

– Je vais te quitter, mon pauvre petiot, et te laisser sans autres ressources que ton courage et ton bon cœur. Sois toujours honnête et pieux, mon fils, et Dieu ne t'abandonnera pas. Je le prierai pour toi. Adieu, je vais retrouver ta mère qui est là-haut. Garde toujours notre souvenir !

Dès que je ne serai plus, Hermann, tu quitteras cette chaumière et tu iras trouver ton oncle au village qui est au-delà de la forêt. Tu lui diras que tu es seul au monde, et que je suis mort en le priant de me remplacer auprès de toi. Il est mon

frère unique, et nous avons toujours vécu ensemble dans l'union la plus étroite ; il veillera sur toi, je n'en doute pas. Il gagne sa vie, ainsi que je l'ai moi-même fait depuis mon enfance, à chasser le chamois dans la montagne, et il t'apprendra à manier le fusil. Sois-lui toujours soumis et regarde-le comme un second père.

Le chasseur retomba épuisé sur sa couche, après ces paroles, et quelques instants après il expirait.

L'enfant pleura amèrement ce père, qu'il avait toujours trouvé si tendre et si bon. Il passa la nuit en prières auprès de lui, et quand il l'eut conduit à sa dernière demeure, à côté de l'humble tombe de sa mère, il se rappela ses dernières paroles, fit un petit paquet de ses pauvres hardes, se munit de quelques provisions, et quitta la chaumière où s'étaient écoulées ses douces années d'enfance.

Il prit sa route à travers la forêt. Il était hardi et courageux pour son âge : il avait souvent accompagné son père dans ses courses périlleuses, et il ne craignait ni la fatigue, ni le danger. D'ailleurs le cher petit avait peu à

redouter les voleurs ; son mince bagage n'était pas fait pour les tenter, puis il lui semblait que son père le protégeait encore et qu'il le soutenait et le dirigeait dans son voyage solitaire.

Il alla tout le jour, pleurant et songeant à celui qu'il avait perdu, inquiet de la réception qu'allait lui faire son oncle. Vers le soir, il arriva à un grand carrefour où venaient aboutir plusieurs chemins.

L'enfant était las : incertain de la route qu'il devait prendre, il s'assit au pied d'un grand hêtre, et, tirant de son petit bissac un peu de pain et de fromage, il soupa de grand appétit, malgré son chagrin ; puis, s'arrangeant un oreiller avec de la mousse, il y posa sa petite tête blonde et s'endormit profondément.

Vers le milieu de la nuit, il crut voir des formes blanches et insaisissables qui arrivaient dans la clairière par tous les chemins qui y aboutissaient. Puis il distingua des jeunes filles, toutes à la fleur de l'âge, avec des couronnes sur leurs têtes. Légères comme des vapeurs, elles flottaient dans le vague de l'air et chantaient,

avec des voix douces comme des murmures d'oiseaux qui s'éveillent, des paroles à peine distinctes. Pourtant Hermann les entendit répéter ces mots :

*Nous sommes les filles
Que doit mettre au jour,
Fraîches et gentilles,
L'aube à son retour.*

Elles s'assemblèrent comme des essaims d'abeilles, et se mirent à folâtrer sur la mousse humide de rosée. Tout à coup l'une d'elles, dans les blonds cheveux de laquelle serpentait une longue guirlande de myosotis, aperçut l'enfant endormi, et, se détachant du groupe de ses compagnes, elle vint à lui, et le considéra longtemps. Puis, se penchant à son oreille, elle lui dit :

– Je te connais ; c'est toi qui seras mon compagnon de route dans le long voyage que je vais commencer au lever du jour, et que je

n'entreprends pas sans un secret effroi.

Nous sommes les âmes des petites filles qui doivent naître à la fin de cette nuit ; nous avons voulu jouir des derniers instants qui nous sont encore accordés avant de nous aventurer dans notre pèlerinage terrestre.

Sois sage et vertueux, Hermann, car je veux être vertueuse et sage pendant toute la carrière que je vais parcourir.

Garde-moi un cœur aimant et pur, car je dois t'apporter un cœur pur et aimant.

Fortifie ton esprit comme ton corps, car j'aurai besoin de m'appuyer sur toi.

Salut, ô mon fiancé !

Pour que tu puisses me reconnaître sur cette terre, où nous devons nous rencontrer, garde toujours ce gage de ma foi.

Et elle passa au petit doigt d'Hermann une bague en or, formée de deux serpents entrelacés.

– N'épouse jamais que la femme qui pourra te présenter un anneau semblable à celui-ci. Toute autre union serait sacrilège et impie, puisque c'est

moi que le ciel te destine.

Elle attacha alors sur lui ses grands yeux, remplis de douceur et de rêverie, aussi bleus que les bluets qui couronnaient sa tête ; elle déposa un baiser timide sur son front, et, lui faisant un doux signe d'adieu, elle retourna se mêler à ses folâtres compagnes.

Celles-ci chuchotèrent quelque temps, en se montrant les unes aux autres le petit dormeur ; elles vinrent toutes lui adresser un sourire ; chacune d'elles détacha une fleurette de sa coiffure et la jeta à ses pieds, puis elles s'éloignèrent sans bruit et se dissipèrent comme des nuages au milieu des arbres de la forêt. L'aube commençait à naître.

Quand Hermann s'éveilla, il faisait grand jour. Il se frotta les yeux, et sentant, dans ce mouvement, quelque chose qui lui faisait mal, il regarda sa main, et fut fort surpris d'y voir à son petit doigt une bague formée de deux serpents entrelacés.

Il se souvint alors de son rêve, et, ouvrant tout à fait ses yeux alourdis par le sommeil, il vit tout

autour de lui une masse de petites fleurs fraîchement coupées.

L'enfant ramassa ces fleurs, tout en cherchant à se rappeler les moindres détails de son rêve bizarre, puis il reprit sa route à travers la forêt.

Il n'arriva chez son oncle que vers le soir. Il en reçut l'accueil le plus affectueux, et resta auprès de lui, aimé comme un fils. Il apprit à chasser le chamois et devint grand et fort.

Son oncle mourut à son tour, et Hermann se retrouva seul. Il revint à son village natal occuper la cabane où il avait été élevé. Malheureusement il se mit à aimer le jeu, la table et le plaisir, et il eut bientôt dévoré le mince héritage de son oncle. Il lui fallut retourner chasser le chamois, courir dans la montagne par le vent et par la pluie, revenir bien fatigué, souvent sans butin.

Un jour qu'il avait inutilement erré depuis le matin, il se trouva las, et, quand le soir arriva, il alla s'asseoir sur le haut d'une montagne toute couverte de bois, dans un endroit écarté et sauvage, où n'étaient sans doute jamais venus que le chamois et ceux qui le poursuivaient.

Hermann n'avait rien mangé depuis le matin ; la tristesse et le découragement s'emparèrent de lui, et il se mit à se plaindre tout haut :

– Quel triste sort est celui d'un pauvre chasseur de chamois ! Oh ! pourquoi le ciel m'a-t-il fait naître dans une chaumière ? J'aurais été, ce me semble, un grand et vaillant roi. Je devais commander aux autres hommes ; j'aurais aimé la richesse et l'éclat ; j'étais fait pour un sort meilleur. Oh ! pourquoi ne suis-je qu'un simple chasseur de chamois ?

Comme il se plaignait ainsi, il vit tout à coup sortir d'une des fentes du rocher sur lequel il s'appuyait un petit homme haut tout au plus d'une coudée, et tout habillé, des pieds à la tête, d'un satin jaune et brillant comme de l'or.

Cette apparition subite dans ce lieu désert frappa le jeune homme de surprise.

– Qu'as-tu à te lamenter si haut, lui dit cet être singulier, et que pourrais-je faire pour toi ? Ton père venait souvent chasser le chamois sur cette montagne, et je l'ai connu. Je serais charmé d'être utile à son fils.

– Vous avez connu mon père, bon petit nain ? s’empressa de dire Hermann. Venez-moi donc en aide, car je ne me trouve point heureux.

– Que désires-tu ? Je pourrais accomplir deux de tes souhaits. Dis-les-moi, et tu seras peut-être satisfait.

– Deux souhaits ! s’écria le jeune chasseur, c’est bien peu. Au fait, j’ai la santé, la force et la jeunesse. Si, avec cela, je pouvais avoir la fortune et la puissance, que me resterait-il encore à désirer ?

– Peu de chose, en effet, reprit le nain avec un sourire étrange. Je puis remplir tes vœux, Hermann ; mais j’y mets une condition, une condition terrible. Voudras-tu l’accepter ?

– Et quelle est cette condition, beau nain ?

– La puissance et la fortune que je puis t’accorder ne te viendront qu’aux dépens d’êtres que je connais et qui te sont étrangers. Je les dépouillerai pour toi, et leur malheur paiera les biens que je te donnerai.

– Et que m’importe leur malheur ? reprit

Hermann avec insouciance. Je ne les ai jamais vus ; ils me sont inconnus, et, parmi tant d'êtres qui souffrent sur cette terre, ceux-là passeront inaperçus. Je serai heureux, moi, et c'est tout ce que je veux.

– Tu acceptes donc le pacte que je te propose ? As-tu bien réfléchi ?

– Mes réflexions sont faites, et j'accepte. Hâte-toi, bon nain, de me donner ce que je te demande.

Le nain alors frappa la terre de son pied. Il jeta des paroles mystérieuses au vent de la nuit et sembla s'adresser à des êtres invisibles.

Hermann l'écoutait avec anxiété ; son cœur battait, et déjà il se demandait si, en acceptant ce funeste marché, il ne manquait pas aux dernières recommandations de son père expirant. Il hésitait, il allait se dédire, lorsque tout à coup un long gémissement se fit entendre.

Un sanglot déchirant, une plainte désespérée traversèrent l'espace et allèrent se perdre dans la profondeur des bois.

– Qu'est ceci ? s'écria Hermann en frissonnant malgré lui. Tous les esprits de la forêt se sont-ils ligués cette nuit pour m'épouvanter ? Quels sont ces bruits lugubres ?

– Eh quoi ! reprit le nain en souriant amèrement, tu causes en ce moment le malheur de toute une famille, et tu ne veux pas même entendre l'écho de ses plaintes ! Tu as eu le courage de prononcer froidement la condamnation de ces infortunés, et tu recules au cri que leur arrache la douleur ! Je te croyais plus brave, mon beau chasseur.

Hermann balbutia quelques paroles sans suite. Une sueur froide glaçait tout son corps. Il sentait qu'il avait mal agi, et il aurait tout de suite rompu le pacte fatal qu'il venait de conclure ; mais le nain jaune le considérait avec un regard si railleur qu'il n'osa revenir sur ce qu'il avait dit.

Il restait immobile et pétrifié, lorsqu'au bout de quelques instants il jeta un cri de surprise.

Il voyait arriver à lui, depuis le bas de la montagne, une longue suite de chevaux richement harnachés, montés par des chevaliers

couverts de splendides vêtements. Il entendait de joyeuses et bruyantes fanfares, des chants d'allégresse et de triomphe ; puis enfin lui-même se trouva sur un superbe cheval blanc, recouvert d'une housse brodée de diamants : il était revêtu d'habits en drap d'or ; une couronne étincelante ornait sa tête. Tout autour de lui mille voix répétaient :

– Vive le roi Hermann !

Le nain alors s'approcha du jeune homme stupéfait, et attacha lui-même à l'arçon de sa selle une grosse bourse en cuir jaune, toute remplie d'or.

– Voici une bourse, lui dit-il, qui ne se videra jamais.

Et maintenant, Hermann, sois heureux ; tu as obtenu tout ce que tu désirais.

Le nain rentra dans les cavités du rocher près duquel se trouvait encore le chasseur de chamois, et celui-ci, ivre d'étonnement et de joie, prit sa route vers son royaume, suivi de longs cris d'amour et de plaisir.

En entrant dans la ville où il allait régner, il prit des poignées d'or dans sa bourse et les jeta au peuple qui se pressait sur son passage et qui redoubla ses cris :

– Vive le roi Hermann !

Il alla ainsi jusqu'à un palais magnifique, dont les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes à son arrivée ; il y trouva un repas somptueux préparé pour lui et où vinrent s'asseoir à ses côtés les seigneurs les plus opulents et les femmes les plus belles de sa cour.

Hermann possédait tout ce qu'il avait souhaité. Pourtant, quand on l'eut conduit vers son lit, recouvert de pourpre et d'or et entouré de rideaux des étoffes les plus précieuses, il n'y put trouver le sommeil, et il lui sembla encore entendre le cri lamentable qui avait fait gémir les échos de la montagne et qui retentissait toujours à son oreille.

Hermann était riche ; Hermann était puissant ; les peuples étaient prosternés devant lui ; ses moindres actions étaient admirées ; il respirait l'encens avec l'air ; les louanges qu'on lui adressait formaient un concert autour de lui.

Pourtant Hermann n'était pas heureux : il connaissait le remords ; il se préoccupait malgré lui de ce malheur inconnu qu'il avait causé et qu'il ne pouvait consoler ; il se représentait ces êtres souffrant par lui et pour lui, et qui payaient, cruellement sans doute, toutes les prospérités dont il était comblé. Souvent la nuit il s'éveillait en sursaut avec une sueur froide au front, et le cri qui l'avait épouvanté se répétait encore à son imagination frappée.

– Ô nain ! se disait-il, être moqueur et malfaisant, tu as exaucé mes vœux, mais pour me faire bien plus malheureux que je ne l'avais jamais été. Que ne peux-tu reprendre tes dons funestes et me rendre mon innocence avec ma pauvreté !

Le bien même qu'il faisait ne pouvait soulager sa conscience agitée, car il ne lui coûtait pas le moindre effort, et, ne lui demandant aucune peine, ne lui apportait aucun plaisir.

Un jour le roi Hermann alla à la chasse. Il en aimait le bruit et le mouvement, qui l'étourdissaient quelquefois. Mais ses tristes

pensées revinrent l'assaillir tandis qu'il chassait, et, s'éloignant de sa suite, il lâcha la bride à son cheval, et se laissa conduire au hasard par lui.

– Où est le temps, se disait-il, où je trouvais un si profond sommeil sur mon lit de paille ? Où est le temps où, enfant insoucieux et sans reproches, je suivais mon père dans la montagne ? Savais-je alors que je serais un jour un roi infortuné, sans joie et sans repos, toujours rongé d'ennuis ? Ô malheureux Hermann ! tu as négligé les derniers avis de ton père, et tu en es puni.

Il arriva bientôt, tout en allant devant lui, dans un grand carrefour où venaient aboutir plusieurs chemins. Tout habitué qu'il était à battre la forêt dans tous les sens, Hermann ne connaissait pas cet endroit isolé, et pourtant il lui semblait s'y être déjà trouvé il y avait bien longtemps, et le souvenir en était resté dans son esprit comme celui d'un rêve. Au pied d'un grand hêtre, il aperçut une petite maison couverte en chaume, humble et pauvre habitation dont les murs étaient cachés par des jasmins en fleurs. Sur le seuil de la porte était une femme, vêtue d'habits grossiers et

filant au rouet ; il y avait tant de noblesse et de majesté dans sa figure et dans son attitude, que, malgré la simplicité de son costume et de son occupation, le roi la salua jusqu'à terre.

– Madame, lui dit-il, je suis un chasseur égaré. Je tombe de fatigue et de besoin. Ne pourriez-vous m'accorder l'hospitalité, du moins pour quelques instants ?

– Entrez, seigneur, répondit cette femme en se levant, et, ouvrant la porte de sa chaumière, elle l'y introduisit.

– Édith, ma fille, cria-t-elle, apporte quelques-uns de tes fruits pour un étranger harassé de fatigue et perdu dans ce bois.

Hermann vit alors entrer une jeune fille pâle et triste ; une grande douleur semblait avoir incliné sa taille frêle ; ses yeux baissés avaient été rougis par les larmes. En la voyant entrer, le jeune homme ressentit une commotion étrange ; il crut reconnaître ces traits fatigués et empreints de douceur et de mélancolie : un vague souvenir agita son cœur.

Elle s'inclina devant lui et lui présenta une corbeille où les plus beaux fruits se trouvaient entourés de feuillage, puis elle alla chercher un peu de lait dans une écuelle de bois.

La mère, pendant ce temps, s'empressait autour du voyageur, à qui elle offrit un siège rustique. Ensuite, elle l'entretint quelques instants, et le roi, étonné de l'élégance et de la dignité de son langage, pensa qu'il n'avait pas, dans toute sa cour, une dame plus vraiment noble et plus distinguée que cette pauvre paysanne. Il considéra aussi avec intérêt les grâces timides de la languissante Édith ; il prétexta sa lassitude pour prolonger son séjour dans cette cabane, qui lui paraissait renfermer des trésors plus précieux que tous ceux que pouvait lui offrir son splendide palais. Il y avait bien longtemps qu'il ne s'était senti aussi calme ; ses remords semblaient s'engourdir au fond de son cœur.

Enfin, voyant le soleil s'abaisser sur l'horizon, il se leva et demanda humblement la permission de revenir dans cette habitation retirée.

– Nous vivons seules, lui répondit la mère ;

mais quand la chasse vous ramènera au fond de ces bois, nous aurons toujours du lait et des fruits pour le chasseur fatigué.

Hermann revint. Il n'osa le faire trop souvent, de peur de déplaire à la mère d'Édith. Cependant il témoignait un intérêt si tendre et si respectueux à ces deux femmes, qui semblaient abandonnées de l'univers, qu'elles le voyaient sans défiance et qu'elles finirent même par prendre plaisir à ces rares entrevues.. Il s'apercevait avec douleur des privations qu'elles s'imposaient et de leur pauvreté, supportée avec tant de courage et de fierté.

Un jour il dit à la mère :

– Madame, je suis riche et puissant : vous n'avez qu'un mot à dire, et je puis transformer cette cabane en palais et vos simples habits en vêtements somptueux. Parlez, et je serai heureux de mettre fin à vos misères.

– Nous avons peu de besoins, répondit la mère d'Édith avec dignité, et le travail de nos mains peut suffire à les satisfaire. Gardez vos dons, seigneur, pour de plus pauvres que nous.

– Eh quoi ! vous me refusez ? Quel plus doux emploi pourrais-je cependant faire de ma puissance qu'en m'en servant pour soulager vos peines ?

Mais qui peut les avoir causées ? Vous n'êtes certainement pas née, madame, dans la position où je vous vois. Par quelles étranges disgrâces êtes-vous venue habiter cette chaumière ? Quel est votre nom, quel est votre état ? Où se cache votre famille ? Pardonnez, madame, toutes ces questions, en faveur de l'intérêt que vous m'inspirez.

– J'y répondrai, seigneur. J'ai pu apprécier la bonté de votre cœur et l'élévation de vos sentiments. Il est vrai que nous ne sommes pas nées pour être des paysannes.

Mon mari régnait sur un grand État ; je partageais sa fortune et son trône. Une nuit, il y a de cela cinq ans aujourd'hui, et mon Édith en avait onze, une nation, ennemie de la nôtre, envahit notre royaume ; une horde effrénée se précipita dans mon palais. Je n'eus que le temps de revêtir à la hâte quelques habits et d'emporter

mon enfant, qui poussait des cris déchirants. Mon mari, pendant ce temps, combattait avec le courage du désespoir. Je m'échappai à grand peine, munie de quelques diamants, grâce auxquels j'ai pu arriver jusqu'à ce pays lointain et acquérir cette humble demeure, où je vis ignorée et pleurant mon bonheur évanoui. Ma fille est restée pâle et abattue, comme vous la voyez. J'ignore ce qu'a pu devenir le roi mon époux ; j'ai tout lieu de penser qu'il a succombé, car je n'ai eu aucune nouvelle de lui depuis ce fatal moment. Je subis mon sort sans oser espérer de meilleurs jours.

– Il y a cinq ans que ces événements se sont passés, dites-vous, madame ? répéta le roi, en proie à une violente agitation.

– Cette nuit même, seigneur.

Hermann quitta la cabane plus tourmenté par ses remords qu'il ne l'avait encore été. Il y avait cinq ans aussi, cette nuit-là même, qu'il était roi, et il se demandait, avec une anxiété croissante, si ce n'était pas lui qui avait causé les peines de ces deux infortunées, dont le sort l'intéressait si

vivement, de cette douce et pâle Édith, vers laquelle l'entraînait un penchant mystérieux et insurmontable. Une voix secrète lui disait qu'il venait de voir les victimes de son ambition et de sa cupidité.

Il n'attendit pas plus longtemps. Il courut à son palais, qu'il ne voulait plus revoir ; il y prit, pour unique trésor, une bague qu'il conservait avec le plus grand soin dans un coffret d'or, et il la mit à son petit doigt. Il revêtit, avant de s'éloigner, son costume de chasseur de chamois, qu'il avait toujours gardé, et s'éloigna inaperçu.

Il s'achemina vers la montagne, qu'il gravit avec toute l'agilité de sa jeunesse. Il reconnut le rocher sur lequel il s'était assis, et il chercha la place où il avait conclu son bizarre traité avec le nain jaune. Frappant des mains trois fois, trois fois il l'appela d'une voix éclatante. À la troisième fois, le petit homme était auprès de lui, plus brillant que jamais dans son costume de satin jaune.

– Que me veux-tu encore ? lui demanda-t-il. Je t'ai fait riche et puissant, que peux-tu désirer de

plus ?

– La paix du cœur ! lui répondit le jeune homme. Reprends ton fatal présent, je le repousse. Rends le bonheur et le repos aux infortunés, quels qu'ils soient, que j'en ai privés. Je ne veux plus d'un royaume acheté par des remords ; je chasserai le chamois comme jadis, et je retrouverai peut-être un sommeil paisible sur mon humble couche.

– Tu prends, je crois, cette fois-ci la meilleure route pour être heureux, répondit l'être surnaturel avec un doux sourire qu'Hermann ne lui avait point encore vu. Va, tes vœux sont exaucés de nouveau, et les larmes que tu as fait répandre viennent de se sécher.

Le jeune chasseur redescendit la montagne, le cœur tout joyeux et comme soulagé d'un énorme fardeau.

Le jour naissait.

Il s'achemina vers la demeure qu'il aimait. Quand il y arriva, il trouva la reine déchuée rayonnante de plaisir.

– Vous avez partagé nos peines, seigneur, s'écria-t-elle dès qu'elle l'aperçut ; venez maintenant partager nos joies.

J'ai reçu ce matin même un message du roi mon époux. Il n'a point succombé, comme je le craignais ; il a été jeté dans un cachot, où il a languï depuis cinq ans. Enfin il vient de rentrer en possession de ses États ; il a chassé ses ennemis de son royaume, et il me rappelle auprès de lui. J'ignore comment il a pu savoir dans quel lieu je me trouvais. Voyez l'escorte pompeuse qu'il m'envoie, et tous ces coffres remplis de nos anciennes parures. Nos malheurs sont finis et, je l'espère, finis pour toujours.

– Pourrez-vous jamais me pardonner, madame ? s'écria Hermann en mettant un genou en terre devant elle : ces malheurs, c'est moi qui les avais causés. Je vous ai fait payer mes félicités passagères, mais mon repentir vous a vengée. Je viens de renoncer à tous ces biens trompeurs, que j'avais si cruellement achetés, et c'est moi qui vous fais rendre aujourd'hui votre fortune et votre nom. Le seul bien que je regrette

de toute ma grandeur éclipsée, c'est l'espoir que je nourrissais en secret de pouvoir obtenir la main de votre Édith, que j'aime depuis le premier moment où je l'ai aperçue.

En ce moment entrait la jeune princesse. Elle avait revêtu un costume digne de son rang, et paraissait transformée à la vue du bonheur de sa mère et à la pensée de retrouver son père. Sa pâleur avait fait place à des nuances rosées qui coloraient ses joues : ses yeux brillaient d'un doux éclat ; jamais elle n'avait paru plus belle au jeune homme ébloui. Elle s'était couronnée de fleurs, et une longue guirlande de myosotis et de bluets serpentait dans ses cheveux blonds. Hermann la considéra quelques instants comme une vision qu'il craignait de voir s'évanouir. Tout à coup Édith jeta un cri : elle venait d'apercevoir à la main du jeune homme, qui tenait encore celle de sa mère, un anneau formé de deux serpents entrelacés.

– Qui a pu vous donner cette bague ? lui demanda-t-elle d'une voix entrecoupée.

– Elle est en tout pareille à la mienne, s'écria

sa mère. Cours, mon enfant, cours la chercher.

La jeune fille revint, rapportant un anneau semblable à celui d' Hermann.

– Ce bijou, reprit la reine, est un talisman précieux qui, dans notre famille, se transmet, depuis des siècles, de mère en fille, et que je réserve pour le donner à Édith le jour de son mariage. Comment pouvez-vous en posséder un qui en semble la copie exacte ?

– Ma mère, dit alors timidement la princesse, laissez-moi un moment recueillir mes souvenirs. Il me semble qu'à une époque déjà bien éloignée, mais que je ne pourrais préciser, j'ai remis moi-même cet anneau à un enfant, un bel enfant blond qui paraissait endormi sur la mousse, au pied d'un grand hêtre, dans un endroit en tout pareil à celui-ci, continua-t-elle en promenant ses regards autour d'elle. Une puissance irrésistible me fit prendre son doigt et y passer ma bague. L'impression que j'en ai ressentie est toujours restée en moi, mais vague et indécise comme le souvenir d'un songe. Que veut dire ceci ?

– Cet enfant, c'était moi ! s'écria Hermann, et

vous devez être ma fiancée !

Alors il raconta son rêve, le cœur palpitant de crainte et d'espérance.

Tandis qu'il parlait, la jeune fille, émue, attachait sur lui ses grands yeux pleins de douceur et de rêverie, aussi bleus que les myosotis qui couronnaient sa tête.

– Oh ! c'est elle, je la reconnais, s'écria tout à coup Hermann avec transport. C'est elle que le ciel m'envoie, elle qui m'était destinée, même avant sa naissance.

Grand Dieu ! reprit-il, quel est mon crime ! C'est moi, hélas ! qui suis l'auteur des maux de l'ange pour qui je donnerais aujourd'hui ma vie ; c'est moi qui ai flétri la jeunesse de celle que je devais soutenir et protéger, et à laquelle était attachée mon existence : c'est moi qui ai condamné son père à une longue et dure captivité. Malheureux ! il ne me reste plus qu'à aller ensevelir ma honte et mes regrets, indigne que je suis de ce bonheur qui m'était réservé.

Le jeune homme, éperdu de douleur, cachant

sa tête dans ses mains, allait s'éloigner, quand la reine le retint.

– N'allons pas contre les volontés du ciel ! dit-elle alors, et, souriante, elle prit la main de sa fille et la plaça dans celle du beau chasseur de chamois.

Nous vous rendrons, ajouta-t-elle, un royaume à la place de celui dont vous vous êtes dépouillé pour réparer vos torts. Nous n'avons d'autre enfant qu'Édith, et c'est le mari qu'elle prendra qui sera appelé à nous succéder.

Venez avec nous ; je suis assurée d'avance de l'assentiment du roi mon époux, qui m'a toujours promis de me laisser disposer de la main de sa fille.

Un char de la plus grande magnificence s'approchait en cet instant. Le jeune homme, ravi, y prit place avec la reine et sa chère Édith. Une escorte brillante et nombreuse les accompagnait.

Hermann retrouva, dans le royaume éloigné où on le conduisait, les honneurs et la fortune auxquels il avait su renoncer si courageusement

pour racheter sa faute. Il fut heureux avec sa charmante épouse, et cette fois du moins son bonheur fut pur et complet, car le remords ne l'accompagnait plus.

Le Ravou

Bastien et sa femme Marthe occupaient une ferme, qu'ils faisaient valoir dans un village où ils étaient nés et où tout le monde les estimait et les aimait, car on avait pu apprécier depuis longtemps la générosité de leur cœur, leurs bonnes mœurs et leur rigide probité. Ils avaient eu beaucoup d'enfants, qu'ils avaient tous perdus en bas âge, à leur grand désespoir, et maintenant ils se trouvaient seuls aux limites de la vieillesse, n'ayant personne à qui laisser le fruit de leurs travaux.

Un matin, en allant à ses champs, le père Bastien trouva au milieu des blés un berceau d'osier contenant un petit garçon enveloppé de langes grossiers, et qui semblait n'avoir pas plus d'un jour ou deux. Le brave fermier ramassa l'enfant abandonné, et, joyeux et surpris, il le porta à sa femme.

– Tiens, Marthe, lui dit-il, voici ce que Dieu nous envoie ; reçois ce précieux cadeau avec la même joie que moi, car ce pauvre être délaissé pourra remplacer pour nous les enfants que nous avons perdus. Il faut le nommer Pierre, comme notre dernier que nous avons tant pleuré. Il nous semblera que nous le retrouvons, et nous aimerons celui-ci comme nous aurions aimé le nôtre ; pas vrai, ma femme ?

La bonne Marthe sourit et s’empressa de venir prendre le petit garçon dans les bras de son mari. Elle le couvrit de baisers et de caresses, et alla lui chercher du lait fraîchement tiré, qu’il but avec avidité. Bastien le regardait avec complaisance.

– Ce sera un bonheur de plus au logis, reprit-il, que la présence de ce bel enfant, et je savais bien en te le confiant, Marthe, qu’il ne manquerait de rien. Tu es une bonne femme, et tu sais rendre heureux tous ceux qui t’entourent. Allons, prends bien soin de notre Pierre ; je te laisse et retourne à mes champs, car voici la moisson, et j’ai rudement à travailler aujourd’hui.

Pierre grandit et se développa chez ses parents

adoptifs, et, comme si le ciel eût voulu récompenser leur bonne action, cinq ans après il leur envoya une petite fille, qu'ils réussirent à élever cette fois-ci, bien qu'elle fût délicate et qu'elle parût n'avoir qu'un souffle de vie.

Annette était blonde et douce, et Pierre, qui était actif et robuste, devint son protecteur. Les deux enfants furent élevés ensemble, et la différence même de leurs natures et de leurs caractères développa entre eux une affection profonde qui fit projeter à leurs parents de les unir.

Quand Annette atteignit sa seizième année, sa mère désira la fiancer à son jeune ami ; elle voulait attendre encore pour la marier : elle la trouvait trop jeune et trop frêle pour la mettre à la tête d'un ménage ; mais elle fit célébrer ses fiançailles à l'église du bourg, et les deux jeunes gens s'y jurèrent solennellement un amour et une fidélité à toute épreuve.

Bastien, qui se faisait vieux, prenait l'habitude de confier à Pierre les plus rudes travaux de la maison et de lui transmettre son autorité sur tous

ses serviteurs.

Un jour d'automne, celui-ci fit ranger, dans le fond de la cuisine, des fagots qu'on avait ramassés dans la forêt ; il se mit lui-même gaiement à l'ouvrage. Ne voyait-il pas déjà luire, dans ce bois sec et noir, la joyeuse flamme qui devait égayer les longues soirées de décembre, alors que sa chère Annette serait assise auprès de lui à la veillée, sous les yeux des grands-parents ?

Il activait la besogne, et bientôt la provision d'hiver se trouva toute rangée. Annette vint, avec un doux sourire, remercier son ami, et les deux fiancés, s'asseyant sur un fagot encore garni de quelques feuilles vertes, se mirent à deviser longuement de leurs projets d'avenir.

Quand le soir arriva, les gens de la ferme se trouvaient rassemblés autour du feu de la cuisine, lorsque tout à coup une voix harmonieuse se fit entendre derrière le tas de bois, si triste et si douce qu'elle ressemblait à une plainte. Elle murmurait des paroles étranges dans une langue inconnue, s'arrêtait par moments, puis recommençait plus pure et plus vibrante.

– C’est le Ravou ! s’écrièrent à la fois tous ceux qui l’écoutaient, et, se levant précipitamment, ils quittèrent, à l’envi les uns des autres, le foyer brûlant de la cuisine, et passèrent dans la salle de la veillée.

Sur ces entrefaites, Pierre rentra et alla s’asseoir devant le feu. Il était fatigué de son travail de la journée, et le froid du soir l’avait saisi ; il approcha donc ses pieds des tisons embrasés, et, la tête appuyée sur sa main, il se mit à songer à Annette, à tout ce qu’elle lui avait dit, à leurs rêves de bonheur, à l’avenir qui s’ouvrait si riant et si serein devant eux. Il était tellement préoccupé qu’il ne prêtait aucune attention à la bizarre mélodie qui se faisait entendre auprès de lui. Pourtant le charme opérait sans qu’il s’en aperçût ; une langueur indicible s’emparait de tout son être, un frisson parcourait ses membres, et des figures vagues et enchanteresses volaient dans la flamme devant ses yeux éblouis et lui souriaient en passant.

François, le garçon de charrue, revint en ce moment à la cuisine, et, voyant son ami Pierre

immobile et ravi, il accourut et le secoua rudement.

– Que fais-tu là, malheureux ? lui dit-il. Tu écoutes le Ravou, et tu vas te laisser charmer.

– Que veux-tu dire avec ton Ravou ? répondit Pierre avec humeur. Laisse-moi en paix ; je me repose et je me réchauffe. Pourquoi es-tu venu me déranger ? J'étais si heureux !

– C'est justement ce bonheur-là que je veux empêcher, reprit François, car il est trop dangereux, et le Ravou est déjà maître de toi.

– Ah ça ! s'écria Pierre, qu'est-ce que ton Ravou, et que veux-tu dire avec toutes tes sornettes ?

– Eh quoi ! mon ami, ajouta François en baissant la voix, tu ne connais pas cette malicieuse bête, et tu ne te tiens pas en garde contre ses sortilèges ?

Le Ravou, Pierre, c'est le mauvais rat des champs, qui dévore nos fruits et nos moissons, et qui, non content du dommage qu'il cause par sa voracité, cherche à nous attirer dans ses pièges

par tous les moyens possibles. Nous avons eu le malheur sans doute d'en apporter un ici avec nos fagots, et le méchant animal profite de ce que nous l'avons introduit dans notre demeure pour tâcher de nous séduire et de nous entraîner vers lui. Mais on sait se méfier de lui ; tu le vois, nous avons tous déserté cette cuisine, où il a élu domicile, et nous nous garderons désormais d'y séjourner longtemps, une fois que le soleil sera couché. Fais comme les autres, Pierre, ou tu es un garçon perdu.

– Pourquoi ne chassez-vous pas cette bête, si elle est si pernicieuse ? reprit encore le jeune homme, qui ne pouvait se décider à quitter la place où il venait de passer de si doux instants.

– Pourquoi ?... pourquoi ? Tu en parles bien à ton aise. Maintenant que le Ravou a pénétré dans la maison, nous aurions beau secouer ces fagots, remuer tout ce bois et même le transporter hors de la cuisine, le Ravou saura bien rester ici et se soustraire à nos recherches. Il y est maintenant, et il s'y tiendra, à moins toutefois que l'un de nous ne consente à le suivre et à aller avec lui, Dieu

sait où il lui plairait de le conduire ! Cette cuisine est ensorcelée à présent, et ceux qui veulent rester sages et tranquilles doivent éviter d’y longtemps séjourner.

Viens, Pierre, ce feu endort, et ce chant perfide engourdit ; viens rejoindre Annette, qui te demandait tout à l’heure.

– Ah ! oui, Annette, mon Annette, murmura le jeune fermier, tandis que le robuste garçon de charrue l’entraînait malgré lui.

Mais, le lendemain soir, Pierre revint ; le surlendemain, il revint encore. Ce chant mystérieux, cette plainte touchante et monotone l’attiraient par un charme plus puissant que sa volonté, plus attrayant même que la voix de sa bien-aimée.

Pierre revint tous les soirs ; tous les soirs il alla s’accouder devant le foyer désert, prêtant l’oreille à ces accents d’un autre monde, qui lui faisaient trouver celui-ci morne et désenchanté. Il s’enivra de plus en plus de cette suave musique qui avait trouvé le chemin de son cœur, et qui parlait aussi d’une manière si éloquente à son

imagination ravie. Mais la rêverie du soir faisait tort au travail du jour ; le vigoureux laboureur s'alanguit ; ses joues perdirent leurs belles couleurs, s'amaigrèrent et se creusèrent ; ses yeux s'éteignirent. Pierre n'avait plus ni gaieté, ni activité ; il s'éloignait de tous ses compagnons ; à peine adressait-il la parole à Annette, qui ne savait que penser de ce changement. Pierre n'avait plus les mêmes soins qu'autrefois pour Marthe, sa vieille mère adoptive, et Bastien fronçait souvent le sourcil en trouvant négligé ou fait de travers le travail qu'il avait commandé la veille. Le Ravou s'emparait de Pierre, et la vie si heureuse et si calme du pauvre garçon se flétrissait au souffle de l'esprit malfaisant. Les semaines s'écoulèrent ; le jeune fermier devint de plus en plus triste et languissant ; il n'existait plus que pour entendre la voix qui lui était à la fois si fatale et si douce ; tout le reste lui devenait complètement indifférent. C'est en vain que François venait à lui pour le tirer de sa torpeur ; c'est en vain que ses amis essayaient, par leurs conseils ou par leurs railleries, de l'arracher au terrible enchantement qui agissait sur lui avec

tant de puissance. Pierre resta insensible aux avis, aux prières, aux instances de tous ceux qui l'entouraient ; il résista même à la force, quand on voulut l'employer pour lui faire quitter la place qu'il avait adoptée et où il goûtait un bonheur qui minait à la fois sa santé, sa force et sa vie.

Un soir de fête, tandis que tout le monde se réjouissait à la ferme et mangeait en riant les gâteaux apprêtés par la bonne Marthe, Pierre quitta doucement la folâtre réunion et il alla s'asseoir dans le grand fauteuil d'osier devant la cheminée de la cuisine, où il jeta un tas de fagots qu'il fit flamber.

Puis il se laissa aller avec délices à ses rêves accoutumés : la voix adorée chantait toujours auprès de lui ; elle lui parlait de prairies étincelantes où l'on cueille des diamants au lieu de fleurs ; elle lui parlait des étoiles, où l'on retrouve ceux que l'on a aimés sur la terre ; elle lui parlait du ciel, où se réalisent enfin tous les rêves que l'on poursuit vainement ici-bas. Bientôt l'extase succéda à la rêverie ; Pierre laissa tomber

sa tête dans ses mains et s'abandonna tout entier à l'engourdissement délicieux contre lequel il n'avait plus le pouvoir de lutter. Ses compagnons vinrent l'appeler, mais il ne les entendait plus, et aucun ne put l'éveiller de sa langueur.

Tous les habitants de la ferme se retirèrent les uns après les autres pour aller se livrer au repos. Annette attendait cet instant avec impatience ; elle sortit doucement de sa chambre et vint auprès de son ami, qui ne la voyait ni ne l'entendait.

– Tiens, Pierre, lui dit-elle, je t'ai gardé tous mes gâteaux et tous mes fruits : tu n'as rien mangé au souper, et tu dois avoir faim. Mange, mon bien-aimé, et prends des forces pour ton travail de demain. Fais-y attention, mon Pierre : tu ne t'occupes plus de rien ; je sais que le père n'est pas content, et au premier moment tu recevras quelque rude semonce. Tu ne veux sans doute pas mécontenter mon père ; songes-y, nous ne sommes encore que fiancés, et si l'on allait nous désunir ! Ô mon frère ! j'en mourrais.

Sa voix si tendre réveilla un instant l'attention de l'infortuné ; il la regarda comme s'il sortait

d'un songe, et il eut encore la force de lui sourire.

– Oui, mon Annette, oui, tu as raison ; je suivrai tes conseils, ma sœur, mon amie, ma providence.

Il prit un des gâteaux, mais s'arrêta à la première bouchée.

– Je n'ai pas faim, dit-il ; oh ! je n'ai plus faim ; je n'ai plus besoin de rien.

– Va du moins te reposer, reprit la jeune fille ; va, le sommeil te rendra tes forces mieux encore que a nourriture. Ne reste pas là, Pierre ; cette place t'est funeste.

– Oui, Annette, sois tranquille, je vais me retirer ; dors en paix, mon amie, et ne t'inquiète pas de moi. Bonsoir, ma belle, bonsoir. Puissent tes rêves être aussi doux que les miens ! Bonne nuit, ma fiancée ! Garde bien ton cœur, garde bien ta tête, car le Ravou a des charmes dont il est difficile de se défendre. Adieu ; pense à ton ami Pierre.

Et sa tête retomba alourdie, tandis que la jeune paysanne se retirait avec lenteur.

Le chant recommença alors plus tendre et plus pressant.

– Ne viendras-tu pas avec moi ? disait la voix ; ne m’accompagneras-tu pas enfin dans ces lieux de délices, où tu goûteras une félicité sans nuages ? Est-ce que tu te méfies de moi, Pierre ?

– Oh ! non, être mystérieux et chéri, qui dois décider de mon sort. Depuis le premier moment où je t’ai entendu, mon sang, mon honneur, ma vie, tout a été à toi, tu le sais bien. Prends-les donc, et fais-en ce que tu voudras.

Un sinistre éclat de rire retentit alors derrière le tas de bois, et la voix reprit, triomphante et hautaine :

– Ramasse, dit-elle, ce fagot que tu vois là, à ta gauche, et où sont encore attachés quelques brins de bruyère desséchée ; mets-le sur ton dos et sors d’ici : va dans la forêt, et là je dirigerai tes pas.

Pierre obéit sans répliquer ; il se chargea du fagot indiqué, et reconnut bien qu’il avait le bon, car la voix s’y faisait entendre : c’était bien là que

le Ravou se trouvait caché.

Le jeune fermier sortit de l'heureuse demeure, où enfant il avait été recueilli avec tant d'amour, et, pliant sous le poids de son fardeau, il suivit la voix de son mauvais génie.

Il marcha longtemps, bien longtemps, et au lever de l'aurore il se trouva arrivé devant la grotte aux Fées.

– Avance ! avance encore ! ordonna le Ravou.

Et le pauvre Pierre pénétra dans la grotte sans se rendre compte de ce qu'il faisait.

Quand, le matin, François entra dans la cuisine, il trouva le fauteuil d'osier abandonné, la porte ouverte et un grand vide au milieu des fagots ; mais il chercha vainement Pierre. Il fut impossible de savoir ce qu'était devenu le malheureux insensé, et l'on se perdit en conjectures sur ce que le Ravou avait pu faire de lui : nul n'en entendit plus parler.

Bastien et Marthe éprouvèrent une grande douleur de la perte du jeune homme qu'ils avaient élevé et qu'ils aimaient comme s'il eût

été leur fils. D'ailleurs leur pauvre Annette était inconsolable ; sa santé, déjà si fragile, s'altérait de plus en plus, et ses parents désespérés conçurent des inquiétudes sérieuses à son sujet. Ils firent de leur mieux pour la distraire, lui prodiguèrent les rubans et les dentelles, la conduisirent à toutes les fêtes des environs, et en vinrent jusqu'à permettre à Joseph, le garde-chasse, de lui faire sa cour. Joseph l'aimait depuis longtemps, mais il n'avait pas osé se présenter pour elle, à cause de Pierre. La jeune fille resta insensible à tout ; elle dépérissait à vue d'œil, et rien ne pouvait plus lui plaire. Elle se cachait pour pleurer, afin de ne pas ajouter à l'affliction de ses vieux parents.

Un jour qu'elle était allée conduire ses vaches dans une vallée solitaire, bien éloignée de sa demeure, elle s'assit sur l'herbe et se livra sans témoins à toute sa douleur. Comme elle sanglotait, son mouchoir appuyé sur ses yeux, elle s'entendit appeler tout à coup, et, levant la tête, elle aperçut devant elle une vieille femme qui paraissait avoir au moins cent ans, à la peau jaune comme un parchemin, et dont le nez et le

menton pointus se touchaient presque.

– Oh ! oh ! qui vous afflige à ce point ? demanda l'inconnue, qu'Annette ne put se rappeler avoir jamais vue dans son village. Eh quoi ! si jeune et si jolie, vous avez des sujets de peine. Si nous pouvions changer d'âge et de figure, ce n'est pas moi qui pleurerais, soyez-en sûre, la belle.

Annette eut de la peine à s'empêcher de sourire au milieu de ses larmes, puis son cœur gonflé ne résista pas au désir de s'épancher en liberté, et elle reprit :

– À quoi me sert, madame, d'être belle, comme vous voulez bien le dire, puisque le seul à qui j'eusse le désir de plaire m'a quittée et ne reviendra sans doute jamais ? Oh ! si je pouvais vieillir et retrouver mon Pierre, comme mes yeux se sécheraient vite !

L'étrangère s'assit, et prit dans les siennes une des mains de la jeune fille, qui la laissa faire.

– Si vous voulez écouter mes conseils, mon enfant, vous en tirerez peut-être quelque

consolation. J'ai beaucoup vécu et je connais bien des secrets.

Il vous faudra du courage et de l'énergie pour retrouver celui que vous pleurez ; il s'agit de le sauver, et vous seule pouvez le faire.

Attendez le jour de la pleine lune ; mettez alors un brin de lavande dans vos cheveux blonds et une bruyère à votre ceinture. Vous emmènerez le plus jeune de vos agneaux ; c'est une offrande qui plaira aux êtres mystérieux que vous irez visiter. Vous vous lèverez à minuit, et seule, bien seule, entendez-vous, vous vous rendrez à la grande chaume¹ qui est au milieu des bois. Je ne vous en dis pas plus ; là vous apprendrez ce que vous aurez à faire.

La vieille sourit à la paysanne stupéfaite et s'éloigna appuyée sur son bâton.

Annette réfléchit longtemps à ce qu'elle avait entendu, et, résolue à tout tenter pour retrouver son fiancé, elle ne parla à personne de sa rencontre extraordinaire et attendit impatiemment

¹ Nom qu'on donne en quelques provinces à de grands espaces vides dans les bois et qui ont servi à la culture.

le retour de la pleine lune.

Elle se conforma avec exactitude aux prescriptions de la vieille femme, et, au moment où minuit sonnait à l'église de son village, elle enjamba résolument sa fenêtre qui ouvrait sur les champs, son petit agneau dans ses bras, et elle s'achemina, non sans trembler, vers la grande chaume, où elle allait volontiers dans le jour, mais qui, à cette heure avancée et dans la solitude complète où elle se trouvait, lui inspirait un effroi dont elle n'était pas maîtresse.

À mesure qu'elle en approchait, elle distinguait des accents joyeux, des éclats de rire argentins et une musique animée. Elle ne pouvait se rendre compte de ces bruits inusités ; le cœur lui battait bien fort, et il fallait toute sa grande amitié pour son Pierre pour lui faire surmonter sa terreur.

Enfin elle arriva à l'endroit indiqué, et quelle ne fut pas sa surprise en le voyant occupé par une foule de petits êtres de la taille des écureuils, et somptueusement habillés de riches étoffes ! On eût dit qu'ils avaient dépouillé la forêt de toutes

ses fleurs pour s'en parer, tant leurs vêtements resplendissaient de nuances éclatantes, tant ils exhalaienent de parfums pénétrants. Il dansaient entre eux, tout en causant gaiement.

Annette resta longtemps immobile à les considérer ; son étonnement combattait sa peur ; pourtant elle n'osait approcher, lorsqu'un vieillard, vêtu d'une robe de velours vert, qui ressemblait à la mousse qu'on trouve dans les bois, se détacha de la folâtre assemblée, et s'approcha d'elle en la saluant avec courtoisie.

– Voulez-vous être des nôtres, jeune étrangère ? lui demanda-t-il avec un sourire engageant.

La pauvre enfant murmura un timide consentement, et le mystérieux inconnu, ramassant un brin de muguet, surmonté de trois petites fleurs, l'invita à le porter à ses lèvres.

Annette goûta une liqueur sucrée, si enivrante qu'elle n'en avait jamais bu de pareille ; puis elle sentit ses membres s'amoindrir, sa taille diminuer, et, au bout de quelques secondes, elle se trouva aussi petite que ceux qu'elle admirait.

En même temps une douce joie remplit son cœur, ses chagrins semblèrent se dissiper comme la neige qui fond au soleil, et elle éprouva un désir indicible de rire et de danser comme tous ceux qui l'entouraient. Le vieillard s'était emparé de son agneau, et elle accepta joyeusement la main d'un beau jeune homme, au pourpoint d'un bleu pâle, comme celui de ces clochettes qui fleurissent le long des routes. Elle folâtra longtemps sur l'herbe desséchée de la grande chaume, aux rayons de la lune qui brillait de tout son éclat ; il y avait bien des semaines qu'elle ne s'était sentie aussi heureuse ; sa nuit s'écoula comme un rêve ; aux premiers rayons de l'aube, elle s'entendit appeler par le vieillard, qui cette fois était accompagné d'une petite vieille, qu'elle reconnut, malgré la différence de taille, pour celle qui l'avait interpellée dans le vallon désert, et qui lui souriait malicieusement.

– Merci, bonne vieille, lui dit en riant Annette ; je ne sais quel profit je tirerai de ma visite à vos compagnons, mais je vous dois la nuit la plus agréable que j'aie passée de ma vie, et je vous en suis reconnaissante.

– Ne me refuse donc pas, lui dit la bonne femme, cette lavande que tu as cachée sous tes beaux cheveux ; elle me donnera peut-être un peu de ta jeunesse et de tes charmes.

Annette détacha de sa coiffure la fleur réclamée, et la remit à la vieille, qui s'en empara en minaudant, et dont les rides s'effacèrent soudain. Annette la vit rajeunir et se redresser ; elle riait aux éclats de cette métamorphose. Mais le vieillard, lui prenant le bras, lui dit d'un air sérieux :

– Laisse là cette folle, qui n'est autre que ma femme ; elle s'est prise d'un bel intérêt pour toi et t'a fait venir ici pour que je pusse apporter quelque adoucissement à tes peines ; elle en est bien récompensée, puisque tu lui rends ses vingt ans et sa grâce printanière. Mais nous voulons ton bonheur, et je n'ai plus que peu d'instant pour te donner les moyens de le reconquérir. Viens t'asseoir avec moi au pied de ce jeune bouleau, car j'ai bien des choses à te dire.

Annette, redevenue grave, suivit son protecteur et s'assit à ses côtés.

– Je connais ton histoire, lui dit celui-ci ; je la connais même mieux que toi, car je sais où est ton Pierre et ce qu’il est devenu.

– Oh ! parlez, parlez, bon vieillard ; qu’a-t-on fait de mon ami ?

– C’est un long récit, et le ciel est déjà tout en feu. Hâtons-nous, ma belle enfant ; quand le soleil sera levé, je serai forcé de rentrer sous la terre, mon domicile habituel.

As-tu jamais ouï parler de la fée Serpentine ?

– Oh ! qu’est-ce que cette fée, dont le nom n’était jamais parvenu jusqu’à mes oreilles ? demanda Annette qui frissonnait.

– Cette fée est la plus belle et la plus séduisante qui ait jamais existé : sa voix est aussi douce que sa figure est gracieuse ; mais cette ravissante enveloppe cache un cœur impitoyable : la coquette sacrifierait l’univers au besoin qu’elle a de plaire et de briller ; c’est elle qui t’a enlevé ton Pierre.

Elle va partout recruter des adorateurs, qu’elle attire, tantôt par sa beauté, tantôt par le charme

incomparable de sa voix. Toutes les métamorphoses, même les plus viles, lui sont bonnes, pour en venir à ses fins ; elle prendrait la figure du plus hideux animal, si cette figure pouvait lui faire emmener dans sa grotte un courtisan de plus.

– Ah ! oui, s'écria involontairement Annette, même celle d'un Ravou !

– C'est bien cela, reprit le vieillard en souriant. Un Ravou n'a pourtant rien d'attrayant, mais cette fois son chant a suffi pour fasciner Pierre.

– Que sera-ce donc quand il la verra ? ajouta douloureusement Annette.

– Il faut le soustraire au charme. L'entreprise est difficile, hasardeuse, dit le bienveillant conseiller en hochant la tête. Veux-tu la tenter ?

– Oh ! je veux tout tenter, tout pour sauver mon frère, tout pour retrouver mon fiancé.

– Écoute-moi bien alors.

Serpentine a conduit son nouvel admirateur dans la grotte aux Fées. Là, elle a réuni toutes ses

victimes, qu'elle emploie tout le jour à lui construire un palais, tel qu'on n'en a jamais vu. Quand le soir arrive, l'enchanteresse rassemble ses ouvriers et leur donne une fête qui leur fait oublier toutes leurs fatigues et qui les dédommage de leur exil et de leurs longs ennuis. Elle choisit parmi eux son danseur pour le bal, et celui-là se trouve si heureux qu'il travaillerait des années pour une nuit semblable. Puis, quand le jour reparaît, elle leur fait boire à tous une liqueur qui les fortifie et remplace pour eux le sommeil, et tandis qu'elle va se reposer sur ses riches coussins, elle les renvoie aux travaux qu'elle exige d'eux.

Il te faudrait, Annette, aller te mêler à ces ouvriers, trouver le moyen de te rapprocher de Pierre, et là, en lui rappelant ses jours d'innocence et de pureté, sa vie calme et exempte de passions, son village et sa fiancée, lui donner le désir et le courage de rompre avec ces joies funestes qui usent et corrompent sa vie.

Tu vas sucer la seconde fleur de ce muguet, qui te rendra ta forme primitive ; la troisième doit

te donner l'apparence d'un homme et te permettre ainsi de pénétrer jusqu'à la fée, qui accueillera avec plaisir un adorateur de plus, et jusqu'à ton Pierre, qui ne pourra te reconnaître et se méfier de toi.

Je ne puis te cacher que si tu ne réussis pas dans ton entreprise, tu resteras toujours dans la grotte aux Fées, esclave de la cruelle Serpentine.

– Ah ! je risquerai tout, s'écria Annette ; si je ne puis retrouver Pierre, que m'importe le bonheur ? que m'importe la vie ?

– Tu le retrouveras, dit le vieillard attendri ; un cœur comme le tien aura sa récompense : Pierre pourrait-il résister à un si tendre amour ?

Tiens, voici un anneau surmonté d'une turquoise ; tu vois comme cette pierre est verte et ternie, comme les nuances en sont effacées ; elle est le symbole du cœur de celui que tu aimes. Tu passeras l'anneau à son doigt, et à mesure qu'il se purifiera à ton souffle bienfaisant, à mesure que la raison lui reviendra, la turquoise reprendra sa belle couleur. Quand elle sera bleue comme le ciel en ses plus beaux jours, elle pourra vous

servir de talisman, et toutes les portes de la grotte aux Fées s'ouvriront d'elles-mêmes devant son riant azur.

Je t'ai dit ce que tu avais à faire, jeune fille ; c'est à ton cœur et à ton énergie désormais que tu dois demander le reste. Le jour commence à paraître. Adieu : puisses-tu réussir !

Alors, aux premiers rayons du soleil, Annette vit la troupe joyeuse se fondre et se dissiper comme une vapeur ; quelques couleurs brillantes flottèrent encore dans les airs, semblables à d'éblouissants mirages, puis tout parut s'enfoncer dans la terre et s'effaça comme un songe. Annette était seule. Elle aspira le suc de la seconde fleur de muguet ; puis, redevenue de la sorte une grande et belle jeune fille, elle reprit toute rêveuse le chemin de son village.

Le jour même, elle alla s'agenouiller devant sa mère, et, fondant en larmes à ses pieds :

– Ô ma mère ! lui dit-elle, je me sens mourir : vous le voyez, je ne puis supporter l'abandon de Pierre ; je crois savoir où il est, je crois avoir les moyens de le ramener à moi : autorisez-moi à

aller le chercher, car rien ne pourra me réussir, si je n'ai votre bénédiction à mon départ.

– Pauvre enfant ! dit la vieille Marthe en étendant ses mains ridées sur la tête de sa fille prosternée, pauvre enfant, pars donc pour retrouver ton ingrat fiancé, puisque tu ne sais pas être heureuse sans lui ; mais, ô mon Annette, souviens-toi bien que si tu peux risquer ta vie pour lui, ton honneur et ta vertu doivent sortir intacts de la lutte que tu entreprends.

– Est-il besoin de me le rappeler, ma mère ?

Bastien, le soir, à son retour des champs, ne trouva rien à objecter aux projets de sa fille. Ne la voyait-il pas dépérir et s'éteindre tous les jours, sans pouvoir la retenir à la vie ? Il saisissait cette chance unique de sauver son enfant et cette suprême espérance qu'il n'attendait plus.

Une fois qu'Annette eut le consentement de ses parents pour sa téméraire entreprise, elle n'attendit pas plus longtemps. Le lendemain, au lever du jour, elle aspirait le suc de la troisième fleur de muguet : elle sentit alors un étrange changement qui s'opérait en elle ; une barbe

épaisse couvrit son menton et le bas de ses joues, sa longue chevelure se raccourcit et se fit noire et crépue ; ses membres grossirent et prirent de la force : en même temps ses vêtements se transformaient aussi, sa jupe courte devenait un pantalon flottant, et son étroit corsage une blouse de toile grossière : la gentille Annette n'était plus que le rude travailleur Jean.

Elle soupira profondément, et, n'osant contempler sa figure, qui avait perdu tout son charme féminin, dans la petite glace où elle avait coutume de se mirer, elle jeta un dernier regard autour d'elle, sur sa chambre de jeune fille, où elle avait été si heureuse, où elle avait aussi répandu tant de larmes, et qu'elle ne devait peut-être jamais revoir ; puis, sentant ses yeux se mouiller, elle s'éloigna en chancelant.

Elle s'en alla droit à la grotte aux Fées, et, malgré les dragons qui gardaient nuit et jour cette grotte terrible, elle y entra sans difficulté, en disant qu'elle venait pour aider à bâtir le palais de la fée Serpentine. Elle ajouta qu'elle avait entendu vanter la beauté de cette séduisante fée et

qu'elle était désireuse de l'admirer de près. Elle aperçut alors le palais magique, qui laissait bien loin derrière lui celui du roi Salomon, tant il avait de grandeur et d'éclat : ce n'étaient que colonnades de marbre et de porphyre, péristyles enrichis des sculptures les plus merveilleuses, escaliers immenses conduisant à des salles étincelantes de dorures.

Annette ou plutôt Jean se mit à l'ouvrage avec tous ceux qui étaient déjà occupés aux constructions : le reste du jour, il tailla la pierre et remua les moellons, sans pouvoir découvrir où se trouvait son ami.

Mais, quand le soir arriva, les ouvriers se précipitèrent en foule dans une salle réservée, où étaient rangés les plus riches costumes, qu'ils se hâtèrent de revêtir à l'envi les uns des autres.

Jean les imita et fut bientôt couvert de velours et de dentelles qui lui donnèrent l'apparence d'un cavalier accompli, puis il suivit ses camarades dans un vaste salon ruisselant de lumières et tellement garni de fleurs qu'il ressemblait à un jardin. Une eau odorante y jaillissait en cascades

et rafraîchissait l'air autour des danseurs empressés, qui, ne se souvenant pas de la fatigue du jour, se livrèrent à la joie la plus désordonnée.

Alors survint la déesse environnée de ses suivantes, toutes fraîches et parées, et qui pourtant ne semblaient venir là que pour faire ressortir l'incomparable beauté de leur maîtresse.

Celle-ci, resplendissante de fleurs et de diamants, vêtue d'une gaze argentée qui flottait comme une vapeur autour d'elle, contempla longtemps la foule de ses adorateurs avec des yeux rayonnants d'orgueil et un sourire de triomphe sur les lèvres. Un murmure d'admiration se faisait entendre autour d'elle.

Elle hésita longtemps, puis alla choisir pour danseur un jeune homme qui se cachait timidement derrière ses compagnons, mais dont les regards étaient fixés sur elle avec extase. Annette reconnut alors son Pierre. Celui-ci, transporté de l'honneur qui lui était accordé, s'avança au milieu du salon, en soutenant Serpentine. Une musique entraînante retentit ; chacun, renonçant à l'espoir d'obtenir la main de

la fée pour la nuit, alla s'emparer de celle d'une de ses dames ; puis la danse commença, une danse folle, animée, vertigineuse, qui semblait donner la fièvre à tous ceux qui s'y livraient.

La triste Annette, cachée par une touffe de myrtes fleuris, voyait passer et repasser devant elle son fiancé, son beau fiancé, enlaçant de ses bras la taille onduleuse de l'enchanteresse qui le lui avait ravi ; elle retrouvait son Pierre, mais tout entier à une autre qu'elle.

– Oh ! se disait-elle, en couvrant de ses mains son visage inondé de larmes, ou pressant son cœur comme pour en apaiser les cruels déchirements, oh ! que suis-je venue faire ici ? Que ne suis-je restée à mon village, où je mourais, pouvant encore me figurer mon ami fidèle et enlevé à ma tendresse par force et malgré lui ! Comment lutter contre une telle beauté ? Comment lutter contre de tels enchantements ? Pourquoi ne suis-je pas demeurée auprès de mes parents, auxquels je me devais avant tout et qui m'aimaient uniquement, eux ? Oh ! malheureuse Annette, quelles

nouvelles tortures es-tu venue chercher ?

La pauvre fille pouvait s'abandonner tout à son aise à sa douleur ; personne ne faisait aucune attention à elle.

Les danses enfin terminées, la foule des jeunes suivantes apporta les mets les plus exquis, les breuvages les plus rafraîchissants sur des plateaux d'un cristal constellé d'or et entourés de guirlandes de roses. Puis, la fée se mit à chanter, et, aux accents de cette voix céleste, ses auditeurs extasiés, s'empressant autour de celle qui leur faisait ces loisirs enchantés, semblèrent oublier qu'il existât autre chose dans le monde que la belle, que l'enivrante Serpentine. Annette, que son sexe mettait à l'abri du prestige, y restait insensible et se tenait à l'écart, absorbée dans son chagrin.

Enfin, le lever du soleil vint mettre un terme aux plaisirs de la nuit. La fée fit circuler parmi ses convives une liqueur vermeille, qui leur donna une force factice ; puis, les saluant du regard et de la main, elle se retira, suivie de toutes ses femmes, tandis que chacun, s'éveillant

comme d'un rêve, alla reprendre, avec ses simples habits, les travaux et les soucis du jour.

Jean s'attacha aux pas de Pierre, et eut soin de se mettre à ses côtés. Hélas ! le pauvre Pierre n'avait plus son animation fébrile ; ses yeux, si brillants tout à l'heure du feu de l'admiration, s'étaient éteints ; ses bras retombaient le long de son corps ; une pâleur mortelle s'étendait sur ses joues.

Il se mit à travailler machinalement, sans ardeur et sans énergie, comme un homme épuisé et en proie au dégoût et à l'ennui ; Jean le vit même essuyer une larme furtive. Il saisit ce moment :

– Qu'avez-vous, lui dit-il, mon ami ? Je vous ai vu si heureux, si rayonnant, il y a si peu de temps, et vous voilà brisé comme si vous alliez mourir. Qu'avez-vous, Pierre ? N'êtes-vous pas bien heureux ici, vous, le favori d'une fée, vous que la fière Serpentine a choisi pour danser avec elle, vous qui toute la nuit avez pu presser sa main d'albâtre et sa taille de nymphe ? Ô Pierre ! de quoi pouvez-vous pleurer, vous ?

Le jeune homme tourna vers celui qui lui parlait son morne regard.

– Je suis un ami, reprit Jean avec douceur, un ami qui voudrait vous voir heureux ou du moins soulager vos peines, un ami qui arrive de votre village.

– De mon village ! Ô ciel ! de mon village, que je n’aurais jamais dû quitter, de ce doux séjour où s’est écoulée mon heureuse enfance et où j’ignorais le remords ! Ô ami, parlez-moi de mon village !

– Faut-il aussi vous parler de ceux qui l’habitent, de vos parents adoptifs, que votre brusque départ a plongés dans la désolation ?

– Oui, entretenez-moi d’eux. Que devient ma bonne mère Marthe ? Que fait le vieux Bastien ? Je n’ose, hélas ! vous rien demander d’Annette.

– Pourquoi ne vous informeriez-vous pas d’elle ? Elle vous a beaucoup pleuré ; mais le temps sait mettre un baume sur toutes les douleurs, et son aile bienfaisante a séché bien d’autres larmes que celles de la pauvre

abandonnée. Elle est recherchée en mariage par le garde-chasse Joseph, et la coquette ne le voit pas d'un mauvais œil.

– Que me dites-vous ?... Joseph !... Oh ! non, ce n'est pas possible. Annette m'aimait et n'a pu m'oublier si vite ; son cœur n'était point ingrat ni volage ; elle avait juré d'ailleurs de me rester fidèle ; elle doit m'attendre.

– Fidèle ! reprit Jean avec amertume ; l'êtes-vous, vous qui, jusqu'à l'aurore, n'avez vécu, n'avez respiré que pour la belle Serpentine ? Est-ce à Annette que vous songiez quand, les yeux fixes et le cœur palpitant, vous souteniez les pas de la fée dans la danse, ou quand vous prêtiez l'oreille avec un tel ravissement à sa voix de sirène ?

– Oui, je ne sais quelle extase s'empare de moi, quand je la contemple ou quand je l'écoute ; elle me fascine, elle me séduit. Mais je n'aime qu'Annette, je n'ai jamais aimé qu'Annette, et je mourrai si j'apprends qu'elle est à un autre que moi. Vous croyez que je ne la pleure pas, que cent fois le jour je ne maudis pas l'instant où je

l'ai quittée. Ah ! mes regrets et mes remords la vengent. Vous le voyez, je dépéris et je m'éteins lentement ici ; je meurs de tristesse, et mes nuits d'enivrement sont payées par des jours de langueur mortelle.

– Il faut partir alors, partir sans retard, Pierre.

– Ah ! je ne le pourrais ; un charme, plus fort encore que ma douleur, me retient en ces lieux, et d'ailleurs nous sommes gardés ici, on ne nous laisserait pas sortir ; non, le moment n'est pas venu de m'éloigner.

– Il viendra peut-être ! soupira Jean.

Et les deux ouvriers se remirent au travail, l'un ranimé par un faible espoir, l'autre plus accablé que jamais.

Puis la nuit revint, avec ses prestiges et son délire ; puis encore le jour, avec son épuisement et ses fatigues. Le temps s'écoula ainsi, partagé pour Pierre entre des joies fiévreuses et un travail rebutant, pour Jean entre de vagues espérances et des découragements profonds. Celui-ci avait passé au doigt de son ami sa turquoise magique,

et souvent il la consultait du regard, ému de plaisir quand il croyait voir ses nuances s'azurer, tremblant de douleur s'il la retrouvait terne et verdâtre, car elle réfléchissait le cœur de Pierre, et variait avec ses sentiments, qui flottaient sans cesse incertains du bien au mal et de son bon à son mauvais génie.

Une année s'écoula ainsi, année longue et douloureuse, malgré ses joies fugitives, pour les deux camarades. Pourtant Jean remarquait avec un indicible sentiment de bonheur que la turquoise perdait peu à peu ses nuances verdâtres et qu'elle semblait se purifier. Il ne laissait échapper aucune occasion d'entretenir Pierre de ses anciens souvenirs, de lui rappeler sa fiancée, la félicité qui l'attendait au village, de lui faire honte enfin de sa position, de son amour insensé pour une coquette qui n'avait souci de lui que pour le rendre malheureux et pour tirer vanité d'un hommage de plus.

– Ta vie, lui disait-il, est consacrée à cette éclatante fée qui a peut-être oublié jusqu'à ton nom. Excepté le soir de mon arrivée en ces lieux,

je ne l'ai pas vue une seule fois te choisir pour son danseur, et tu passes tes nuits à la contempler joyeuse aux bras d'une autre.

– Il est vrai, répondit Pierre avec un long soupir : quand j'ai tout foulé aux pieds, amour, amitié, reconnaissance, honneur, pour suivre cette sirène, j'ai cru qu'elle saurait du moins me dédommager de tant de sacrifices ; j'ai cru trouver le bonheur dans l'ivresse que j'éprouvais à ses pieds. Hélas ! non, ce n'était qu'un délire passager, que je payais par mon repentir et par mes larmes. Où donc est-il le bonheur, Jean ?

– Le bonheur, Pierre ! il n'est que dans le devoir accompli, dans le calme de la conscience. Le bonheur !... c'est d'aller au matin conduire à la charrue son robuste attelage de bœufs ; c'est de respirer l'air pur des champs ; c'est de revenir, le soir, après une journée qui n'a pas été tout à fait inutile, de trouver la famille assemblée devant le sarment qui pétille, les vieux parents, dont on recevra la bénédiction à l'heure de la retraite, et de gais enfants qui font retentir l'air de leurs joyeuses clameurs.

Le bonheur, Pierre, n'est-ce point aussi un peu de voir Annette qui accourt au-devant de toi pour essuyer la sueur de ton front ? n'est-ce pas de la sentir s'asseoir à tes côtés pour filer sa quenouille ? ne serait-ce pas de voir ses doux yeux bleus s'arrêter sur les tiens... ?

– Oh ! tais-toi, tais-toi, s'écria le jeune homme éperdu. Oh ! oui, le bonheur était là. Je le tenais, et je l'ai rejeté ; j'y ai renoncé pour la vie. Annette ! Annette ! je t'ai perdue à jamais !

Et il laissa tomber sa tête dans ses mains en éclatant en sanglots.

Jean le contemplait avec un heureux sourire ; ses yeux se fixaient surtout sur la main de Pierre, et ils y regardaient la turquoise dont l'azur était désormais plus pur et plus serein que celui du ciel qui resplendissait au-dessus de leurs têtes.

Pierre pleura bien longtemps, sans que Jean cherchât à le consoler. C'est qu'il semblait à celui-ci que ces larmes lavaient bien des fautes et qu'elles éteignaient le dernier attrait qui retînt encore le coupable dans la grotte aux Fées. Il avait beaucoup travaillé pour en arriver là, et il

avait fallu, depuis un an, toute sa bienfaisante influence pour ramener son ami au bien, au vrai, au réel, et pour lutter contre le magique prestige des passions funestes.

Enfin Pierre releva la tête.

– Suis-je donc ici pour la vie ? s'écria-t-il, misérable esclave d'une sorcière qui se joue de mes tourments ? Ne saurais-je secouer ce joug honteux ? Mais, hélas ! qu'irais-je faire au village ? D'autres douleurs m'y sont sans doute réservées. Annette a dû désespérer de moi ; elle aura épousé son nouveau fiancé et ne saura, au retour, que me railler et rendre mes regrets plus amers, en me montrant de quel bonheur j'aurais pu jouir et quelle a été ma folie de le refuser. Non, maintenant je dois vivre et mourir ici, rongé de repentir et de chagrin, passant mes jours dans des travaux infructueux, mes nuits à être un des jouets de la magicienne qui m'a perdu. Va, Jean, cherche à t'échapper et abandonne-moi pour toujours à mon triste sort.

– Tout espoir n'est pas éteint, répondit Jean qui souriait encore. J'ai voulu t'éprouver par une

fausse nouvelle. Joseph, le garde-chasse, aime Annette ; mais Annette ne s'est pas engagée et son cœur a pu rester constant, malgré ton absence et ton abandon. Ne risqueras-tu rien pour elle, ami, et pour la payer de la fidélité qu'elle a su te garder ? Viens, suis-moi ; quittons ce lieu maudit ; j'ai hâte de respirer un air plus salubre. Ne tarde pas, de peur que Serpentine vienne arrêter ta fuite.

– Comment partir ? reprit Pierre. Nous avons à passer devant de terribles sentinelles.

– Montre-leur ta bague. Un cœur pur est le meilleur talisman pour échapper à l'influence des méchants, et cette turquoise sans tache est l'image de ton cœur. Allons ! Annette t'attend, j'en ai l'assurance, et une félicité sans nuages t'attend auprès d'elle.

Pierre, ranimé, s'élança à la suite de son ami. Tous deux traversèrent la foule des ouvriers sans être remarqués, et leur anneau les rendit invisibles aux dragons que la fée avait placés à l'entrée de la grotte pour empêcher ses serviteurs d'en sortir.

– Je n’ai pas respiré si à l’aise depuis la première fois que j’ai entendu le chant funeste du Ravou, s’écria Pierre en mettant le pied hors de la prison, où il avait tant souffert. Ah ! je suis délivré, je suis guéri, j’ai secoué pour toujours ce charme que je croyais invincible ; je me reprends à la vie, je renaiss. Que ces campagnes sont belles ! Ah ! le beau blé déjà mûr ! Ah ! la moisson prochaine ! Ah ! les fortifiants travaux d’autrefois ; que cet air est sain ! avec les forces, il me rend ma santé et ma gaieté. Je le sens, Annette est libre encore ; je la juge d’après moi, et elle doit m’aimer comme je l’aime. Oh ! oui, Jean, tu as raison, il y a encore du bonheur sur la terre ! Je suis sauvé !

Et les deux compagnons pressaient le pas, impatients d’arriver, impatients aussi de s’éloigner du lieu de leur exil. Le ciel semblait leur sourire, et jamais plus brillant soleil n’avait éclairé les champs. Pierre sentait son cœur bondir d’espérance et de joie ; il remerciait son ami, son sauveur. Mais, à mesure qu’ils approchaient du village, Jean redevenait Annette ; sa barbe disparaissait et laissait voir un menton plus doux

et plus frais que l'églantine au mois de mai ; l'ébène de sa chevelure s'effaçait pour faire place à des nuances moins foncées et qui rappelaient la couleur des blés au moment où ils vont mûrir. Pierre, ébloui, stupéfait de surprise, reconnaissait ces petits pieds mignons qui foulait l'herbe sans la courber, ces mains délicates et blanches qu'il avait jadis pressées dans les siennes ; c'était bien ces doux regards qu'il aimait tant, ces yeux bleus comme le talisman qu'il tenait encore. Et la jupe courte remplaçait en même temps le pantalon flottant, et la blouse grossière permettait enfin d'apercevoir l'étroit corsage : le rude travailleur Jean n'était plus que la gentille Annette qui souriait à son ami.

Pierre se précipita à ses pieds, et couvrit de baisers et de larmes de reconnaissance et d'amour les mains de sa bienfaitrice, de sa providence, de sa femme.

– C'était toi ! C'était toi ! Oh ! comment t'aurais-je devinée ? Comment reconnaîtrai-je jamais ton affection si constante et si dévouée ? Annette, qu'as-tu fait du garde-chasse Joseph ?

La jeune fille pleurait tout en riant. Elle conduisit son fiancé aux pieds de ses parents, et les heureux vieillards eurent bientôt pardonné au coupable qui s'humiliait devant eux.

Les noces de Pierre et d'Annette eurent lieu le lendemain même, et comme ils sortaient de l'église, suivis de leur joyeux cortège, où chaque fille avait une fleur à sa ceinture, chaque garçon un ruban blanc à son chapeau, ils virent arriver un tout petit vieillard donnant le bras à une femme pas plus grande que lui, mais de figure jeune et enjouée. Le couple s'arrêta devant les nouveaux mariés, et Annette jeta un cri de joie et se mit à genoux pour regarder de plus près ses anciens amis qu'elle reconnaissait.

– Merci ! merci ! leur dit-elle. J'ai réussi, grâce à vous, et je suis si contente ! Vous le voyez, j'ai retrouvé mon Pierre. Soyez bénis, vous qui m'avez aidée à le reconquérir.

– Tiens, Annette, dit la petite femme, en tirant de sa poche une pièce de dentelle ; nous avons voulu, nous aussi, t'apporter notre cadeau de noces, et voici de quoi couvrir le berceau de ton

premier né !

Et la jeune mariée, s'emparant de la dentelle, se mit à la déplier ; mais cette dentelle était si fine que, malgré son mince volume, elle mesurait au moins vingt aunes quand elle fut étendue. Tout le monde riait, et Marthe et Bastien vinrent, avec de grandes politesses, inviter les petits étrangers à la fête du soir.

Jamais bal ne fut si gai que celui qu'on donna à la ferme. Annette s'y amusa encore plus qu'à la grande chaume, et Pierre ne se souvint pas un instant qu'il eût fait danser une créature plus brillante ou qui eût plus d'attraits que sa fraîche fiancée. La couronne d'aubépine et de fleurs d'oranger, posée sur le front d'Annette, lui paraissait plus belle cent fois que le diadème de pierreries de l'orgueilleuse Serpentine.

On n'entendit plus dès lors de voix mystérieuses dans les fagots, et François, le garçon de charrue, fit plus que jamais la guerre à tous les ravoux, ces méchantes bêtes qui, non contentes de dévorer nos fruits et notre blé,

cherchent encore à enlever les honnêtes garçons à leurs fiancées.

Reine et poupée

Toute la famille du bûcheron Thomas se trouvait rassemblée, pour le repas du soir, autour d'une grande table sur laquelle était déjà servie une soupe fumante, lorsque le père rentra soucieux, chargé d'un petit paquet qu'il déposa, non sans un certain embarras, sur un siège.

– Tiens, femme, dit-il timidement, voici ce que je viens de trouver, en revenant de ma journée, sous le grand alisier qui est au bord du bois.

– Que veux-tu que je fasse de cela ? répondit la ménagère avec humeur, quand elle eut écarté le linge blanc qui entourait le paquet, et vu que c'était un berceau dans lequel était couchée une jolie petite fille d'un an tout au plus.

Des langes d'une finesse extrême enveloppaient cette enfant, qui se prit à sourire et à tendre ses petits bras à la bûcheronne

mécontente et étonnée.

– N'ai-je donc point assez à faire avec tes trois garçons et toi, sans venir m'embarrasser encore de cette petite étrangère, et ne pouvais-tu la laisser où tu l'as trouvée ? D'autres que toi s'en seraient chargés, et tu m'aurais évité le mal de la soigner et de l'élever.

– Eh ! quels autres que moi auraient pu ramasser cette enfant dans cet endroit désert ? Elle eût été dévorée par les loups, et je n'ai pu me résoudre à l'abandonner.

Si je n'avais pas pris ce chemin en revenant, elle serait morte avant le jour ; car si les loups l'avaient épargnée, elle aurait succombé au froid et à la faim.

Prends-en soin, Fanchon ; tu n'es pas méchante au fond, et, avec un peu du lait de notre vache, tu contenteras cette enfant, qui ne peut pas être encore bien exigeante ; le bon Dieu t'en récompensera, et qui sait ? quelque jour peut-être on viendra la réclamer et on te paiera amplement de ta peine. Cette petite doit appartenir à de grands seigneurs ; vois comme ses langes sont

fins et beaux, et quelle riche dentelle entoure sa tête ! Je suis sûr que tu ne saurais mieux employer ton temps qu'à la soigner et que tu seras bien contente un jour de l'avoir gardée.

Pendant le discours du bûcheron, qui tout en parlant s'était installé près de la table, où il se servait une écuellée de soupe, sa femme démaillotait la petite fille, toujours souriante, et ses trois garçons, Pierre, Jacques et François, s'étaient rassemblés autour d'elle, et considéraient avec curiosité la pauvre enfant abandonnée.

Tout à coup Fanchon jeta un cri : elle venait de trouver, au fond du berceau, une agrafe en diamants d'une richesse et d'un éclat incomparables, et qui jetait mille feux à la lueur rouge et fumeuse de la chandelle de résine qui brûlait sur la table.

– Que veut dire ceci ? s'écria-t-elle. Quel est ce trésor ? Et d'où peut venir une enfant qui apporte avec elle de pareilles richesses ?

– Tu vois bien, reprit le mari tout en continuant de manger sa soupe, que j'avais

raison. Garde précieusement ce bijou qui doit nous servir quelque jour à faire reconnaître la petite, et ne la néglige pas en attendant.

Fanchon alla serrer le nœud de pierreries, puis, ayant retrouvé sa bonne humeur, elle approcha une tasse de lait des petites lèvres de l'enfant, qui but avidement, et sembla ensuite vouloir la remercier par ses caresses enfantines.

– Ce sera notre sœur, mère, dit Pierre, l'aîné des garçons, qui, tous trois absorbés dans la contemplation de la petite inconnue, n'avaient pas encore ouvert la bouche.

– Elle est ma foi gentille, dit Jacques, et je n'avais jamais vu d'enfant si mignonne et si délicate. Quelle différence entre elle et les filles du village voisin, qui sont si grosses et si rougeaudes !

– Comment allons-nous l'appeler ? demanda François, le plus jeune des fils du bûcheron. Nous ne connaissons pas son nom, mais nous ne serons pas embarrassés pour lui en chercher un. Notre père l'a trouvée sous l'alisier ; eh bien ! nous la nommerons Alise, comme les fruits de l'arbre qui

nous l'a donnée.

– Va pour Alise, dit le père, en attendant que nous puissions savoir son véritable nom.

Je suis las, femme ; ma journée a été rude : couche vite cette enfant, et allons tous nous reposer.

La bûcheronne obéit, et c'est ainsi que la petite Alise se trouva adoptée par la famille de Thomas.

Elle grandit au milieu de ces gens grossiers et ignorants. Fanchon, voyant que personne ne venait la réclamer, et que son nœud de diamants lui était complètement inutile, avait repris toute sa mauvaise humeur ; elle ne lui donnait ses soins qu'à contrecœur et avec répugnance ; la pauvre petite était souvent brusquée, maltraitée même, et sa nature fine et délicate ne faisait que la rendre encore plus antipathique à ses parents d'adoption, si complètement différents d'elle. Les garçons se faisaient un jouet de cette enfant docile et craintive ; sa voix douce, sa timidité, le sentiment de sa dépendance, tout, jusqu'à ses manières instinctivement élégantes et distinguées, si peu

semblables à celles des enfants qu'ils étaient habitués à voir, servait à les amuser et prêtait à leurs railleries. De son côté, sans qu'elle pût s'en rendre compte, tout en eux la choquait et révoltait ses goûts, et ses instincts. Seul, Thomas avait pris quelque affection pour l'enfant qu'il avait sauvée ; mais il était presque toujours absent, et ne pouvait guère la défendre contre les petites persécutions continuelles auxquelles elle était en butte.

Alise n'était donc point heureuse, et il fallait toute la bonté de son cœur aimant pour qu'elle ne se prît pas de haine pour ceux qui la tourmentaient ou la repoussaient sans cesse. Mais sa santé resta frêle ; une pâleur malade couvrit ses joues ; ses yeux noirs, qui étaient si grands et si doux, devinrent sombres et presque farouches ; ses cheveux négligés tombaient sur son cou hâlé par le soleil ; sa petite robe, à peine attachée et trop courte pour elle, laissait voir ses jambes brunes et nues. L'enfant sauvage et rebutée ne se prêtait qu'avec peine aux rudes travaux que déjà on exigeait d'elle ; elle s'enfuyait aussitôt qu'elle le pouvait, et ne se plaisait que dans la solitude,

au fond des bois et loin de tous les regards.

Son seul plaisir était de s'occuper des nombreux animaux élevés dans la petite ferme que dirigeait Fanchon. Elle s'attachait aux oiseaux, aux moutons, aux chevreaux ; elle se plaisait à leur porter leur nourriture, et un de ses plus grands griefs contre ses frères adoptifs était de les voir tourmenter parfois ces pauvres bêtes. Elle ne pouvait pardonner à Jacques, qui était spécialement chargé de tuer les poules et les lapins qui servaient aux repas de la famille, et elle se sauvait quand Pierre venait arracher aux oies le duvet avec lequel on rembourrait les oreillers.

Un jour un colporteur arriva à travers la forêt jusqu'à la cabane écartée du bûcheron ; il apportait des rubans, des outils, des jouets. Une fois par an, en faisant sa tournée, il venait approvisionner le pauvre ménage de Fanchon, et sa présence était toujours une fête pour la famille isolée.

Chacun vint faire son choix parmi les objets qu'il avait étalés sur la mousse, qui formait un vert tapis au devant de la maisonnette. Thomas

renouvella sa hache, qu'il avait ébréchée en voulant abattre un gros chêne nouveau ; Fanchon se choisit un bonnet pour se rendre le dimanche à la messe au bourg le plus voisin ; Pierre, Jacques, François prenaient des couteaux, des blouses neuves, des sabots en bois blanc ; seule, la petite Alise se tenait à l'écart ; elle savait qu'il n'y avait rien là pour elle ; mais le marchand, surprenant son regard plein de désir et de prière, se tourna vers la bûcheronne.

– Tout le monde ici m'a pris quelque chose, lui dit-il, et vous n'avez encore rien donné à votre petite fille, que je vois là toute sérieuse et n'osant pas demander.

– Ma petite fille !... Cette enfant-là n'est point à moi, dit brusquement Fanchon en la repoussant. Et quant à lui donner quelque chose, je m'en garderais bien ; elle me coûte déjà assez à nourrir et à entretenir, et je serais bien fâchée de faire de nouvelles dépenses pour elle. Elle est trop heureuse que je veuille bien la soigner et que je ne la renvoie pas de ma maison.

Alise se prit à pleurer à ces dures paroles, et,

se reculant encore, elle allait s'échapper, quand le marchand la retint doucement par sa robe.

– Pauvre petite ! murmura-t-il, il ne sera pas dit que toi seule n'auras rien eu de toutes mes provisions. Je ne suis pas riche, mais peu de chose suffit à charmer un enfant de ton âge. Tiens ! ajouta-t-il en fouillant dans un grand sac attaché sur un âne qui avait apporté son bagage, prends cette petite poupée en bois ; elle n'est pas bien belle sans doute ; mais j'ai idée qu'elle pourra t'amuser et te consoler dans ta solitude, et qu'elle deviendra une amie et une société pour toi.

Et comme il présentait l'humble joujou à l'enfant désolée, celle-ci lui sourit à travers ses larmes ; ses yeux le remercièrent mieux qu'elle n'eût pu le faire par des paroles ; puis, saisissant la modeste poupée, elle la serra avec ardeur sur sa poitrine et se sauva avec elle dans le taillis.

– La voilà encore partie ! grommela la bûcheronne.

Laissez-la aller, nous en sommes débarrassés pour quelque temps ; mais vous avez été trop bon

pour cette petite, une enfant trouvée que nous avons recueillie par charité, et que nous gardons en attendant qu'on vienne nous la réclamer, ce qui, je crois, n'arrivera pas encore de sitôt. C'est mon homme qui m'a embarrassée d'elle, et, ma foi, je n'avais pas besoin de ce nouveau souci.

– C'est bon, c'est bon, dit Thomas ; Alise n'est pas méchante, et ce n'est pas sa faute si ses parents l'ont abandonnée et la laissent à notre charge ; il ne faut pas la rendre malheureuse pour cela.

Le colporteur sourit, tout en emballant ses marchandises, qu'il replaça une à une sur son âne ; puis le prenant par la bride, il salua du geste et du regard la famille assemblée, et disparut bientôt dans une des routes ombragées de la forêt.

Cependant la petite Alise s'était éloignée avec son trésor, qu'elle ne pouvait se lasser de contempler. C'était la première fois qu'elle possédait quelque chose à elle toute seule, et c'était pour elle un immense bonheur. Elle embrassait sa chère poupée ; elle lui donnait les plus doux noms ; elle avait enfin quelqu'un à

aimer. Elle se promit de la protéger, de la défendre contre les espiègeries et les méchancetés de ses trois compagnons. Toutes les facultés de son âme furent employées à chérir ce petit être insensible, qui lui semblait sa fille. Elle la soignait, l'habillait tous les matins, la déshabillait chaque soir en répétant ses prières auprès d'elle ; elle se réveillait plusieurs fois la nuit pour s'assurer qu'elle n'avait besoin de rien. Jamais enfant ne fut plus choyé, plus gâté, plus caressé que cette poupée, dont le corps, grossièrement taillé dans un morceau de bois, était surmonté d'une jolie petite tête en porcelaine aux yeux bleus, aux cheveux bruns et bouclés. Alise coupait en cachette ses fichus et ses mouchoirs pour l'habiller ; les fleurs de la forêt lui fournissaient chaque matin une fraîche couronne pour l'enfant de son cœur, qui se trouvait ainsi mieux vêtue et plus parée que sa mère adoptive.

Les jours s'écoulaient et ne faisaient qu'ajouter à l'attachement passionné de la jeune fille pour son jouet favori. Les distractions continuelles qu'il lui donnait impatientaient

Fanchon et prêtaient à rire à ses fils, qui raillaient à qui mieux mieux leur petite compagne de sa tendresse si mal placée et de tant de soins inutiles et perdus. Alise avait plus de peine que jamais à supporter les réprimandes de l'une et les taquineries des autres ; plus que jamais aussi elle les évitait, et, munie de son trésor, elle trouvait encore plus de charmes à la solitude. Il lui semblait que sa poupée devait l'entendre, la comprendre, s'associer à ses peines enfantines, la plaindre, la consoler, et être pour elle une mère en même temps qu'une fille.

Un matin, Alise, en se levant, prit cette chère poupée dans ses bras, et tout en l'y berçant, descendit dans la petite cour de la ferme, où elle alla s'asseoir au soleil, rêveuse et préoccupée de ses soins maternels. Elle n'y était pas plutôt qu'elle vit venir Jacques, armé d'un grand couteau. Il alla droit à une petite poule blanche qui était la favorite d'Alise et qu'elle avait habituée à manger dans sa main.

– Oh ! vous allez la tuer ! s'écria l'enfant éperdue. Oh ! pas celle-là, pas celle-là, Jacques !

Je l'aime tant ; elle me connaît : ne lui faites pas de mal, je vous en supplie.

Jacques eut un gros rire, et, sans plus faire la moindre attention aux gémissements et aux prières d'Alise, il égorgea tranquillement la pauvre poulette, dont le sang rejaillit jusque sur la robe de la petite fille désespérée.

– Méchant ! monstre ! Oh ! ne me parlez plus jamais ! cria-t-elle avec des sanglots ; vous êtes un assassin ; je ne pourrai plus vous voir ; retirez-vous.

– Quel train fait donc cette enfant ? dit alors brutalement la fermière, qui accourait au bruit. Va-t-elle nous ennuyer longtemps avec ses lamentations ? Nous ne pourrons plus tuer nos poules maintenant, sans demander permission à cette pleurnicheuse. Va-t'en, maudite criarde, te plaindre plus loin, et ne nous étourdis plus de ton vacarme.

Elle prit rudement Alise par le bras, et, la frappant avec colère, elle la poussa dehors. L'enfant éplorée se déroba à ses coups ; elle sortit de la maison et courut à perdre haleine ; elle avait

hâte de perdre de vue ceux qui, à ses yeux, venaient de commettre un crime ; elle alla, tant qu'elle put aller, et tomba, épuisée de fatigue et de chagrin, au pied d'un arbre. Là, elle pleura et sanglota tout à son aise, sans crainte d'être battue et réprimandée.

– Oh ! ma jolie poule, s'écriait-elle dans son désespoir ; ils me l'ont tuée, sans égard pour mon chagrin ; ils ont ri de mes larmes et m'ont battue sans pitié. Oh ! pauvre enfant abandonnée que je suis ! Livrée sans protection à ces méchants, je n'ai pas de mère qui me soutienne et qui me plaigne, pas un ami pour me consoler ; jamais pour moi une caresse ou un mot d'amitié ; je suis seule sur terre, où personne ne m'a jamais aimée.

Tout en parlant ainsi, Alise regardait machinalement sa poupée, qu'elle tenait toujours dans ses bras ; il lui sembla voir ses yeux se fixer sur elle avec un regard compatissant.

– Toi, du moins, ma pauvre fille, ajouta-t-elle, tu ne m'as jamais fait de mal, et je suis bien sûre qu'au fond tu partages mes peines et que tu y compatis.

– Oh ! oui, murmura la petite bouche rose de la poupée, avec un son argentin.

Alise se redressa.

– Ai-je bien entendu ? dit-elle avec surprise et presque avec terreur ; puis, se remettant, elle colla sa figure, inondée de larmes, contre la figure souriante de sa poupée ; elle sentit bien alors des lèvres qui pressaient les siennes et des petites mains qui vinrent lui caresser les joues.

– Que veut dire ceci, chère enfant ? s'écria-t-elle avec agitation, en l'éloignant un peu pour la mieux voir. Elle aperçut alors bien distinctement des larmes qui coulaient aussi des yeux de sa petite consolatrice. – Tu pleures aussi, tu parles ! Tu es donc bien réellement ce que je croyais, mon amie, vivante et me rendant toute la tendresse que j'ai pour toi !

– Et comment ne t'aimerais-je pas, chère Alise ? répondit de sa voix argentine la jolie poupée. Depuis six mois tu me soignes, tu ne me quittes pas, tu me témoignes la plus tendre amitié. As-tu pu croire que j'y resterais insensible ? Oh ! non, je t'aime aussi, et si je ne l'ai pas dit plus

tôt, c'est que j'attendais le moment où mes paroles, au lieu de t'effrayer ; pourraient t'apporter quelque consolation ou quelque soulagement. Tu n'es pas heureuse, mon Alise, et si je puis calmer tes peines, dispose de moi : j'ai vu tes larmes secrètes, j'ai compris tes douleurs, et ton cœur méconnu pourra sans crainte se rattacher à moi.

Moi, non plus, je ne suis pas heureuse, et du moins ensemble nous pourrons confondre nos pleurs.

La petite fille ne répondait pas ; elle était saisie d'étonnement et croyait rêver.

– Est-il bien vrai ? dit-elle enfin. Je ne me trompe pas. Et l'amie que je me figurais trouver en toi depuis longtemps déjà existe donc réellement ! Chère poupée, mes chagrins ne seront plus rien, si, en effet, tu les partages et si tu les plains. C'est toi qui seras la mystérieuse affection après laquelle je soupirais ; c'est toi qui m'apporteras ce cœur que j'attendais et ces consolations sans lesquelles je ne puis plus vivre. Conte-moi donc aussi tes malheurs, ma bien-

aimée, et à mon tour je tâcherai de les adoucir.

– Mon histoire est bien longue, dit la poupée, et le soleil est déjà haut sur l’horizon. Ne veux-tu pas, Alise, rentrer pour prendre quelque nourriture ? Et la fermière n’a-t-elle pas besoin de toi pour ses travaux journaliers ?

– Oh ! elle se passera de moi pour aujourd’hui, répondit l’enfant avec terreur et dégoût. Et quant à manger, elle me donnerait de ma pauvre poule, et je n’en veux point. Il ne manque, dans le bois, ni de fraises, ni de noisettes, et j’ai encore un gros morceau de pain noir dans ma poche. Entends-tu murmurer cette petite source dont l’eau limpide me plaît mieux que le mauvais cidre de la bûcheronne ? Oh ! je n’ai besoin ni d’elle, ni de ses fils. Je dormirai bien avec toi sur la mousse cette nuit, et tu sais qu’on ne s’inquiète guère de moi au logis ; d’ailleurs les loups ne viennent pas au bois dans cette saison.

Va, ma jolie poupée, je serai libre quelque temps du moins, et j’ai besoin de me calmer avant de revoir les habitants de la ferme. Cela me ferait trop de mal à présent. Parle-moi de toi,

chère mignonne, et si je puis quelque chose pour toi, sois assurée que je le ferai.

– Restons donc ! reprit la poupée : le temps est beau, les fleurs embaument l'air ; la mousse est tiède et parfumée, et nous sommes si bien ici sous l'ombrage. Ne pleure plus, Alise, je t'aime, et désormais, crois-moi, tu seras moins malheureuse.

– Causons alors, dit la petite fille ravie, et ne songeons plus à cette maison où l'on a tant à souffrir et à ce vilain Jacques qui est si cruel.

– Je ne suis pas ce que tu crois, continua la poupée en s'arrangeant commodément sur la mousse, aux pieds de l'enfant à demi couchée sous un chêne touffu. Telle que tu me vois, et sous cette forme modeste, j'ai été une grande princesse. Tout le monde était à mes pieds ; mes paroles étaient des oracles, et les moindres mots que je prononçais, des ordres auxquels on s'empressait d'obéir.

Alise était toute oreille.

La poupée continua :

– Je suis née, mon enfant, bien loin d’ici, et dans un pays dont tu n’as, sans doute, jamais entendu parler. Mes parents régnaient sur l’immense et puissant royaume des Tulipes, le plus riche et le plus brillant qui existe dans le monde entier.

J’étais bien jeune encore quand je les perdis et quand je fus appelée à leur succéder. Je n’avais qu’une sœur, qui mourut au berceau, et j’étais fiancée au plus beau prince qu’on pût voir. Moi-même, on disait que j’étais belle, et une cour nombreuse et empressée le répétait sans cesse à mes oreilles.

Une grande fée protégeait le royaume que j’étais appelée à diriger ; passionnée pour les fleurs qui en faisaient la richesse et la gloire, elle venait souvent les visiter, et s’intéressait à leur développement et aux progrès de leur culture.

Jeune, légère, occupée de mes plaisirs, de ma prochaine union avec le prince Charmant, j’abandonnai complètement la surveillance de cette culture au premier ministre de mon père, homme déjà d’un certain âge, sombre, farouche,

et dont j'aurais dû me défier, car son ambition était sans bornes, et il ne semblait me voir qu'avec déplaisir sur le trône de mes pères. Je crois qu'il cherchait à exciter mon peuple contre moi ; il se mit à la tête d'une conspiration qui avait pour but de me détronner et de me chasser de mon royaume.

Pendant toutes ces sourdes intrigues d'un côté, ces plaisirs et ces folies de l'autre, nos belles fleurs furent négligées et languirent faute de soins.

Un matin, je descendis dans mes immenses jardins. Hélas ! nos tulipes, si éclatantes et si fières de leur beauté, courbaient leurs têtes languissantes ; elles allaient mourir. Effrayée de leur dépérissement, confuse de ma négligence et sentant de secrets remords, je courus pour appeler mes jardiniers, pour les accabler de reproches, lorsqu'au détour d'une allée, je me rencontrai avec la fée des Tulipes, qui depuis quelques mois n'était pas venue visiter le royaume qu'elle aimait tant. Jamais on ne verra pareille colère de fée.

– C’est là le soin que tu prends de mes fleurs chéries ! me dit-elle. C’est ainsi que tu veilles sur ce royaume que j’ai follement souffert qu’on te confiât ! Crois-tu que je te laisserai impunément négliger mes plus chers trésors ? Crois-tu enfin qu’après que tu as oublié tout ce que j’aime, je te permettrai d’épouser en paix le prince Charmant ? Non. Va, dans l’exil et dans la misère, apprendre à réfléchir sur tes devoirs et sur les sérieuses réalités de la vie. Ton ministre Ambitieux, qui ne cherchait qu’à te déposséder de ta puissance, et qui, lui non plus, n’a pas su diriger ce grand royaume, sera chassé comme il le mérite. Sa punition est toute prête. Pour ce qui est de toi, deviens une poupée, puisque tu en as toute la frivole paresse et l’inutilité ; tu ne pourras reprendre ta première forme que lorsque tu auras trouvé la tulipe bleue, cette fleur merveilleuse que j’essaie depuis si longtemps de me procurer, et ce n’est que lorsque tu me l’apporteras que je te rendrai ta couronne.

– Et où trouverai-je cette fleur si rare ? demandai-je en pleurant à l’impitoyable fée.

– Elle est aux mains de l’enchanteur Broudalbas, et il a déclaré qu’il ne la donnerait qu’à une jeune fille de quatorze à vingt ans, qui serait à la fois si bonne et si parfaite, que, dans sa glace magique, qui reflète les âmes et les sentiments plus encore que les figures, il ne se formât autour d’elle ni un nuage ni le plus léger brouillard.

Cette jeune fille, ajouta la fée, est, je crois, encore plus introuvable qu’une tulipe bleue. Beaucoup ont tenté l’aventure ; mais, à la moindre vapeur qui vient obscurcir leur image, elles se métamorphosent à l’instant en poupées, que Broudalbas conserve avec soin. Elles doivent rester ainsi métamorphosées jusqu’à ce qu’arrive enfin la créature sans défaut qui, en conquérant le précieux trésor, rompra l’enchantement qui les retient prisonnières.

La tulipe bleue ne se flétrit jamais, et elle sera dans tout son éclat quand elle tombera aux mains de l’heureuse mortelle assez pure pour mériter de l’acquérir ; elle doit aussi lui prêter une puissance dont j’aurais besoin, car la mienne est bornée et

ne pourrait prendre toute son étendue qu'à l'aide de ce talisman sans prix.

J'éclatai en sanglots, mais la Fée n'écoutait rien. Elle fut inexorable, et, me frappant de sa baguette, elle me donna la forme sous laquelle tu me vois, et que je garderai toujours sans doute ; car où trouver la tulipe bleue ? Où trouver surtout cette fille charmante, au cœur pur, dont la candeur peut seule la conquérir ? Je ne reverrai jamais mon beau fiancé, mon splendide royaume, mes riches jardins en fleurs, et mes sujets prosternés devant moi.

Je fus transportée hors de mes États, vendue à vil prix, et, de mains en mains, je vins jusqu'à ce colporteur qui m'a donnée à toi. Mon sort est moins cruel depuis que je suis dans tes mains, chère Alise : je me suis attachée à toi ; tes soins, ton affection m'ont touchée ; je n'ai pu voir ta triste situation sans douleur, et aujourd'hui je t'offre une amitié sans limites, en échange de la tienne.

Alise était émerveillée de cet étrange récit ; elle demeurait sans voix ; enfin, se remettant un

peu de sa surprise, elle retrouva la parole et s'adressa en ces termes à sa poupée :

– Je ne savais pas, madame, que vous étiez d'un si haut rang. Pardonnez-moi si j'ai manqué aux égards que je vous dois et si je n'ai pas été toujours aussi respectueuse que vous me trouverez à l'avenir.

– Sois toujours ce que tu as été, chère enfant, et je n'aurai rien à te demander. Ce n'est pas ton respect que je réclame, mais ton amitié.

– Quel nom dois-je vous donner, grande princesse ?

– On m'appelait autrefois la reine des Tulipes, la belle et puissante Tulipette.

– Quel joli nom ! s'écria Alise. Et qu'est devenu ce traître et méchant ministre, dont vous avez eu tant à vous plaindre ?

– Il a été banni comme moi. Seulement il ne lui a été laissé par la fée aucune chance de rentrer jamais dans le royaume des Tulipes.

– Espérons pour vous, belle princesse. Oh ! si je savais où trouver la tulipe bleue, j'irais au bout

du monde pour pouvoir vous la donner. Chère petite Tulipette, vous redeviendriez bientôt une grande reine, et rien ne manquerait à votre bonheur.

Venez, madame ; fermez vos beaux yeux bleus, et oubliez vos peines dans un doux sommeil.

Et Alise, reprenant sa petite poupée sur ses genoux, la berça respectueusement jusqu'à ce qu'elle s'y endormît.

Elle passa ainsi une journée charmante au fond des bois avec sa bien-aimée, et, quand la nuit vint, elle se coucha sous des buissons touffus.

Le lendemain, elle pensa qu'il fallait pourtant retourner à la ferme ; la faim l'y rappelait aussi. Elle se décida donc, non sans peine, à y revenir ; mais, sitôt qu'elle y parut, Fanchon s'écria de sa voix aigre :

– Voilà donc cette petite coureuse ! D'où revient-elle à cette heure-ci ? Où a-t-elle passé la nuit ? Fi ! la vilaine vagabonde !

– Allons ! ne la rebute pas encore, reprit

Thomas avec bonté. Tu l'auras réprimandée injustement. Cette enfant est douce et facile, et vous me la rendrez méchante et farouche. Viens, Alise, viens, ma mignonne, manger un morceau. Oh ! ne crains rien, va, ce n'est pas de ta poulette ! Je sais tout, et j'ai grondé Jacques, qui aurait bien pu ne pas choisir précisément ta favorite pour la tuer. Que veux-tu ! Ces gars-là ont de la malice et ne savent que tourmenter une fillette comme toi. Assieds-toi. Tiens, voici des œufs et de la salade ; remets-toi et ne crains rien.

Alise, un peu rassurée, s'assit et déjeuna, avec son père adoptif, qui n'était pas encore parti pour son travail quotidien.

Elle avait déposé Tulipette sur un banc, à ses côtés. Pierre, qui rôdait autour d'elle, aperçut la petite poupée et s'en empara aussitôt.

– La voici donc, cette merveille sans prix ! s'écria-t-il avec de grands éclats de rire. Venez voir, mes frères, la plus belle des poupées, la plus précieuse affection de notre sœur. Elle est, en effet, bien digne de tant d'amour, et des soins dont elle la comble. Voyez sa belle taille, la

majesté de son port. Elle est fraîchement coiffée, et je crois, Dieu me pardonne ! qu'elle a une fleur dans ses cheveux. Tiens, Jacques, reçois-la dans ta blouse ; ne la laisse pas tomber, au moins. À toi, François !

Et les trois frères, riant aux éclats, se jetèrent la pauvre poupée, en guise de balle, la laissant parfois tomber, et s'inquiétant peu des coups qu'elle recevait et du désordre qu'un pareil jeu pouvait apporter dans sa toilette.

Mais qui pourrait décrire les angoisses de sa maîtresse désolée ? Elle s'élançait vers ces méchants garçons, allant de l'un à l'autre, les suppliant de cesser leur amusement cruel, réclamant, avec des cris et des larmes, sa chère poupée, croyant, à chaque saut qu'on lui faisait faire, qu'elle allait retomber brisée. Enfin, le bûcheron s'interposa et commanda impérieusement à ses fils de rendre le jouet à l'enfant affligée.

Celle-ci, tout en pleurs, déposa Tulipette sur un siège, et, s'agenouillant devant elle, elle s'occupa à réparer les accidents causés par cet

exercice désordonné. Elle rattacha la petite robe déchirée, lissa les cheveux ébouriffés de la triste victime, puis elle essuya avec son mouchoir la poussière qui l'avait souillée. Tout en se livrant à ces soins, elle murmurait en sanglotant :

– Pardonnez, grande reine, pardonnez à ces grossiers. Ils ignorent, hélas ! le mal qu'ils font ; ils ne connaissent ni votre rang, ni votre naissance ; ils ne savent pas quelle est votre sensibilité et tout ce que vous avez déjà eu à souffrir. Êtes-vous mieux, madame ? Que pourrais-je faire pour vous soulager ?

Pendant ces discours, entrecoupés de larmes, les jeunes bûcherons riaient plus que jamais.

– Cette petite fille a un coup de marteau, disait François. Dirait-on pas que sa poupée l'entend et qu'elle est de chair et d'os comme nous ?

– Elle raffole des animaux et des poupées, reprenait Jacques, et tous ces êtres inertes et insignifiants ont pour elle une âme.

– Voilà encore cette petite fille dans ses rêveries ! dit Fanchon, qui entra en ce moment.

Que conte-t-elle à cette poupée, que ce colporteur aurait bien pu garder pour lui, car elle ne fait que détourner Alise de son travail ?

– Allons, allons, dit Thomas avec autorité, laissez jouer cette enfant comme elle l’entend. Et, quant à sa poupée, je ne vois aucun mal à ce qu’elle l’aime et à ce qu’elle la soigne.

Allons, mes gars, à l’ouvrage ! Nous avons de rude besogne à faire aujourd’hui.

Et il partit, suivi de ses fils, qui avaient tous trois la hache sur l’épaule.

Alise profita d’un moment où la fermière avait le dos tourné pour se faufiler hors de la maison avec la reine Tulipette. Elle ne respira librement que lorsqu’elle se vit bien loin.

– Vous ne serez plus exposée, madame, dit-elle à la princesse, aux mauvais traitements de ces gens impitoyables. Je saurai vous trouver une retraite où vous serez à l’abri de leurs atteintes.

Venez, venez avec moi. Vous n’êtes pas blessée, et c’est l’essentiel. Je tremblais pour vos jours.

Alise arriva bientôt aux bords d'un lac qu'elle connaissait bien et qui était situé dans l'endroit le plus boisé de la forêt. Au milieu de ce lac était un petit îlot, adossé à un rocher qui sortait de l'eau.

L'enfant, habituée à vivre sur le bord de l'eau, nageait comme un petit poisson. Elle ôta donc ses vêtements, dont elle fit un paquet, qu'elle noua solidement sur sa tête, après avoir placé, avec beaucoup de précautions, sa poupée au milieu, et, ne gardant que sa petite chemise de toile bise et grossière, elle se jeta résolument dans l'eau et eut bientôt atteint la petite île.

Là, elle était bien sûre de n'être pas dérangée.

Elle se rhabilla promptement, et, sautant de joie, elle conduisit Tulipette, avec toute sorte d'égards, jusqu'à une grotte profonde, creusée dans les flancs du rocher. Elle la déposa sur le gazon, à l'entrée :

– Ici, madame, lui dit-elle, vous pourrez être tranquille. Voici votre habitation désormais. Je viendrai vous y visiter ; mais vous ne paraîtrez plus dans cette maison, où l'on sait si peu reconnaître votre mérite et vous rendre les

respects qui vous sont dus.

Ô chère Tulipette ! que nous serons heureuses ici ! Quel calme et quelle solitude ! Ne pouvez-vous retrouver la parole, grande princesse, pour me dire si vous approuvez ma conduite ?

– Chère petite, soupira languissamment la poupée, brisée de fatigue et d'émotion, oui, nous serons bien : c'est ici que je veux m'occuper de toi et me montrer réellement ta mère et ton amie. Viens, mon enfant ; fais-moi parcourir ce riant séjour, et prenons possession de notre nouveau domaine.

Alise se promena longtemps avec son amie, au milieu de la verdure et des fleurs. Quand la nuit vint, elle la coucha au fond de la grotte sur un lit de mousse qu'elle avait préparé pour elle, puis l'embrassant tendrement, elle se jeta de nouveau à la nage, et retourna à son logis.

Mais tous les matins elle revint. Ne trouvait-elle pas dans son île l'accueil le plus affectueux, l'oubli de ses soucis journaliers, le grand air, l'espace et la liberté ? Comment n'aurait-elle pas été attirée par tant de biens réunis ?

Un jour sa poupée lui dit :

– Mon Alise, il y a longtemps que je remarque avec peine à quel point ton éducation a été négligée : c'est à moi maintenant de réparer ce malheur. Je voudrais, chère enfant, t'enseigner mille choses que tu ignores. J'ai donné des ordres dans cette intention, et demain tu trouveras, dans la grotte que tu m'as assignée pour demeure, tout ce qui est nécessaire aux nouveaux travaux auxquels nous allons nous livrer ensemble.

Tu vois ce petit papillon, d'un bleu si doux, dont les ailes délicates semblent doublées d'argent, et qui est si occupé en ce moment à pomper le suc d'une scabieuse sauvage. Ce papillon n'est autre que le page que j'avais autrefois dans mon palais. Sylvain m'était dévoué autant qu'on puisse l'être, et il a demandé à me suivre dans mon exil. La fée a bien voulu se prêter à son désir et m'accorder cette dernière consolation : la métamorphose d'ailleurs n'a pas été pénible à mon petit page ; il était déjà folâtre, léger, fantasque et changeant comme le papillon, dont il a pris la forme ; il m'a accompagnée

partout, et souvent, dans nos promenades, il était près de nous, sans que tu t'en doutasses. C'est lui que j'ai chargé de préparer ta salle d'études et de surveiller mes ouvriers, car il a conservé des relations dans mon ancien royaume, et sait à merveille s'arranger pour me procurer quelquefois une partie des douceurs auxquelles jadis j'étais accoutumée. La fée l'a toujours beaucoup aimé, car il s'entendait à soigner les tulipes, et elle ne lui refuse pas ce qui peut le dédommager de son changement de forme et du sacrifice qu'il m'a fait en me suivant loin de mon pays. Le pauvre enfant ne profite de ses bontés que pour tâcher d'adoucir ma longue et rude pénitence.

En effet, toute la journée, Alise vit le petit Sylvain aller et venir autour de la grotte, dont Tulipette avait interdit l'entrée à la jeune fille. Elle était bien préoccupée de ce qu'elle allait y trouver, mais il lui fallut renoncer à satisfaire sa curiosité ce jour-là. Quand elle dut retourner à la ferme, le papillon n'avait pas encore terminé ses travaux.

Mais, le lendemain, sitôt qu'elle put s'échapper, elle accourut haletante. Sa poupée l'attendait impatiemment : les deux amies s'avancèrent vers la grotte. Quels furent la surprise et le ravissement d'Alise, en la trouvant décorée comme un palais ! L'entrée en était fermée par une élégante porte vitrée, et à l'intérieur rien ne manquait au bien-être et aux agréments de la vie. Il y avait une couchette propre et commode, enveloppée de rideaux de soie, une harpe dorée et marquée au chiffre d'Alise, des livres, des cartes de géographie, un métier à broderie, des aiguilles, des dessins, tout ce qui peut occuper et charmer l'existence.

Alise sauta de joie et embrassa bien des fois tendrement sa chère poupée.

– Allons ! vite à l'ouvrage, dit celle-ci.

Et la jeune fille enchantée se livra à ces occupations nouvelles, vers lesquelles bientôt elle se sentit entraînée. Elle apprit à connaître le bonheur de l'étude, le charme d'un travail attrayant, que la raison de Tulipette rendait encore plus facile et plus doux. Mais, à mesure

qu'elle prenait plus de goût pour la lecture, pour la musique, pour toutes les choses curieuses et intéressantes que lui enseignait la princesse, les rudes labeurs de la ferme, accompagnés des sermons de Fanchon, lui devenaient plus à charge, et celle-ci, qui s'apercevait bien de cette répugnance, ne l'en grondait que plus fort.

– Oh ! dit un jour Alise à son institutrice, comme le pain que je mange chez cette femme me semble dur et amer ! Elle me reproche tout ce qu'elle me donne, et se plaint sans cesse de ce que je lui coûte.

– Tâche alors de le lui payer, répondit la poupée. Tu peux chaque matin, avant de venir ici, filer une bonne quenouille : ton travail suffira bien alors à subvenir à tes besoins, car tu ne fais pas une grosse dépense, et tu vivras plus tranquille. Fanchon n'aura pas désormais à te reprocher le temps que tu passes ici, et tu acquerras ainsi une indépendance qui te sera d'autant plus douce que tu ne la devras qu'à toi-même. Tu verras alors que ton pain te paraîtra moins amer.

Alise suivit ce conseil et s'en trouva bien. Une fois sa tâche accomplie, elle emportait sans remords quelques provisions, qui suffisaient à sa journée ; alors elle se livrait avec délices à ses occupations préférées.

– Oh ! dites-moi donc, demanda-t-elle une fois à la princesse, pourquoi le temps me semble si long et si ennuyeux quand je file ma quenouille, et pourquoi il passe ensuite si vite et si doucement quand je suis auprès de vous à lire ou à faire de la musique ?

– Chère petite, lui répondit Tulipette en souriant, ta quenouille ne fait travailler que tes doigts, et ton esprit aussi a besoin d'être distrait et occupé ; c'est pour cela que les travaux purement matériels laissent tant de vide et ne suffisent pas à remplir la vie.

Il ne te faut pourtant pas les négliger non plus, car tu es appelée, comme nous toutes, à devenir une femme et une mère, et si tu dois cultiver ton intelligence pour pouvoir développer un jour celle de tes enfants et pour être en état de t'associer aux idées et aux travaux de ton mari, tu

dois aussi savoir veiller à leur bien-être matériel, auquel tu seras spécialement chargée de présider.

– Je ne me marierai jamais, murmura tristement la petite Alise. J’aimerais mieux mourir que de devenir la femme de Pierre, de Jacques ou de François ; et quel autre qu’eux pourrait venir me chercher dans cette solitude ?

– Qui sait ?... fit Tulipette en hochant la tête. Au reste, nous avons bien le temps de parler de ces choses-là : tu as encore de longues années à vivre tranquillement sans y penser, et si je t’en ai dit un mot, c’est uniquement parce que je crois que tu ne saurais trop tôt te préparer à te rendre digne de la mission que tu es appelée à remplir.

N’emploie plus, lui dit-elle encore, ces mots grossiers que j’entends avec peine sortir quelquefois de ta petite bouche fine et souriante ; laisse-les aux fils de la bûcheronne, et tâche toujours que tes paroles soient aussi douces à entendre que ton visage est doux à contempler.

Pour nous mettre au travail, mon Alice, va relever tes cheveux, tout dérangés par la rapidité de ta course ; va laver dans le lac tes petites

mains, sur lesquelles je vois encore les traces de tes travaux du matin ; renoue ton fichu ; rattache ta robe dégrafée. Avant de songer à son instruction, une jeune fille doit veiller à la propreté et à la bonne tenue de son maintien.

La princesse s'appliquait à former le cœur encore plus que l'esprit de la jeune élève. Ses leçons étaient douces et affectueuses. Alise se développait rapidement sous cette direction intelligente et éclairée ; elle se corrigeait de légers défauts, dont personne, avant Tulipette, n'avait jamais cherché à la reprendre. De protectrice elle était devenue protégée ; mais, de toutes les façons possibles et quelle que fut sa position auprès d'elle, elle adorait sa poupée. Sa vie était devenue plus facile et plus agréable. Elle ne paraissait que peu à la ferme, et uniquement pour y apporter sa part de travail ; elle passait même souvent la nuit dans son île, où elle se trouvait mieux, sous tous les rapports, que chez la bûcheronne, qui s'inquiétait, au reste, assez peu d'elle et de ses fréquentes absences, pourvu qu'elle accomplît sa tâche quotidienne.

Thomas lui avait fait cadeau d'une jeune chèvre et de trois ou quatre poussins, dont elle était l'absolue maîtresse, certaine cette fois qu'on ne les lui tuerait plus ; elle avait donc des œufs et du lait, qui, joints à quelques légumes qu'elle avait pris soin de cultiver dans un petit coin de son île, pouvaient suffire à sa nourriture pendant plusieurs jours. Elle était comme une reine dans cet étroit espace, qui, pour elle, renfermait un monde.

Durant la mauvaise saison, elle y venait un peu moins souvent ; pourtant, même quand le lac était gelé, Tulipette savait, par des moyens mystérieux, s'arranger pour faire régner une douce chaleur dans la grotte, où le petit Sylvain venait aussi se réfugier pendant les grands froids.

Alise grandissait à vue d'œil : un jour enfin, elle dit à sa poupée :

– Chère princesse, il y a six ans que vous vous occupez de moi et de mon éducation, et je dois en avoir bientôt quatorze, car en voici treize que Thomas m'a recueillie, et au dire de la fermière, je paraissais bien avoir un an à ce moment-là.

Je n'ai point oublié ce que vous m'avez dit une fois, et j'ai cherché, autant que je l'ai pu faire, à profiter de vos leçons et à devenir aussi bonne et aussi parfaite que cela m'a été possible. Je ne crois pas avoir de grands reproches à me faire.

Me croyez-vous capable de tenter enfin la redoutable épreuve de la glace magique ? Parlez, et je chercherai partout l'enchanteur Broudalbas. Ma vie sera consacrée à tâcher de vous rendre le bonheur et votre véritable place ; mais, quoi que je puisse faire, je ne serai jamais en état de vous payer tout ce que vous avez fait pour moi.

– Chère enfant, lui répondit la poupée, les larmes aux yeux, tu me paies tous les jours par ta reconnaissance et ton affection, et c'est moi qui suis ton obligée. Il est vrai que j'ai osé compter sur toi pour reconquérir mon royaume et ma figure véritable. Je ne voudrais, pour rien au monde, risquer de te faire changer en poupée comme moi ; mais je te crois trop pure et trop sage, pour que tu aies rien à redouter de semblable.

Allons donc. Munis-toi de quelques provisions, et partons à la recherche de la tulipe bleue. J'ai déjà chargé Sylvain de s'informer où elle peut se trouver. Il est adroit et rusé, et, en sa qualité de papillon, il lui est permis d'errer au loin. Il nous guidera dans notre voyage.

Alise parlait depuis longtemps à la ferme d'un long pèlerinage qu'elle voulait entreprendre. Ses frères s'en amusaient et en faisaient le sujet de leurs moqueries ; pourtant, quand ils la virent décidée à partir, ils devinrent plus sérieux et s'occupèrent même, tout en se jouant, de préparer son petit bagage. François lui donna son grand panier, que Jacques remplit de pain et de fromages de chèvre, et où Pierre plaça lui-même un rayon de miel et une douzaine de pommes.

Puis Alise alla faire ses adieux à son père Thomas et à sa mère Fanchon : elle les remercia de l'hospitalité qu'ils lui avaient accordée et les pria de lui pardonner les ennuis qu'elle leur avait causés.

– Où va cette petite folle ? dit Fanchon ; elle est déjà presque continuellement absente, et

personne ne sait ce qu'elle fait, ni qui s'occupe d'elle. Que va-t-elle devenir, seule dans les bois et loin de tout appui ?

– Oh ! ne vous inquiétez pas de moi, dit Alise avec un triste sourire ; si je ne puis arriver au but de mon voyage, je n'aurai pas de regrets de mourir ; mais j'espère que je serai conduite et protégée durant ma route.

– Adieu donc, mon enfant, dit le bon Thomas. Que Dieu t'accompagne et te ramène parmi nous ! Sois toujours sage et douce, et souviens-toi de tes parents adoptifs !

Alise partit, son panier au bras et sa poupée cachée sous son tablier. Elle allait sans crainte, car devant elle voletait, s'arrêtant souvent sur quelque fleur sauvage, un joli petit papillon d'un bleu d'azur, aux ailes doublées d'argent.

Elle marcha ainsi quinze jours. La nuit, elle reposait sous les arbres et reprenait sa course à l'aurore. Elle consultait souvent Tulipette et Sylvain sur la route à suivre, et, à eux trois, ils ne se trompaient guère.

Enfin, elle aperçut un grand bâtiment carré, tout en porcelaine blanche et garni d'une foule de petites clochettes de cristal, qui faisaient la plus jolie musique du monde, pour peu que le vent vînt à les agiter.

Il y avait quatre portes à ce bâtiment, l'une tournée vers le nord, la seconde vers l'est, la troisième au midi et la dernière à l'ouest.

Alise passa dédaigneusement devant la porte du midi, qui était en fer avec un marteau de bronze.

– Où irai-je frapper ? demanda-t-elle à ses deux conseillers. Cette porte du nord, tout en argent, avec son marteau de diamant, me paraît la plus belle, et j'ai envie d'aller à elle, à moins pourtant que vous ne préféreriez celle de l'ouest, mais elle est simplement en agate, avec un marteau de cristal.

– Tourne-toi plutôt, ma mignonne, lui dit Tulipette, vers la porte orientale. Vois comme son marteau d'acier poli reluit sur ses battants d'or.

Alise allait y porter ses pas, quand elle vit Sylvain se poser sur la première porte, malgré sa simple apparence. Elle n'hésita plus alors et suivit son petit conducteur qui avait si bien su la diriger à travers la forêt. Elle souleva avec peine le lourd marteau qui retentit avec un bruit de tonnerre sur la porte massive.

Elle entendit alors dans l'intérieur une voix éclatante qui lui cria :

– Qui es-tu et que viens-tu faire ici ?

– Je suis la petite Alise, répondit-elle en tremblant, l'enfant trouvée sous le grand alisier, au bord du bois et recueillie par le bûcheron Thomas et par sa femme Fanchon. Je viens pour subir l'épreuve de la glace magique et pour tâcher de conquérir la tulipe bleue.

– Sais-tu à quoi tu t'exposes en cherchant à subir cette terrible épreuve ?

– Je sais que je risque d'être métamorphosée en poupée, comme toutes celles qui ont tenté l'aventure avant moi.

– Téméraire ! Et tu persistes ?

– Je persiste. Ce n'est pas inutilement que je serai venue de si loin. Advienne que pourra ! Je rendrai le royaume à ma chère Tulipette, ou, comme elle, je deviendrai une poupée.

Ouvrez-moi donc.

Les deux battants de la porte enchantée s'ouvrirent alors d'eux-mêmes, et la petite fille tremblante entra dans une grande galerie ; au fond, on voyait une immense glace, luisante et polie comme de l'acier.

Des deux côtés de la galerie étaient de grands casiers en bois, dans lesquels se trouvaient rangées une multitude de poupées : il y en avait en peau rembourrée de son, en bois, à ressorts, en porcelaine, en faïence, et jusqu'à des bébés roulant leurs gros yeux insignifiants. Les unes étaient richement revêtues d'or ou de soie, les autres de toile ou de laine : on voyait là tous les costumes, toutes les tailles et toutes les figures de poupées.

Alise déposa Tulipette avec soin sur un des rayons de cette étrange bibliothèque.

Elle vit alors arriver, du fond de la galerie, un homme d'une haute taille, bizarrement habillé d'un grand vêtement tout blanc, retenu sur sa poitrine par une grosse opale. Sa tête était ceinte d'une guirlande de feuilles de tulipes.

Il s'approcha d'Alise sans prononcer une parole et la conduisit lentement devant la grande glace.

À peine fut-elle arrivée devant ce magique miroir que son image vint s'y réfléchir, pure, nette et sans tache, comme dans le plus limpide cristal.

L'enchanteur, émerveillé de tant de sagesse et d'innocence, s'inclina devant elle en lui disant :

– Mon enfant, vous avez vaincu : mon talisman est à vous.

Puis il baisa respectueusement le bas de sa méchante petite robe de droguet ; après quoi, se relevant, il passa derrière la glace, et revint quelques instants après, portant un vase fait d'une seule améthyste, rempli d'une terre fine et noire, d'où sortait, légère sur sa hampe élancée, la tulipe

merveilleuse.

Le ciel n'est pas plus bleu dans le plus beau jour d'été que l'était cette tulipe, aux pétales jaspés de blanc. Broudalbas mit un genou en terre, et l'offrit à la petite fille immobile et pétrifiée de surprise et de ravissement.

À l'instant des cris de joie retentirent de tous côtés, et des quantités de jeunes filles descendirent de leurs gradins, les unes semblables à des reines, d'autres simples paysannes ; il y en avait de grandes, de petites, de laides, de belles, de toutes tailles, de toutes tournures et de tout âge, depuis quatorze ans jusqu'à vingt. Quelques-unes paraissaient étrangères. Toutes étaient transportées de plaisir en voyant se terminer leur longue pénitence. Elles vinrent tour à tour s'incliner devant la jeune fille, encore immobile, en lui rendant hommage et en la proclamant la plus pure et la meilleure. Chacune déposa un baiser sur sa petite main blanche et effilée, tandis qu'Alise émue, étourdie de son triomphe et de son bonheur, n'en pouvait croire ses yeux et ses oreilles. Puis, elles

défilèrent toutes lentement devant elle, et, lui adressant un dernier salut et un dernier remerciement, elles s'éloignèrent l'une après l'autre et sortirent de la demeure enchantée.

Une seule restait encore, la dernière et la plus belle. Elle était somptueusement vêtue d'une robe orientale, aux couleurs vives et variées, semblable au plus riche pétale de la plus brillante fleur de son royaume. Un turban, d'une étoffe pareille à celle de sa robe, était rattaché sur son front par une aigrette de tulipes éclatantes.

Elle aussi s'avança vers Alise, et, s'agenouillant devant elle, elle lui dit :

– Merci, ma libératrice, mon petit ange sauveur !

– Ah ! vous êtes Tulipette, s'écria la petite fille, en lui jetant ses deux bras autour du cou. Vous êtes ma belle, ma chère maîtresse. Vous voilà donc enfin sous votre véritable forme ; combien je la trouve gracieuse et séduisante et que je suis heureuse d'avoir pu contribuer à vous la rendre !

Tenez, ma bien-aimée princesse, voici la tulipe bleue. Prenez-la, et puisse-t-elle vous faire reconquérir votre royaume et retourner dans votre belle patrie !

– Chère enfant ; c’est toi seule qui as mérité de la posséder. Conserve-la, puisque tu l’as si bien gagnée.

– Oh ! je ne la voulais que pour vous. Qu’ai-je besoin de puissance, moi ? Et qu’en ferai-je ? Tout ce qu’il me faut sur cette terre, c’est d’être un peu aimée, et c’est à vous que j’ai dû toute l’affection et tout le bonheur que j’ai pu y trouver. Prenez donc le précieux talisman. Il n’a de prix et de valeur pour moi que par le plaisir que j’ai à vous l’offrir.

– Donne donc, mon Alise, et sois bénie cent fois !

La princesse s’empara alors de la fleur miraculeuse, et, s’approchant de la porte de l’étrange demeure dans laquelle elle se trouvait, elle fit un signe au petit Sylvain, qui attendait au dehors l’issue de la démarche de sa maîtresse, et qui, en la voyant transformée, s’élança

joyeusement auprès d'elle.

– Regagnons enfin mon royaume, mon beau page, lui dit-elle avec son charmant sourire. Je possède la tulipe bleue. Donne les ordres nécessaires pour mon départ.

Sylvain s'envola avec rapidité. Au bout de quelques minutes, Alise aperçut un point noir à l'horizon, et ce point, qui grossissait à chaque instant, devint bientôt un énorme oiseau, qui vint s'abattre aux pieds de la reine des Tulipes. Entre ses ailes gigantesques était placé un siège de velours, aussi commode qu'élégant.

Tulipette, au moment d'y monter, se retourna, et vit la figure d'Alise inondée de larmes.

– Qu'as-tu, chère enfant ? Nos peines sont finies et désormais tu ne dois plus pleurer.

– Eh quoi ! je vais vous perdre et vous ne voulez pas que je pleure ! Adieu, belle princesse ; je suis bien heureuse de votre bonheur, mais mon cœur se brise en songeant que je ne vous verrai plus. La cabane de Fanchon va me paraître plus triste et plus désolée que jamais et je ne sais

comment je pourrai m'habituer de nouveau à la société de ses fils. Quel beau rêve que les années que j'ai passées auprès de vous !

– Oh ! chère fille, as-tu pu croire que j'allais te quitter ? As-tu pu croire que toi, à qui je dois tout, tu ne me suivrais pas dans les États dont je vais reprendre possession ? Ah ! j'aimerais mieux les abandonner à tout jamais ; j'aimerais mieux reprendre ma triste figure de poupée ; j'aimerais mieux renoncer à mon beau fiancé lui-même ! Non, mon Alise, il n'y a plus aucune joie pour moi si tu ne la partages. Monte à mes côtés sur cet oiseau merveilleux que je dois à la tulipe dont tu m'as fait don ; je ne rentrerai pas sans toi dans mon royaume. Viens !

La petite fille, ravie, monta sur le siège où Tulipette se plaça à ses côtés ; la fleur précieuse était posée entre elles avec les plus grandes précautions. Le petit Sylvain était déjà installé sur ses pétales, avec lesquels se confondaient ses ailes d'azur.

L'oiseau alors, déployant ses ailes immenses, prit son vol à travers les nues.

Il vola bien longtemps. Les villes, les plaines, les forêts, les eaux, les montagnes, passaient tour à tour et rapidement sous les yeux des voyageurs, comme un splendide panorama.

Enfin, la terre apparut bariolée de mille couleurs éclatantes, comme un riche et magnifique tapis. Des plates-bandes des fleurs les plus merveilleuses s'étalaient à perte de vue.

– Voici mes États ! s'écria Tulipette.

L'oiseau s'abaissa lentement. À chaque instant on voyait la terre plus distinctement, et Alise s'émerveillait des richesses qu'elle présentait ; jamais une telle abondance de fleurs ne s'était offerte à ses regards éblouis.

L'oiseau vint s'abattre sur un balcon doré, où accourut bientôt une foule de courtisans empressés de saluer leur reine. Tulipette traversa rapidement la foule enthousiaste. Elle s'élança dans une immense salle, entourée de gradins des fleurs les plus rares, et où la fée était assise sur un trône d'or massif. Tulipette alla se prosterner à ses genoux et lui présenta la tulipe bleue.

La fée se leva précipitamment, et, saisissant la précieuse fleur, elle courut à une fenêtre et mit à la hâte ses lunettes pour mieux l'examiner.

– C'est bien elle ! s'écria-t-elle toute palpitante de joie. Reprenez votre sceptre, madame, et remontez sur votre trône. Tâchez seulement, à l'avenir, de mieux diriger le magnifique royaume qui vous est confié.

Où peut se trouver l'adorable fille dont la sagesse a su conquérir cette tulipe sans pareille ?

Alise, confuse et les yeux baissés, pressait entre ses doigts les plis de la robe de Tulipette ; mais la fée, sans faire attention à son embarras et à la simplicité de sa toilette, la couvrit de baisers et l'accabla de remerciements.

– Je suis fée, lui dit-elle, et à dater d'aujourd'hui ma puissance est sans bornes, grâce au précieux talisman que je viens d'acquérir ; tout ce que vous pourrez désirer, chère fille, sera à votre disposition. Comptez désormais sur ma protection et sur toute mon amitié.

En ce moment entra un prince, beau comme le jour, revêtu d'un splendide costume de velours rehaussé de pierreries ; il vint s'incliner devant la reine, et baisa respectueusement la main qu'elle lui tendait.

– Nous ne tarderons pas à célébrer vos noces, dit la fée au prince Charmant et à sa fiancée.

– Où est ma bonne nourrice ? demanda encore celle-ci.

Et Sylvain, qui avait repris sa figure de page et son ancien costume, qui consistait en un pourpoint de satin bleu de ciel doublé d'argent, courut chercher une femme déjà vieille, qui s'empressa de venir, à son tour, embrasser la reine.

– Grand Dieu ! s'écria-t-elle en apercevant Alise aux côtés de Tulipette, quelle est cette jolie jeune fille ? C'est tout le portrait de votre mère dans son jeune âge. Ce sont ses grands yeux noirs, son air modeste et doux et ses longs cheveux bouclés. Cette ressemblance extraordinaire ne vous a-t-elle point encore frappée ?

– Tu as raison, bonne Martha, dit Tulipette ; je ne pouvais me rendre compte de l’attrait qui m’avait, dès l’abord, attachée à cette charmante enfant. J’étais si jeune quand j’ai perdu ma mère, que ses traits sont restés un peu confus dans mon souvenir, et c’est plutôt par instinct que par raisonnement que j’ai été séduite par leur image fidèle.

– D’où vient cette enfant ? reprit Martha avec une grande agitation. Où l’avez-vous trouvée ? D’où la ramenez-vous ? Ô Tulipette, sans aucun doute, elle doit être votre sœur.

– Ma sœur !... Que dites-vous, Martha ? Serait-ce possible ? Mais non, hélas ! ma sœur est morte au berceau, vous me l’avez dit cent fois, ma pauvre Martha. Comment pourrait-elle se trouver ici ?

– Pardonnez-moi, madame, s’écria alors Martha en se jetant à ses pieds. Votre sœur n’est point morte, ainsi que je vous l’ai toujours dit. Elle était auprès de moi, et je prenais d’elle les mêmes soins que j’avais déjà pris de vous quand vous étiez petite ; mais un jour le ministre de

votre père, le farouche Ambitieux, me menaçait de mort si je ne lui livrais cette enfant. Je tâchai, mais en vain, de lui disputer le berceau qu'il m'enlevait ; je n'eus que le temps d'y glisser à la hâte, et sans qu'il s'en aperçût, un nœud de diamants, espérant que cela pourrait peut-être servir un jour à faire reconnaître la fille de mes illustres maîtres.

N'avez-vous point entendu parler de ce bijou ?

– Cours, Sylvain, cours, s'écria Tulipette. Assemble à l'instant douze chevaliers, les plus vieux et les plus respectables de ma cour, et douze des plus jeunes et des plus vaillants. Fais-toi donner des chars, des équipages, et rends-toi chez le bûcheron Thomas. Tu lui demanderas s'il n'a pas trouvé dans le berceau qu'il a ramassé sous l'alisier, un soir d'hiver, ce nœud de diamants qui doit faire reconnaître, à n'en pas douter, ma sœur chérie.

Avant tout, va trouver mon trésorier, et qu'il te confie une fortune que tu donneras, de ma part, à ceux qui ont pris soin de l'enfance de mon Alise. Qu'ils soient riches et heureux à tout jamais, et

qu'ils bénissent toute leur vie le moment où ils l'ont recueillie !

Et toi, si tu réussis dans ta mission, tu deviendras mon premier ministre et le seigneur le plus puissant de mon royaume.

Sylvain, rayonnant, courut accomplir les ordres de sa maîtresse.

Tulipette, en attendant les résultats de l'ambassade de son page, donna les fêtes les plus brillantes pour célébrer son retour. Alise y parut dans un splendide costume qui lui allait à ravir.

Sylvain revint aussi vite que s'il avait gardé ses ailes, rapportant le nœud de pierreries conservé par Fanchon, et qui ne laissa plus le moindre doute sur la naissance de la jeune fille. Le bûcheron et sa famille avaient été bien surpris d'apprendre son étonnante histoire et l'issue merveilleuse de son pèlerinage, dont ils s'étaient tous tant moqués. Ils lui envoyaient mille bénédictions pour les biens dont ils étaient comblés, et qu'ils sentaient bien n'avoir qu'à demi mérités. Sylvain fit part à la reine de toutes leurs actions de grâce.

Le mariage de la reine des Tulipes avec le prince Charmant eut lieu peu de temps après, et fut célébré de la manière la plus brillante.

Alise, sous la direction de la fée, se prit de passion pour la culture des tulipes, qui ne furent plus jamais négligées. C'est de ce royaume que sortirent toutes celles qu'on admire dans nos jardins.

Tulipette, qui avait dix ans de plus que sa sœur, continua à surveiller son éducation. Alise devint une princesse accomplie, et joignit au cœur le plus aimant, le plus dévoué, et à une figure charmante, l'instruction la plus solide et les talents les plus variés.

À quelques années de là, la reine lui donna pour époux son premier ministre Sylvain, qui, malgré son ancien état de papillon, sut la rendre toujours heureuse. Il l'aimait depuis la première fois qu'il l'avait vue, et la reine s'en était bien aperçue.

Les deux sœurs et leurs maris vécurent dans l'union la plus étroite, et leur amitié ne fut jamais troublée par le moindre nuage. Alise oublia, au

sein d'une famille chérie et dans les douceurs d'une existence facile et brillante, tous les chagrins de sa première enfance, auxquels elle n'avait jamais trouvé de soulagement et de consolation qu'auprès de sa poupée.

Histoire des vingt-cinq filles du comte Raoul et de la princesse Paula

Le comte Raoul se maria jeune. Il épousa une fille noble, mais sans fortune, qui le rendit fort heureux.

En douze années, la comtesse Paula donna à son mari vingt-quatre filles, les ayant toujours deux par deux. Elle trouvait sa famille assez nombreuse, et n'eût pas mieux demandé que d'en rester là, quoiqu'elle eût à peine trente ans, lorsqu'un an après lui survint encore une fille, seule cette fois-ci. Ses parents, qui n'étaient pas riches, accueillirent la pauvre petite avec un peu d'humeur et de chagrin, par la raison qu'ils ne l'avaient aucunement désirée.

La petite Eudoxie était d'ailleurs moins forte et moins belle que ses sœurs. Sa mère l'éleva pourtant avec le même soin que ses autres enfants, si ce n'est tout à fait avec la même

tendresse.

Les dépenses multipliées qu'exigeait une aussi nombreuse famille avaient fini par diminuer considérablement la grande fortune du comte. Ne sachant plus comment subvenir aux besoins croissants de cette énorme lignée, il tint un jour conseil avec sa femme, et lui proposa de se retirer dans un vieux château presque ruiné, qui lui venait de ses pères et auquel attenait un immense parc, traversé par une rivière.

– Là, dit-il, je pourrai, sans déroger, me livrer utilement à la chasse, à la pêche. Vous, madame, vous mettrez de côté vos brillantes parures, et vous habituerez vos filles, si nobles qu'elles soient, aux soins de la ferme et du ménage. Le nom du comte Raoul doit rester pur de toute souillure, et nous saurons supporter notre pauvreté sans rien devoir à personne.

La comtesse ne fit aucune objection à ce dessein qui lui parut fort raisonnable. Elle était habituée à une soumission complète aux volontés de son mari, et d'ailleurs, ne lui ayant apporté aucune dot, elle croyait de son devoir de vivre

comme il l'entendait, et le laissait gouverner sa maison à sa guise.

Ils rassemblèrent donc les restes de leur fortune et se rendirent, accompagnés de leurs enfants, dans leur vieux château.

Leur genre de vie y changea complètement. Au lieu des fêtes, des tournois, la comtesse n'eut plus d'autres distractions que les soins de sa maison, l'éducation de ses filles et de longues promenades qu'elle faisait avec celles-ci à travers son parc. Elle ne prit pourtant pas d'ennui : c'était une femme sérieuse, toute consacrée à ses devoirs et désirant dédommager son mari du peu de fortune qu'elle lui avait apportée, ce dont celui-ci ne lui avait cependant jamais fait le moindre reproche.

Le château tombait en ruines. Il y avait pourtant encore quelques pièces en état d'être habitées. La plus grande était occupée par les vingt-cinq jeunes filles, dont les lits étaient rangés le long du mur. Chacune faisait le sien en se levant, et la petite Eudoxie rangeait tout le reste. Le comte et sa femme logeaient dans une

chambre voisine, dont les fenêtres ouvraient sur le parc. Chaque jeune fille apprêtait à son tour les mets dont se composaient leur repas ; le père allait à la chasse ; le temps s'écoulait ainsi, rapide, car il était bien rempli, et non sans douceur, car l'union régnait dans la famille. Eudoxie semblait s'oublier elle-même pour s'occuper de tous ceux qu'elle chérissait : c'était elle qui faisait les travaux les plus rudes, malgré sa délicatesse, et sa mère, habituée à la voir, sans qu'on l'y invitât, se livrer aux pénibles détails du ménage, la laissait faire, heureuse, à son insu, de les épargner à ses filles ses favorites, qui, elles aussi, s'accoutumèrent à voir Eudoxie prévenir leurs désirs, chercher à satisfaire leurs goûts et aller au-devant de toutes leurs volontés. Eudoxie était d'ailleurs la plus fine, la plus adroite et la plus vive de toutes : sa figure, qui n'était pas régulièrement belle comme celle de ses sœurs, avait plus de charme, et ses yeux noirs, pétillants de malice et d'esprit, lui prêtaient une expression qui manquait aux autres filles du comte. La bonté de son cœur se reflétait sur ses traits, et la douceur et l'intelligence se lisaient sur sa

physionomie piquante et animée. Malgré son jeune âge, elle savait sans cesse se rendre utile, et il semblait que la dernière venue, accueillie avec si peu de plaisir, fût la providence et le bonheur de la maison, où elle apportait la gaieté, le mouvement et l'oubli de tous les soucis.

Aliénor, l'aînée des jeunes filles, et sa sœur jumelle Béatrice atteignaient déjà vingt-quatre ans sans qu'un seul chevalier fût venu rechercher en mariage aucune des sœurs. On vantait pourtant beaucoup leur beauté dans le pays, et à plusieurs lieues à la ronde il n'était question que des vingt-quatre belles filles du comte Raoul. Personne ne songeait à Eudoxie, qui n'avait encore que douze ans, et qui, tout occupée de ses travaux continuels, ne cherchait point à se montrer ni à faire parler d'elle.

On annonçait un grand tournoi qui devait avoir lieu à la ville voisine, et le comte prit encore sa femme à part pour se consulter avec elle.

– Ne pensez-vous pas, madame, lui dit-il, que nous ferions bien de conduire nos filles à cette fête ? Elles vivent trop retirées, et nous devons

désirer de les établir, pour assurer leur avenir d'abord, et aussi, je l'avoue, pour diminuer les charges qui pèsent sur nous, et que j'ai peine à supporter, malgré l'économie apportée dans nos dépenses par notre séjour dans ce château retiré. Elles sont belles, et quelques chevaliers courtois pourront les prendre sans dot, ainsi que je l'ai fait pour vous, chère Paula, quand je vous épousai, il y a vingt-cinq ans, vous trouvant assez pourvue par votre noblesse et votre beauté. Ne me suis-je pas toujours estimé heureux de mon choix ? Et n'ai-je pas trouvé en vous mille qualités et mille vertus préférables à une grande fortune ? Si vous m'en croyez, vous parerez vos filles de votre mieux, et elles paraîtront à nos côtés à ce tournoi, qu'on dit devoir être si pompeux et attirer tant de monde. Eudoxie gardera la maison ; elle est trop jeune pour nous accompagner, et elle préparera tout pour nous recevoir à notre retour.

Paula, comme à son ordinaire, approuva tout ce que désirait son époux, et commença ses préparatifs.

Eudoxie était la plus habile à faire quelque

chose de rien ; elle ne contribua pas peu à la parure de la comtesse et de ses filles ; d'ailleurs celles-ci étaient si belles, qu'avec la simple gaze brodée par leur mère, et des couronnes tressées par leur jeune sœur, elles pouvaient lutter avec des reines dans tout leur éclat. Elles partirent donc sous la conduite de leur mère et guidées par le comte Raoul.

La petite Eudoxie, restée seule au château, commença bien par s'ennuyer un peu ; elle essuya même une larme furtive au moment où s'éloignaient toutes ses brillantes sœurs ; elle regrettait d'être la dernière venue ; elle regrettait surtout, hélas ! d'être la moins aimée. Mais, appelant sa gaieté habituelle à son secours, elle secoua cet accès de découragement et de tristesse, et après avoir donné les soins nécessaires au ménage, elle s'en alla dans le parc faiblement éclairé encore par les derniers rayons du soleil couchant.

Les merles faisaient entendre leur chant du soir dans la feuillée humide ; les fleurs se fermaient doucement ; tout se disposait pour le

repos de la nuit. La jeune fille marchait le long d'une muraille garnie de lierre, lorsque tout à coup elle s'arrêta, surprise par une bizarre apparition. Auprès d'une tourelle lézardée se tenait une belle petite vieille, qui n'avait pas plus de deux pieds de haut et qui paraissait décrépite : son dos était tout voûté ; mais, malgré son grand âge et ses rides, elle n'était pas exempte d'une certaine coquetterie ; ses haillons la paraient, et une couronne de ces giroflées, aux parfums si pénétrants, qui croissent dans les ruines, ceignait sa chevelure argentée ; son front était empreint d'une majesté mêlée de tristesse. Tout en elle inspirait le respect, et malgré sa petite taille, elle avait une dignité telle, qu'on l'eût prise pour une reine déchue.

Elle était fort occupée à ramasser des pierres détachées du mur et à les remettre en place aussi bien qu'elle le pouvait faire ; mais, en apercevant Eudoxie, elle tourna vers elle ses yeux remplis d'une douceur mélancolique.

– N'ayez pas peur, lui dit-elle, ma belle enfant, je suis la fée des Ruines ; c'est moi qui ai présidé

aux destinées de vos ancêtres. Aujourd'hui, il est vrai, votre famille est tombée dans la pauvreté, et aucun héritier mâle n'existe pour lui refaire une fortune : c'est pourquoi je cherche, autant que je puis le faire, à conserver et à embellir cette habitation, jadis si brillante et désormais vieille et flétrie comme moi. C'est moi qui jette toutes ces fleurs sur vos murs décrépits ; c'est moi qui entoure de vertes guirlandes ce château qui s'écroule ; c'est moi enfin qui prête un charme mystérieux à cette antique demeure, bien qu'elle ait perdu l'éclat de ses beaux jours. J'ai su vous garder un asile dans le malheur, et c'est par mes soins continuels que la partie du château où vous vous trouvez est encore habitable. Quand les pierres veulent tomber, je le leur défends, et elles se le tiennent pour dit.

– Je ne croyais pas, madame, répondit timidement la jeune fille, que nous vous eussions tant d'obligations ; je n'avais jamais entendu parler de vous, et je ne connaissais pas votre existence en ces lieux.

– Personne ne sait en effet que j'y suis, reprit

la fée : j'ai toujours aimé votre famille, sans le lui faire savoir ; je me plais dans ces vieux murs qui me rappellent le passé, dans cette habitation où j'ai vu se succéder tant de générations auxquelles je donnais un appui qu'elles ignoraient : je suivais vos aïeux dans les combats, et je prêtais de la force à leurs bras et du courage à leurs cœurs. Que de fois j'ai détourné le coup qui allait les frapper ! Que de fois aussi j'ai apporté de mystérieuses consolations à leurs épouses privées de leur présence ! Je suis souvent venue, dans un rêve heureux, leur annoncer le retour de l'absent ; je berçais dans leurs bras l'enfant nouveau-né, duquel j'éloignais la souffrance et la maladie. Aujourd'hui je suis vieille ; j'ai perdu ma force et mon pouvoir ; après avoir été riche et puissante, je ne suis plus que la fée des Ruines ; mais je vous aime toujours, et ne pouvant plus jouir de vos triomphes et de vos fêtes, je console vos revers et j'adoucis vos misères autant que je le puis. Je vous connais, mon enfant, je vous ai observée ; j'ai su apprécier votre dévouement à votre famille, votre infatigable amitié pour vos sœurs, votre respect pour vos parents, et j'ai

trouvé bon de me révéler à vous ; je serai pour vous une amie et une protectrice au besoin.

– Merci, madame ! reprit Eudoxie, qui commençait à se rassurer, et, s’asseyant sur une pierre verdie par la mousse, elle prêta une oreille attentive aux longs récits de la fée.

Celle-ci lui dit les gloires de sa famille, les hauts faits de ses pères, la beauté de ses aïeules ; elle lui peignit les grandes cours, désertes aujourd’hui, jadis remplies de valets empressés et resplendissantes de lumières.

La petite vieille parlait avec tant de feu qu’Eudoxie croyait encore entendre la musique qui résonnait autrefois dans les vastes salles, et assister à ces fêtes splendides dont le souvenir était encore si palpitant pour la fée des Ruines.

La nuit survint sans qu’elle s’en aperçût, et la lune était déjà bien haute sur l’horizon quand Eudoxie se leva enfin pour regagner sa couchette.

Le temps de l’absence de ses parents s’écoula rapidement auprès de sa nouvelle amie, et elle ne songea plus à regretter le tournoi auquel on

n'avait pas jugé à propos de la conduire.

Cependant les vingt-quatre sœurs s'y trouvaient fort contentes et admirées par tout le monde. La belle Aliénor y était toute vêtue d'une gaze fine et légère et blanche comme de la neige ; ses cheveux noirs étaient ornés de narcisses, et le second jour du tournoi parut un chevalier, couvert d'une armure blanche, avec une touffe de narcisses attachée à son casque. La jeune fille sourit en voyant qu'on avait choisi ses couleurs.

Le chevalier blanc se distingua parmi tous les autres, et il remporta le prix du combat, qui consistait en un vase d'argent d'un travail merveilleux. Il accourut l'offrir à sa dame, en mettant un genou en terre devant elle.

Aliénor consulta sa mère du regard, et accepta le riche présent en rougissant.

Le comte Raoul vint lui-même remercier le chevalier courtois, et lui offrit l'hospitalité dans son château.

Celui-ci n'eut garde de refuser ; il demanda même la permission d'emmener avec lui son

page et son chapelain qui l'avaient accompagné, et tous trois suivirent la famille, quand elle reprit la route de ses domaines.

Eudoxie employa tous ses soins à préparer un repas digne d'être offert à ces étrangers ; elle fit tuer plusieurs poules de sa basse-cour, son père ne lui ayant pas apporté de gibier depuis longtemps ; elle alla cueillir les plus beaux fruits de ses espaliers ; elle fit de son mieux enfin pour que le chevalier ne pût guère s'apercevoir de la pauvreté de ses parents.

Au commencement du repas, celui-ci appela son page pour déboucler son casque, dont il avait toujours gardé la visière baissée. Toute la famille attendait ce moment avec impatience pour pouvoir enfin distinguer son visage. Mais quel fut le désappointement général lorsque, le casque enlevé, on ne vit qu'un masque de velours noir qui dérobaient complètement ses traits à la curiosité de la famille inquiète.

– Veuillez me pardonner, madame, dit le chevalier en se tournant vers la comtesse, si je reste ainsi masqué ; mais j'ai fait un vœu, et,

durant six mois, ma figure doit être cachée à tous les regards.

Le comte et sa femme n'osèrent manifester leur mécontentement ; mais durant le repas le chevalier se montra si attentif pour eux, si empressé auprès de leur belle Aliénor, avec des manières si hautes et si distinguées, qu'ils finirent par ne plus faire attention à la bizarrerie qui les avait tant choqués d'abord.

Tandis qu'on causait gaiement au dessert, tout en faisant honneur à un vieux vin que la comtesse avait envoyé quérir dans les caves du château, la petite Eudoxie se glissa doucement dehors, et s'en alla au fond du parc préparer des lits dans une tour qui se trouvait encore à peu près debout, grâce aux soins de la fée des Ruines qu'elle y trouva, mais pâle et agitée.

– De grâce, mon enfant, lui demanda celle-ci en l'apercevant, que savez-vous du nouveau-venu que vos parents reçoivent si imprudemment sans le connaître ?

– Hélas ! madame, j'ignore jusqu'à la figure qu'il peut avoir, répondit la jeune fille, que

commençait à gagner l'inquiétude de sa vieille amie, puisqu'il s'est obstiné à la garder cachée sous un masque.

– Oh ! chère Eudoxie, je tremble ; quelque chose me dit que cet homme va porter malheur à votre famille ; que vient-il faire ici et quel dessein l'y peut amener ?

S'il veut rechercher une de vos sœurs en mariage, pourquoi tant de mystères ? Pourquoi vouloir cacher sa figure, son nom ? Ce soir, l'orfraie a gémi dans la tourelle, ce n'est jamais pour rien qu'elle fait entendre ses plaintes. Me faudra-t-il encore pleurer sur la famille de mon choix ?

Ô noble comte Raoul ! qu'avez-vous fait de votre prudence ordinaire ?

La pauvre vieille fée se mit à sangloter, et Eudoxie, troublée jusqu'au fond de l'âme, alla en tremblant prévenir les étrangers qu'ils pouvaient venir se reposer.

Le chevalier salua respectueusement ses hôtes et se retira avec son page et son chapelain.

Le lendemain, il prit le comte à part et lui demanda la main de sa fille aînée.

– Je sais, lui dit-il, qu'elle est sans dot, mais cela ne m'inquiète pas ; je suis riche et je puis la faire heureuse et opulente. Seulement je voudrais que ce mariage ne subît aucun retard ; j'ai amené mon chapelain, et il peut, sans différer, célébrer nos noces dans la chapelle de votre château ; j'ai hâte de retourner à ma baronnie et d'y présenter à ma mère qui m'attend la belle fiancée que j'ai trouvée.

Je puis d'ailleurs vous promettre qu'elle jouira d'une félicité si parfaite auprès de moi, que, lorsque vous la reverrez, vous ne pourrez pas remarquer la moindre altération dans sa beauté.

Le comte, ravi au fond de cette ouverture, demanda pourtant à consulter sa femme. Celle-ci fut, comme toujours, de l'avis de son époux ; cependant le masque de velours la contrariait ; elle craignait qu'il ne cachât quelque difformité secrète.

– Peut-être, objecta-t-elle, ce chevalier est-il d'une laideur repoussante ; peut-être est-il atteint

de la lèpre, cette terrible maladie si commune de nos jours.

Elle aperçut en ce moment le petit page qui rôdait aux environs et elle l'appela doucement. Celui-ci se mit à rire quand on l'interrogea sur son maître ; il certifia que c'était un des plus beaux hommes qu'il eût jamais vus et qu'il n'avait pas la moindre infirmité, cachée ou apparente.

– Nous n'avons pas le droit d'être difficiles, reprit le comte ; nous n'avons aucune fortune à donner à nos filles, et nous sommes trop heureux qu'on vienne les rechercher dans la position où elles se trouvent. Ce chevalier me paraît de haute naissance ; il a fait preuve d'adresse, de courage et de courtoisie à ce tournoi où nous l'avons rencontré, et nous ferons bien de ne pas le dédaigner ; notre fille pourrait se pourvoir plus mal.

La comtesse baissa la tête.

On appela Aliénor, et son père lui communiqua la demande du chevalier, en lui témoignant son désir de la lui voir accepter.

– Je vous obéirai, mon père, dit la jeune fille en pleurs ; je sais combien vous avez de peine à soutenir votre nombreuse famille et je serai heureuse d’alléger votre fardeau.

Je ne connais pas ce chevalier, mais j’ai confiance en vous, et, du moment que vous me le destinez pour mari, je tâcherai d’accomplir mes devoirs envers lui ; mais il me faut vous quitter, quitter ma mère, mes sœurs...

Les larmes lui coupèrent la voix, et, tandis que le comte allait porter sa réponse au chevalier, la comtesse l’emmena dans sa chambre.

– Adieu, chère enfant, lui dit-elle avec des sanglots ; adieu, mon Aliénor bien-aimée : avant de me quitter, prends ce bijou, seul don que je puisse te faire en te mariant. Malgré notre pauvreté, j’ai gardé quelques restes de mes anciennes splendeurs afin de pouvoir en doter mes filles.

Et la comtesse tira d’un grand coffre en bois de chêne un diadème de perles qu’elle plaça dans les cheveux noirs de la jeune fiancée.

– Je ne sais, hélas ! continua-t-elle, quand je te reverrai ; je sais à peine à qui je te confie. Ô mon Aliénor, ne tarde pas à me rassurer. On fera sans doute connaître à ton père ton arrivée chez ton époux, les fêtes par lesquelles on célébrera ton mariage ; on nous dira que tu es riche, brillante, parée ; mais moi je veux que tu sois heureuse. Si rien ne manque à ton cœur, ô ma fille chérie, détache une perle de cette coiffure et fais-la-moi parvenir : je saurai ce qu'elle signifie. Songe à mon inquiétude si je ne la reçois pas.

Aliénor promit à sa mère de ne pas l'oublier ; ses sœurs arrivaient en foule pour la parer ; son fiancé l'attendait dans la chapelle.

Le mariage fut célébré par le chapelain étranger. Tout de suite après le page amena les chevaux. Le chevalier prit la jeune fille en croupe, et, après de longs adieux mêlés de larmes, il prit sa course suivi de ses deux compagnons de voyage.

Hélas ! les jours, les semaines se passèrent, et on ne reçut aucune nouvelle d'Aliénor ; sa mère attendit en vain la perle de sa coiffure. Nul ne put

savoir ce qu''était devenue la jeune fille.

Cependant, trois mois après, on annonça encore un tournoi, et le comte désira de nouveau y conduire sa famille. La comtesse recommença ses apprêts. Cette fois, elle fit plus de frais pour se blonde Béatrice, l'aînée des filles qui lui restaient ; elle la revêtit d'une robe de satin violet, aux manches tailladées et brodées en argent. Eudoxie attacha un bouquet de violettes au corsage de sa sœur et parsema aussi de violettes ses blonds cheveux. Cette fois-ci, elle ne craignait plus la solitude, et, ses parents partis, elle alla retrouver sa vieille amie, la fée des Ruines.

Le second jour du tournoi, survint un chevalier recouvert d'une armure violette, avec une touffe de violettes attachée à son casque. Lui aussi remporta le prix du combat, qui était un flambeau en vermeil ciselé ; lui aussi vint le mettre aux pieds de Béatrice.

Le comte l'emmena, comme le premier, dans son château ; comme le premier, ce chevalier inconnu et encore masqué demanda la main de la

jeune fille, qui lui fut accordée, car il faisait les mêmes promesses que le prétendant d'Aliénor. Il épousa donc aussi la jeune fille qu'il avait choisie, sans avoir laissé voir sa figure.

La comtesse, éplorée, remit à sa seconde fille, en lui faisant ses adieux, un bracelet de turquoises, comme présent de noces.

– Quand tu seras heureuse, mon enfant, lui dit-elle, tu détacheras une de ces turquoises et tu me l'enverras. Alors seulement je serai tranquille. Surtout ne sois pas aussi oublieuse que ta sœur.

Le chevalier violet emmena sa fiancée, encore escorté cette fois-ci par son chapelain et par un écuyer.

On n'entendit pas plus parler de Béatrice que de sa sœur, et sa mère attendit vainement la turquoise qu'elle lui avait demandée.

À quelque temps de là, un écuyer monté sur un cheval richement harnaché, et accompagné d'une suite assez nombreuse, vint demander la main de la troisième sœur, la blanche Camille, pour son maître, qui habitait, dit-il, un château

peu éloigné de celui du comte Raoul. Ce messenger était chargé par le nouveau prétendant de faire les plus riches cadeaux à sa fiancée et de répéter aux parents ses promesses les plus solennelles d'assurer le bonheur de la jeune fille ; il avait entendu vanter sa beauté ; et ses charmes souverains, joints à sa haute naissance, lui avaient inspiré le désir de la rechercher en mariage. Les crédules parents se laissèrent persuader et confièrent leur enfant à cet étranger, qui la fit monter sur un blanc palefroi pour la conduire à l'époux qui la réclamait.

D'autres demandes survinrent encore ; d'autres tournois se succédèrent : le comte trouvait peu à peu des occasions de pourvoir toutes ses filles. Chaque fois la mère, désolée, remettait un de ses bijoux à la jeune mariée, en la priant d'en détacher quelque pierre et de la lui envoyer pour la rassurer sur son sort. Rien n'arriva jamais : on ne recevait aucune nouvelle ; mais le comte attribuait ce silence à l'éloignement, à la difficulté de faire parvenir des lettres, à la négligence peut-être. La comtesse se désespérait ; elle aurait voulu pouvoir empêcher

ces mariages mystérieux et précipités ; mais son époux désirait les conclure, et elle n'avait jamais su lui résister.

Six ans se passèrent, et les vingt-quatre jeunes filles se trouvèrent toutes établies ; mais le silence le plus complet continua à régner sur leur sort. L'aisance était revenue dans la maison, mais toute la gaieté en avait disparu. La vive Eudoxie elle-même avait perdu ses couleurs et son enjouement ; elle regrettait ses sœurs ; elle était dévorée d'inquiétudes à leur sujet, mais elle cachait ses pleurs à sa mère. Celle-ci, de son côté, n'adressait aucun reproche à son mari, qui était devenu sombre et soucieux, et dont tous les cheveux avaient blanchi. Eudoxie prodiguait à ses vieux parents son amour et ses soins ; elle semblait chercher à se multiplier pour remplacer ses sœurs disparues. Elle avait maintenant dix-huit ans, et s'était développée : l'air pur de la campagne, et la vie active qu'elle y menait, lui avaient donné des forces et de la santé.

Un soir, elle alla trouver la fée dans la tour en ruines, où elle se tenait de préférence.

– Je viens vous demander conseil, ma vieille amie, lui dit-elle. Je ne puis assister plus longtemps à la douleur muette de mes parents ; il faut que je parte pour chercher mes sœurs ; il faut que je sache ce qu’elles sont devenues. Je veux avoir votre avis sur mon voyage et votre bénédiction à mon départ.

– Va, mon enfant, dit la vieille attendrie ; coupe d’abord ces longs cheveux bruns qui pourraient trahir ton sexe ; revêts des habits d’homme qui te donneront plus de hardiesse et de légèreté. Tu auras sans doute besoin d’user de ruse pour venir à bout de l’entreprise que tu médites, car je suppose que tes sœurs doivent être victimes de quelque enchantement ; sans cela, comment auraient-elles gardé un pareil silence à votre égard ? Ton père, mon Eudoxie, a été bien imprudent ; je n’ai pas reconnu sa sagesse ordinaire dans l’établissement de ses filles. Il est vrai qu’il en avait vingt-quatre à marier, qu’elles n’avaient aucune fortune, et que c’était une affaire difficile de les pourvoir toutes.

Laissons cela : le mal est fait, et nous ne

devons plus songer qu'aux moyens de le réparer.

Je veux, chère voyageuse, te faire quelques présents pour te faciliter la tâche que tu veux accomplir. Demain, au lever du jour, il y aura, à la porte de l'Est, un cheval gris tout harnaché ; il te paraîtra d'une grandeur ordinaire, mais il a la singulière propriété de pouvoir s'allonger, selon les cavaliers qui le montent, et il pourra parfaitement recevoir avec toi, sur sa croupe, tes sœurs, si tu as le bonheur de les retrouver, et vous ramener toutes ici. Outre quelques provisions pour ton voyage, tu verras, attaché à la selle de ce cheval, un panier rempli de bouteilles d'un vin qui procure l'oubli de tous les maux : je crois qu'il ne te sera point inutile.

Si tu es embarrassée pour ta route, tu consulteras les corbeaux que tu rencontreras ; ces ruines sont remplies de ces oiseaux qui me connaissent et qui me sont dévoués, et je t'en enverrai successivement plusieurs, auxquels je donnerai la mission de te diriger. Adresse-toi aussi à eux, si tu as quelque chose à me demander, car je désire te faire un troisième don ;

mais j'attendrai pour cela que je sache quel est celui qui pourra t'être le plus utile, et je le choisirai selon la position où seront tes sœurs. Fais-la-moi donc connaître par un de mes messagers, pour que je puisse vous venir en aide avec plus de certitude.

Va, mon enfant ; repose doucement cette nuit, et mets-toi en route à l'aurore. Ton voyage peut être long, et tu auras sans doute des dangers à courir. Arme-toi donc de courage, et toi, la plus jeune et la moins aimée de toute ta famille, tu pourras peut-être la sauver et la relever, au moment où elle semble prête à s'éteindre.

La jeune fille quitta la fée, décidée à suivre ses conseils ; elle alla aussi demander l'autorisation et la bénédiction de ses parents : ceux-ci l'embrassèrent en pleurant, mais n'eurent pas le courage de refuser son sacrifice.

– Je n'ai plus aucun bijou à te donner, lui dit sa mère ; tes sœurs m'ont pris tous ceux qui me restaient ; mais toi, tu me reviendras, n'est-ce pas ? et espérons que tu me ramèneras celles que j'ai tant regrettées.

– J’y ferai mon possible, ma mère, et je tâcherai de ne reparaitre devant vous qu’escortée de mes vingt-quatre sœurs. Quelle sera ma joie de les remettre dans vos bras !

La nuit fut vite écoulée.

Au matin, Eudoxie trouva un habillement de chevalier, qu’avait laissé dans la tourelle un de ceux qui y avaient séjourné ; elle le revêtit, et elle le portait avec tant de grâce et d’aisance, que nul n’eût pu deviner son sexe en la voyant avec son pourpoint de satin broché d’argent, sur lequel elle endossa une lourde armure. Après avoir coupé ses cheveux, elle les couvrit d’un casque d’acier poli, puis elle alla faire ses dévotions dans la chapelle où s’étaient mariées ses sœurs, et demander au ciel son appui pour son entreprise.

Elle voulut éviter la douleur des derniers adieux à ses parents, déjà si éprouvés, et elle se dirigea vers la porte de l’Est, où elle trouva le coursier merveilleux promis par la fée. Elle sauta légèrement sur lui, et commença son voyage en suivant la route que toutes ses sœurs avaient prise en partant.

Elle chevaucha ainsi bien longtemps, traversant les prés, les bois, les villages et les vallées, songeant aux leçons de sa vieille protectrice, à la joie de ses parents si elle pouvait leur ramener leurs filles égarées, et cherchant en elle-même les meilleurs moyens d'accomplir la tâche qu'elle s'était imposée. La nuit elle attachait son cheval à un arbre et s'étendait sur le gazon.

Cependant, après avoir chevauché ainsi bien longtemps, elle se trouva indécise. De quel côté avait-on pu conduire celles qu'elle désirait si ardemment retrouver ? Elle se rappela le conseil de la fée, et interpellant un noir corbeau qui, perché sur un arbre, semblait la considérer avec intérêt, elle lui demanda quel chemin elle devait suivre.

La réponse ne se fit pas attendre, et, dans le croassement par lequel l'oiseau lui répondit, elle distingua ces mots :

– *Poursuis gaiement ton long voyage,*

*Va, ne te décourage pas,
Fille aimable, prudente et sage,
Vers le midi tourne tes pas !*

Elle remercia vivement son interlocuteur, et, s'orientant quelques instants, elle poussa son cheval dans la direction indiquée. Chaque corbeau qu'elle rencontrait causant quelques moments avec elle, Eudoxie continua de suivre ainsi la bonne voie.

Enfin elle aperçut un château dont les hautes tours se détachaient sur le fond bleu du ciel ; ce château était entouré de fossés profonds remplis d'eau ; l'aspect en était sombre et menaçant. Eudoxie s'arrêta inquiète et se demandant si elle devait passer outre ; quelque chose lui disait que là elle devait trouver ce qu'elle cherchait.

Comme elle hésitait, elle entendit une voix qui partait du milieu d'un arbre touffu ; elle distingua encore un corbeau qui lui disait cette fois-ci, toujours dans son langage mêlé de croassements :

*Il est fini, ton long voyage ;
Va, ne te décourage pas,
Fille aimable, prudente et sage,
Arrête, arrête ici tes pas !*

La jeune fille n'hésita plus ; elle sonna d'un cor qu'elle portait à son ceinturon, et, le pont-levis s'abaissant, elle vit venir à elle un page qui lui demanda ce qu'elle désirait.

– Je suis, lui dit-elle, un chevalier qui a entrepris un long et pénible pèlerinage, et qui, fatigué de sa course interminable, réclame de votre maître une hospitalité de quelques jours.

Le page l'introduisit dans de vastes cours, où Eudoxie, habituée à la demeure délabrée de ses parents, resta stupéfaite des richesses qui s'étaient étalées à ses regards. Le luxe, l'élégance et la splendeur régnaient partout ; mais ce qui la frappa surtout, ce fut un escalier de marbre qui conduisait à un immense vestibule tout pavé en mosaïques et entouré de vases de porphyre remplis de fleurs. Cet escalier avait douze

marches : de chaque côté de ces marches se trouvait une statue, également en marbre, et représentant une femme dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté. Chacune de ces statues avait une pose différente, mais toujours séduisante et gracieuse.

Tandis qu'on allait prévenir le maître du château, la jeune fille examina curieusement ces merveilles de sculpture. Que devint-elle en y reconnaissant les figures de ses infortunées sœurs ?

Oui, cette froide statue avait bien les traits nobles et réguliers de la brune Aliénor ; c'était bien elle qui, les bras levés au-dessus de sa tête, soutenait, avec un si chaste abandon, une corbeille de fleurs pétrissée comme elle, et dont les feuillages de marbre retombaient légers et finement découpés autour de sa figure charmante et allaient se mêler aux longues boucles de ses cheveux. Hélas ! le diadème de perles que la comtesse Paula y avait attaché pour la rendre plus belle aux yeux de son époux se trouvait encore sur son front.

C'était bien aussi Béatrice qui, de l'autre côté de la même marche, se tenait appuyée sur une urne ; la tête penchée sur sa main, elle semblait plongée dans une profonde et triste rêverie. Elle aussi avait conservé, serré autour de son bras, le bracelet de turquoises, dernier présent de sa mère.

Et celle-ci, à demi renversée en arrière, pressant, de ses doigts glacés, une grappe de raisins de marbre dans sa bouche immobile, n'était-elle pas la svelte Irma, jadis si rieuse et si vive ?

Voici encore Mathilde au port de reine, avec ses longs cheveux épars sur ses épaules à demi découvertes, et la timide Léocadie, au front baissé sous la lourde couronne de roses qui le décore.

N'est-ce pas encore là Camille, dont le blanc visage est voilé par une draperie aussi blanche que lui ?

Eudoxie, palpitante et presque suffoquée d'étonnement et de douleur, continuait ses pénibles recherches, lorsque tout à coup elle fit un violent effort sur elle-même. Elle ne devait

pas laisser deviner l'intérêt qu'elle prenait à ces statues, jadis ses sœurs vivantes et animées : il fallait combattre la ruse par la ruse et savoir dissimuler son trouble : le baron Rodrigue, le maître du château, venait à elle pour lui offrir courtoisement l'hospitalité qu'elle avait réclamée de lui.

Elle vit un beau chevalier, à la fleur de l'âge, d'une figure aimable et distinguée ; mais sur cette figure se lisaient toutefois une langueur et un ennui profonds.

Après l'avoir saluée, il appela deux de ses pages pour la servir.

Eudoxie crut reconnaître cette fois leur sourire moqueur et leurs yeux malins. Ils la conduisirent dans un riche appartement, où elle trouva un bain parfumé, des vêtements frais, un moelleux lit de repos et toutes les recherches de luxe et de bien-être qui pouvaient lui faire oublier ses longues fatigues.

On vint l'appeler à l'heure du repas, où le baron lui offrit un siège auprès du sien. Eudoxie, qui avait eu le temps de se remettre de sa cruelle

surprise, entama avec lui une conversation vive et animée. Elle lui fit l'éloge de sa belle et somptueuse demeure, et s'étonna de l'ennui dans lequel il paraissait plongé, bien qu'il fût entouré de tout ce qui pouvait embellir et égayer l'existence.

– Hélas ! sire chevalier, lui répondit Rodrigue, l'ennui est ma maladie habituelle, à laquelle rien ne peut apporter de remède, et, comblé des faveurs de la fortune, je languis, plus malheureux peut-être que le dernier de mes vassaux.

– Vous m'étonnez, seigneur. N'auriez-vous donc aucun parti à tirer de cette fortune, si impuissante à vous donner le bonheur ? Ne pourriez-vous l'employer à adoucir le sort de ces vassaux dont vous parlez ? J'ai traversé les villages qui entourent vos riches domaines, et j'y ai vu partout les traces de la misère et de la faim. Ne pourriez-vous faire profiter de vos richesses les chevaliers vos voisins et les châtelaines leurs épouses, qui vivent presque toujours dans un si profond isolement ? Vous avez tout ce qu'il faut pour leur donner les fêtes les plus magnifiques et

pour ranimer ces existences attristées.

J'aimerais, à votre place, instituer des jeux, qui serviraient à exercer la force et l'adresse de vos nombreux vassaux. Pour les stimuler encore mieux, je donnerais des prix aux plus lestes et aux plus vaillants, et, par ce moyen, je les ferais participer de quelque façon aux jouissances de ma fortune, en même temps que je m'amuserais du spectacle de leurs efforts pour les conquérir.

Pourquoi ne point attirer dans votre château ces joyeux troubadours, qui sauraient si bien ensuite chanter vos mérites et reconnaître votre généreux accueil ? Si j'avais le bonheur d'être le baron Rodrigue, je ferais venir à grands frais chez moi ces artistes italiens dont on dit tant de merveilles, et je profiterais de leurs talents variés pour orner encore de leurs ouvrages ce château déjà si riche.

Vous me paraissez apprécier les chefs-d'œuvre des arts, car j'ai remarqué sur votre escalier, seigneur, d'admirables statues.

Le baron rougit quelque peu. Il s'agita sur son siège, et, repoussant de la main son assiette, sur

laquelle était servie une délicate aile de faisan, qu'il avait à peine touchée :

– Ces statues, dit-il, ne sont pas ce qu'elles paraissent : ce n'est point un sculpteur qui les a si merveilleusement modelées. Hélas ! ces blanches images, placées là pour égayer ma maison et distraire mes longs ennuis, ne font que me rendre plus triste : elles me rappellent sans cesse des souvenirs que je voudrais pouvoir écarter.

Parlons d'autre chose, beau chevalier.

Et Eudoxie, riante et insoucieuse, fit honneur à la chère exquise de son hôte : elle loua les vins, les mets recherchés ; elle sut si bien amuser le baron, que la soirée s'écoula comme un rêve, et, quand elle le quitta pour aller se livrer au sommeil, celui-ci soupira, en souhaitant tout bas d'avoir toujours auprès de lui un aussi joyeux compagnon.

Il y avait des années que le malheureux baron souffrait ce terrible mal de l'ennui. La satiété, le vide et l'inutilité de ses jours stériles, l'ignorance, l'oisiveté, l'immense fortune qui lui permettait de s'abandonner à sa paresse native et de voir ses

vœux satisfaits aussitôt que formés, tout avait contribué à lui inspirer ce dégoût permanent, cette lassitude profonde de l'existence.

Il ne restait de toute sa famille que sa mère, la vieille baronne Géraldine, qui n'avait plus qu'une idée dans la tête, au cœur qu'une affection, son unique enfant. Elle avait cherché de toutes les manières à le rattacher à la vie, mais n'avait su employer pour cela que de funestes moyens. C'était elle qui, ayant entendu parler de la beauté des filles du comte Raoul, avait imaginé de déguiser son fils et de l'envoyer, masqué, en chercher quelques-unes, afin qu'elles vinsent embellir encore son splendide palais. Elle lui avait fait emmener un de ses pages, habillé en chapelain, pour pouvoir les abuser par des mariages simulés. C'était elle aussi qui avait envoyé demander les autres à leurs parents, et comme elle avait autrefois étudié la magie, aussitôt qu'elles arrivaient, escortées par le baron et par ses serviteurs, elle les métamorphosait en statues, dont elle se plaisait à orner son escalier, se figurant que chaque fois que son fils le monterait ou le descendrait, il se trouverait

distrain et amusé par la vue de ces belles personnes, immobilisées pour le charmer.

Rodrigue avait trouvé un grand plaisir en effet à aller tantôt courir les tournois, pour y choisir une à une les jeunes filles réclamées par sa mère, tantôt attendre les écuyers qui devaient les lui ramener ; il avait éprouvé une satisfaction méchante à tromper leurs parents par de faux semblants de courtoisie et par des promesses qu'il ne devait pas tenir ; il s'était plu à s'entourer de leurs ravissantes figures ; mais le remords s'était enfin glissé dans son cœur et avait ajouté son poids à celui déjà si lourd de l'ennui qui l'accablait.

Il détournait maintenant la tête avec chagrin de ces statues magiques, qui faisaient l'admiration de tous ses visiteurs, et qui lui rappelaient tant d'existences qu'il avait brisées, et la confiance, si cruellement déçue, des malheureux parents qu'il avait privés de tout le bonheur de leurs vieux jours. Il était rongé de tristesse, et, dans ces dispositions, il accueillit avec empressement ce chevalier étranger, si aimable et si gai, aux récits

amusants et variés, et qui savait cacher les leçons, qu'il lui donnait en passant, sous des propos flatteurs ou joyeux.

Huit jours s'écoulèrent rapidement. Dès le second pourtant, la jeune fille, au lever du jour, et tandis que son hôte sommeillait encore, était descendue doucement, et avait appelé le corbeau messenger, qui attendait ses ordres dans l'arbre, d'où il lui avait déjà parlé à son arrivée au château.

– Va, mon bel oiseau, lui dit-elle, vole à la demeure de mon père, et là, dis à ma mère protectrice, la fée des Ruines, que j'ai retrouvé mes sœurs : elles sont, ainsi qu'elle ne l'avait que trop bien prévu, victimes d'un enchantement, et, puisqu'elle veut bien me faire encore un troisième présent, il faut que ce soit quelque talisman assez puissant pour rompre le résultat funeste de pratiques de magie et rendre la vie à celles dont je ne saurais assez déplorer la cruelle destinée.

Le corbeau inclina la tête d'un air triste et discret, et s'envola à tire d'ailes.

Eudoxie n'était pas fâchée de laisser reposer son cheval, qui avait encore une si longue course à faire, avec un aussi lourd fardeau que celui dont elle espérait bien pouvoir le charger ; elle désirait se reposer elle-même, pour se préparer convenablement à l'exécution de l'entreprise qu'elle méditait ; elle voulait aussi éloigner toute méfiance de l'esprit du baron.

Elle attendit donc, sans trop d'impatience, le retour de son courrier ; elle venait néanmoins le guetter chaque matin.

Le huitième jour enfin, elle le vit arriver : le noir messenger s'abattit auprès d'elle ; il tenait à son bec un long fil de soie, dans lequel étaient enfilées vingt-quatre pierres précieuses, d'un éclat incomparable. La jeune fille s'en empara, et entendit alors distinctement ces mots qu'il lui disait à demi-voix :

– *Tu dois terminer les malheurs
De tant de filles innocentes.
Pour ranimer tes froides sœurs,*

Prends ces pierres étincelantes !

Elle sut bien comprendre l'intention de sa vieille amie, remercia rapidement le complaisant messenger que lui avait dépêché la fée, l'embrassa même sur son aile lustrée ; puis elle alla trouver le baron, et lui demanda de vouloir bien la présenter, avant son départ, à la baronne sa mère.

La vieille Géraldine consentit à venir prendre place au repas du soir. Elle parut aussi charmée que son fils de l'esprit et de la gaieté du jeune voyageur. Eudoxie fit de son mieux pour lui plaire, et, au dessert, elle alla chercher son vin merveilleux, afin de l'offrir à ses hôtes,

– Vos ennuis, dit-elle à Rodrigue, ne pourront résister à cette liqueur, qui sait procurer à ceux qui la goûtent l'oubli complet de leurs maux. Je veux que tout le monde ici en ressente les heureux effets. Permettez-moi donc, noble baron, d'en donner à vos serviteurs. Je vous quitterai demain, au lever du jour, et je veux laisser un bon souvenir de moi à tous les habitants de ce château, où j'ai trouvé un accueil si hospitalier.

Et comme Rodrigue donnait son consentement par un sourire approbateur, Eudoxie remplit tous les verres ? qui se vidèrent à la ronde, avec des acclamations de joie.

Un quart d'heure ne s'était pas écoulé que le sommeil le plus profond s'était emparé des maîtres et des valets, et avait complètement anéanti, pour quelque temps du moins, leurs ennuis et la part de douleurs et de peines que chaque homme doit subir sur la terre.

La jeune fille saisit cet instant. Elle courut à l'escalier, et, s'approchant d'Aliénor, elle glissa dans sa main une des pierres que lui avait remises le corbeau. Elle alla ainsi vers chacune de ses sœurs, jusqu'à ce que ses vingt-quatre pierres fussent épuisées.

Elle eut alors l'indicible plaisir de voir se ranimer peu à peu ces pâles figures ; le sang recommençait à circuler dans leurs veines. Eudoxie vit peu à peu leurs joues se colorer de nuances rosées, leurs membres perdre leur rigidité, leurs yeux reprendre leur éclat.

Enfin Aliénor laissa retomber tout à coup ses

bras engourdis, et la corbeille qu'ils soutenaient depuis si longtemps alla rouler sur les degrés de marbre. Béatrice se souleva lentement. Léocadie rejeta sa couronne de roses. Toutes les jeunes filles quittèrent l'une après l'autre les positions qui leur avaient été imposées depuis tant d'années ; ensuite, éperdues, elles regardèrent de tous côtés avec égarement, en cherchant à se rappeler ce qui avait pu leur arriver. Elles ne virent devant elles qu'Eudoxie, qui, le doigt sur la bouche, semblait les inviter au silence. Retrouvant alors leur souplesse et leur légèreté, elles vinrent toutes se rassembler autour de leur jeune sœur, comme un folâtre essaim qui se presse autour de sa reine.

Eudoxie leur indiqua doucement leurs persécuteurs endormis ; elles la suivirent alors, et allèrent chercher le cheval qui devait les emporter loin de ces lieux maudits. Elles surent bien abaisser le pont-levis, ouvrir les portes massives ; le désir de la liberté leur prêtait des forces.

Eudoxie les fit toutes monter les unes après les autres sur son merveilleux coursier, qui

s'allongeait à mesure qu'elles prenaient place sur sa croupe ; puis, se mettant elle-même au-devant de ses sœurs, elle pressa les flancs du noble animal, qui s'élança avec rapidité sur la route qu'il avait déjà parcourue : il semblait qu'il eût des ailes, tant il dévorait l'espace.

Bientôt, bientôt Eudoxie reconnut les tourelles délabrées qui lui annonçaient le manoir paternel ; bientôt elle eut la joie de descendre de son cheval, de courir appeler ses parents ; elle voulait les préparer au bonheur qu'elle leur apportait, et ce ne fut qu'après de longs ménagements qu'elle osa aller chercher sa nombreuse suite.

Quels embrassements le père et la mère ravis prodiguèrent alors à leurs filles chéries, qu'ils n'espéraient plus revoir ! et par quelles bénédictions ils remercièrent celle à qui ils étaient redevables de pareilles félicités ! Les jeunes prisonnières se dédommageaient de leur longue immobilité ; elles remplirent le château de mille bruits joyeux, et leur présence le rajeunit et le ranima.

Cependant, le lendemain, elles virent arriver

au grand galop sur la route un cavalier couvert de poussière, monté sur un cheval blanc d'écume, et elles frissonnèrent en reconnaissant le baron Rodrigue.

Celui-ci s'arrêta devant la porte en ogive, et, sautant à bas de sa monture, il s'élança dans la demeure où il avait apporté tant de trouble et de désespoir. Il avait l'attitude d'un suppliant plus encore que celle d'un vainqueur, et il n'eut pas plutôt aperçu le comte et son épouse qu'il courut se précipiter à leurs pieds, en implorant leur pardon pour la félonie dont il s'était rendu coupable à leur égard. Ceux-ci se sentaient si heureux qu'ils n'eurent pas le courage de le repousser.

– Vous retrouvez vos filles, leur dit-il, aussi jeunes et aussi belles qu'à leur départ : elles n'ont pas vieilli dans l'état d'enchantement où elles sont restées, et pas un cheveu n'est tombé de leurs têtes. Laissez-moi les dédommager du mal que j'ai pu faire et leur servir de tuteur ; je puis les doter richement et leur chercher des époux plus dignes d'elles que je ne l'étais.

Le comte sourit sans répondre, et, voyant le baron harassé de sa course éperdue, le retint auprès de lui. Eudoxie veilla encore aux apprêts du repas, qui fut plus abondant et plus savoureux que par le passé, car la pauvreté du comte était moins grande qu'autrefois, la longue absence de ses filles lui ayant permis de faire des économies.

Rodrigue n'osait lever les yeux sur ses victimes. Cependant la gaieté qui régnait autour de lui le gagna peu à peu, et, se rassurant par degrés, il finit par y prendre part : il regarda alors attentivement Eudoxie, qui avait repris ses vêtements accoutumés.

– Eh quoi ! s'écria-t-il, ce chevalier, dont la société m'a été si agréable et si douce, et avec lequel j'ai fait de si joyeux repas, n'était autre qu'une jeune fille ! Quoi ! c'est elle qui a montré tant d'adresse et de courage, elle dont l'aimable caractère me faisait souhaiter de pouvoir passer ma vie à ses côtés !

Il me semblait aussi avoir déjà vu ses traits charmants et reconnaître leur expression mêlée de malice et de bonté. Jadis je n'observais que ses

sœurs, et je passais auprès d'elle sans lui accorder la moindre attention. Elle n'a pas, il est vrai, toute la beauté de ses aînées ; mais j'ai découvert en elle un cœur si généreux, tant de raison, de finesse et de douceur, que je m'estimerai bien heureux si elle voulait accepter l'offre de ma main. C'est elle que je désire entre toutes pour en faire la compagne de mon existence.

Comte Raoul, c'est la figure découverte aujourd'hui, et devant tous, que je vous demande en mariage votre fille Eudoxie. Je vous promets de la rendre heureuse, et je me suis trop reproché ma conduite envers vous pour vouloir désormais user encore de tromperies. Ne me causez donc pas la douleur de me refuser.

– Ma fille est libre, répondit le comte, et, après ce qu'elle a fait pour nous, je lui trouve assez de force d'âme et de caractère pour pouvoir décider elle-même de son avenir.

Tous les yeux se tournèrent alors vers la jeune fille, qui, rougissante et charmée, baissait la tête.

Elle n'avait pu voir sans intérêt ce beau chevalier, miné par un mal dont il lui semblait

qu'elle avait le pouvoir de le guérir ; elle avait été sensible à la courtoisie de son accueil et aux égards dont il l'avait entourée. Son repentir la touchait, parce qu'elle le sentait sincère, et elle pensait aussi qu'elle passerait volontiers sa vie auprès de lui ; mais elle ne voulait prendre aucun engagement sans consulter la fée des Ruines.

Elle demanda donc le temps de la réflexion, et, se levant brusquement, quitta la table. Puis elle courut à la tourelle, où l'attendait sa vieille amie ; elle la remercia ardemment de l'appui qu'elle lui avait accordé, et lui transmit la demande du baron.

– Ne le refusez pas, mon enfant, lui répondit sa protectrice ; là vous trouverez encore une tâche à remplir et des larmes à sécher ; là vous aurez du bien à faire, et là le bonheur vous attend. Allez, et que le ciel vous protège !

Aussitôt qu'il eut obtenu le consentement de la jeune fille, le baron Rodrigue fit venir ses équipages, ses chevaux et ses écuyers, et emmena chez lui le comte Raoul et sa nombreuse famille.

La plus grande magnificence présida aux

noces du beau chevalier avec la charmante Eudoxie.

La vieille baronne Géraldine, qui mourut peu de temps après, laissa celle-ci complètement maîtresse au logis, où elle sut ramener la vie et le bonheur.

Elle décida le baron Rodrigue à suivre tous les conseils qu'elle lui avait adressés la première fois qu'elle avait été reçue par lui. La jeune châtelaine donna les fêtes les plus splendides, et y reçut tous les seigneurs des environs, avec leurs épouses. Des troubadours, auxquels elle accordait une hospitalité généreuse, vinrent encore animer ces fêtes par leur musique et par leurs chants. Elle fit appeler les sculpteurs les plus habiles qu'elle put trouver, et leur commanda vingt-quatre statues de marbre, qui allèrent occuper sur le grand escalier les places que ses sœurs y avaient remplies si longtemps. Elle attira aussi les peintres les plus célèbres, et leur fit décorer les immenses salles de son château, dont on admirait la splendeur, employant ainsi le superflu de sa fortune à encourager les arts et à soutenir ceux qui les

cultivaient.

Elle veilla à ce que le bien-être et l'abondance vinssent remplacer, dans ses nombreux domaines et chez tous ses vassaux, la misère qui les accablait. Elle sut enfin créer tant d'occupations sérieuses ou agréables à son mari, que celui-ci n'eut plus le temps de ressentir l'ennui dont il avait tant souffert. Il apprit, de la simple fille qu'il avait choisie, à remplir sa vie, à se rendre utile à ses semblables et à lui-même, et paya le bonheur qu'elle avait su lui créer par un amour qui alla toujours en s'augmentant.

Eudoxie établit richement ses vingt-quatre sœurs, qui lui furent toute leur vie reconnaissantes et dévouées, et garda auprès d'elle ses vieux parents, dont elle était devenue l'idole, après avoir été si longtemps la moins aimée de leurs filles.

Entourée de tant de bonheur et d'affections, la baronne Eudoxie quittait pourtant tous les ans son riche palais, son père, son époux adoré et les joyeux enfants qu'elle avait mis au monde. Elle allait seule s'enfermer pendant huit jours dans le

château délabré de ses ancêtres.

N'y retrouvait-elle pas les souvenirs du passé, les longs récits et les conseils de sa vieille amie ? Ne lui portait-elle pas le tribut de son affection et de sa reconnaissance ? Et ces tours envahies par le lierre, ces murs lézardés, disparaissant sous la mousse et sous les fleurs sauvages qui leur faisaient une magique décoration, n'avaient-ils pas pour elle ce charme mêlé de tristesse, cet attrait mystérieux et mélancolique, qui manquaient à sa somptueuse habitation, et que sur la demeure abandonnée savait toujours répandre la fée des Ruines ?

Le diamant noir

Dans un petit port de mer, uniquement habité par quelques pauvres pêcheurs, vivait depuis bien longtemps une femme dont personne ne connaissait l'âge. Elle occupait une grotte taillée dans la falaise, et dont les eaux venaient fermer l'entrée à la marée montante. Une table, faite d'un bloc de rocher, quelques pierres larges et plates qui servaient de sièges, une couchette avec deux minces matelas rembourrés de varechs, composaient tout le mobilier.

La maîtresse de ce pauvre logis fournissait de filets les pêcheurs et se nourrissait de quelques poissons qu'ils lui jetaient en passant quand leur pêche avait été bonne, et de moules et de coquillages qu'on la voyait ramasser sur les rochers.

Depuis combien de temps était-elle là ? Nul ne le savait ; mais les plus vieux marins se

souvenaient d'avoir entendu dire à leur père qu'ils l'y avaient toujours vue et que leurs grands-pères eux-mêmes ne savaient pas d'où elle était venue. On ignorait aussi l'époque de sa naissance, qui devait remonter bien loin.

Malgré cette extrême vieillesse, la fée de la Mer, comme se plaisaient à l'appeler les pêcheurs, possédait encore une étrange beauté, et son front fier et serein sous sa couronne de cheveux d'argent avait autant de noblesse que celui d'une reine. Elle avait la taille droite et élevée sous les haillons qui la couvraient ; ses yeux étaient verts et changeants ; son sourire avait quelquefois une douceur et un charme incomparables ; mais quand ses sourcils se fronçaient, on ne pouvait s'empêcher de frémir et de baisser les yeux ; par moments, son regard lançait des éclairs, puis il devenait plus limpide et plus pur que le flot quand il s'endort dans les beaux soirs d'été. On la trouvait charmante ou terrible, et sa verte vieillesse se parait encore d'une grâce infinie ou d'une sauvage majesté. On la redoutait et on était forcé de l'aimer.

Les pêcheurs ne manquaient jamais de la saluer lorsqu'ils passaient dans leurs petites barques le matin devant sa grotte, en se rendant à leur rude labeur, et si elle leur souriait à ce moment-là, ils remarquaient que leur pêche était meilleure ; mais, pour peu qu'elle eût l'air sérieux et sombre, ils étaient sûrs d'avoir gros temps. On prétend même que ceux qui ne devaient pas revenir la trouvaient d'une mortelle pâleur et ne pouvaient obtenir un regard de ses yeux éteints.

Parmi les robustes marins qu'elle aimait à voir se livrer à leurs travaux s'en trouvait un auquel la fée de la Mer souriait plus souvent qu'aux autres, et qui plus souvent aussi lui rapportait du poisson de sa pêche quotidienne. C'est que Jean-Marie était un des plus hardis pêcheurs du port ; c'était aussi le meilleur père et le mari le plus fidèle, et son travail soutenait une nombreuse couvée d'enfants, qui venaient s'ébattre sur le sable du rivage et jouer avec les vagues où se baignaient leurs pieds nus. La fée avait ses plus doux regards pour cette famille qu'elle voyait croître sous ses yeux, et ses filets les plus solides étaient donnés à

celui qui chaque jour risquait son existence pour subvenir à celle de tant d'êtres chéris.

Cependant les enfants grandissaient, et Jean-Marie se voûtait et s'affaiblissait sans qu'on pût remarquer la moindre altération sur les traits de la fée. Elle était toujours sereine, sévère et belle, terrible dans sa colère, imposante et douce aux heures de calme, lorsqu'un jour elle vit arriver le vieux pêcheur jusqu'à sa grotte.

Il apportait un panier rempli de son plus beau poisson, et il le déposa aux pieds de celle qui tant de fois avait favorisé ses courses de son regard et de son sourire.

– Pardon, madame ! lui dit-il ; il me semble que vous êtes pour moi une ancienne amie, quoique je ne vous aie jamais parlé ; je ne sais si je me suis trompé, mais c'est à vous que j'ai souvent attribué le bonheur que j'ai eu dans mes excursions et la facilité avec laquelle j'ai pu élever ma nombreuse famille.

J'ai bien des fois repris courage en vous regardant, et il me semblait que vous me protégiez quand vos yeux me suivaient sur les

vagues, auxquelles ils avaient l'air coordonner de s'apaiser pour moi. Je n'ai jamais manqué de vous offrir une part de ma pêche, si modeste qu'elle fût, et presque assuré de l'intérêt que vous me portez, je me hasarde aujourd'hui à venir vous demander un dernier service qui me mettra l'âme en repos si vous voulez bien ne pas me le refuser.

– Parlez, Jean-Marie, répondit la fée en s'emparant du panier de poissons ; vous ne vous trompez pas en vous figurant que je me suis intéressée à vous. J'aime en vous le travailleur infatigable, le marin qui ne redoute pas d'affronter la tempête, et le tendre père, l'époux sans reproche, dont toute la vie a été consacrée à sa famille, et dont la probité égale le courage. Je serai heureuse si je puis vous être utile, et j'espère n'avoir rien à vous refuser.

Tout en parlant, elle le faisait entrer dans sa grotte, où tous deux prenaient place sur les sièges de pierre qui la décoraient.

– Madame, reprit Jean-Marie encouragé par l'accueil bienveillant de son interlocutrice, je me

vois vieillir de plus en plus, et je sens que maintenant je n'ai plus beaucoup de temps à vivre. Avant de quitter pour toujours cette terre où je crois avoir rempli ma tâche, je voudrais soulager mon esprit d'une dernière préoccupation.

Depuis que je vous vois, madame, vous êtes toujours restée la même, et comme nos pères vous ont, eux aussi, connue telle que vous êtes, j'ai tout lieu de penser que vous avez encore de nombreuses années à rester ici. À vous seule donc je puis confier mon secret et l'exécution de ma dernière volonté ! Je vous crois bonne et prudente, et j'aurai parfaite confiance en vous pour l'accomplir comme je le désire.

– Ne craignez rien, Jean-Marie ; je suis pour longtemps en ces lieux, et vous pouvez m'exprimer votre vœu suprême, assuré d'avance que je m'y conformerai et que j'agirai comme vous le feriez vous-même si vous pouviez revenir ici-bas. Parlez donc à cœur ouvert, et considérez-moi comme une amie.

– Il faut alors vous dire, madame, qu'il y a

bien des années, étant encore tout jeune, je me trouvai un jour jeté par la tempête sur un bloc de rochers, là-bas, bien loin dans la mer. Il me fallait prendre mon parti d'y rester jusqu'à ce que le temps, redevenu plus calme, pût me permettre de retourner au logis. J'y cherchai donc quelques coquillages pour tromper ma faim, et c'est à ce moment que je trouvai ce dont je n'avais nul besoin, c'est-à-dire, autant que je m'y puis connaître, un trésor sans prix. Du reste, vous allez en juger vous-même, car je l'ai apporté là dans ma vareuse.

Et le pêcheur, fouillant dans sa poche, en tira un diamant noir gros comme un œuf, qui jetait ses feux sombres au soleil. Cette pierre avait un éclat incomparable ; la fée s'en empara et la considéra longtemps avec une curiosité pleine d'admiration.

– Comment se fait-il, mon ami, dit-elle enfin, que, possesseur d'une pareille richesse, vous n'en ayez tiré aucun parti et que vous soyez resté simple pêcheur, vous donnant tant de peine pour élever votre famille ?

Jean-Marie, à cette question, se gratta la tête quelques instants avec embarras.

– Vous allez me trouver singulier, madame, peut-être me jugerez-vous avare, et pourtant quelque chose me dit que je n'ai pas eu tort d'agir ainsi que je l'ai fait.

J'avais le goût du travail et le besoin d'une vie active et occupée ; ma ménagère était jeune, jolie, coquette ; elle aimait le plaisir un peu plus peut-être qu'il n'eût fallu ; elle aimait aussi les fanfreluches, les colifichets ; mais elle avait tant à faire avec notre troupeau d'enfants qu'à peine pouvait-elle s'échapper de loin en loin le dimanche pour courir à la danse, et le ruban frais qu'elle attachait alors à son bonnet ne se renouvelait pas bien souvent, car nous ne manquions pas de blouses et de sabots à acheter pour les petits. Si je m'étais trouvé riche, qu'aurait fait Marianne toute la journée, débarrassée des soins du ménage et payant d'autres personnes pour soigner ses marmots ? Je n'aurais peut-être pas été, madame, l'heureux mari qui n'a jamais eu qu'à se louer de sa femme.

Moi-même, que serais-je devenu dans l'oisiveté ? J'aurais sans doute demandé au vice les distractions que je n'aurais plus trouvées dans mon travail quotidien, et je ne serais pas resté l'honnête homme et le brave marin que vous avez félicité tout à l'heure. J'ai donc préféré demeurer pauvre et gagner mon pain à la sueur de mon front ; mais comme Marianne eut pu ne pas être de mon avis, je lui ai soigneusement caché ma découverte ; j'ai dissimulé à tous les regards ce merveilleux diamant, et vous êtes la première à qui je le montre et à qui j'en parle.

– Vous avez agi en sage, Jean-Marie, répondit la fée surprise et émue, et votre pauvreté volontaire n'a que plus de mérite à mes yeux ; mais aujourd'hui que vous approchez de votre fin, pourquoi ne pas donner ce trésor à vos enfants et ne pas leur laisser cette joie ?

– Les motifs qui m'ont empêché d'en profiter pour moi-même m'empêchent aussi de le livrer à mes enfants. Ils n'ont pas reçu l'instruction qu'on donne aux hommes des villes, ils ne savent que manier la rame et jeter le filet dans les vagues ;

l'âpre senteur des flots convient à leur santé, et le rude et continuel travail auquel je les ai habitués est pour moi le garant de la pureté de leur vie et le meilleur préservatif contre les passions mauvaises. Laissons-les diriger leurs barques ; ils sont forts et adroits, ils sauront bien maintenant subvenir à tous leurs besoins et bientôt à ceux de leurs nouvelles familles. Cachons-leur bien cette fortune dont ils peuvent se passer et qui peut-être les corromprait ; qu'ils restent pauvres, utiles et occupés ! Je ne leur souhaite pas une autre vie que celle que j'ai eue et pour laquelle je les ai élevés. Pourtant il me semble que mon trésor a une destination et que ce n'est pas pour rien que je l'ai ramassé dans les rochers. Je ne voudrais pas qu'il fût perdu pour les miens ; quelque jour peut-être seront-ils heureux de le trouver.

Voulez-vous, madame, le conserver avec soin ? Laissons mes fils et les fils de mes fils être de simples pêcheurs et de vigoureux marins ; mais si, par hasard, un d'entre eux se trouvait dans le malheur, si ce diamant pouvait sauver celui-là de la misère et peut-être de la mort, gardez-le pour lui, et qu'un jour il bénisse ma

mémoire et me remercie d'avoir prévu ses peines ! Surtout que ce trésor ne serve jamais à encourager la paresse, le désordre ou la vanité ! Je m'en rapporte à vous pour en user avec discernement. Qu'il ne soit donné à celui qui doit le posséder qu'après les plus rudes épreuves, après qu'il aura fait pour lutter contre le malheur tout ce que peut faire un homme, et que cette fortune soit le prix du courage, le dédommagement de grandes douleurs et la récompense de la vertu !

Voilà mon diamant, madame ; vous en connaissez la destination ; puisse-t-il sécher des larmes et rendre la joie à quelque cœur brisé ! Je n'aurai nul regret de m'en être privé pour moi-même.

– Soyez tranquille, Jean-Marie, vos vœux seront exaucés, reprit la fée, qui tenait le précieux diamant. Suivez-moi, et vous allez voir vous-même où je le dépose.

Elle alla alors au fond de sa demeure, et, poussant une porte complètement cachée par les rochers, elle introduisit le pêcheur ébloui dans

une immense salle, étincelante de cristaux et de dorures. L'eau de mer y séjournait, limpide et fraîche, dans de grands rochers creux, brillants des couleurs les plus vives et les plus variées, où elle offrait des bains délicieux ; de hautes herbes marines y trempaient leurs pieds ; des colonnes transparentes soutenaient des blocs de pierres, garnis de coraux et de coquillages.

La fée se dirigea vers un coffre en cristal de roche, fermé par une serrure d'or ; elle l'ouvrit et y plaça le diamant noir.

– Il est en sûreté là, dit-elle au vieux marin, et il n'en sortira que pour sauver celui de vos descendants dont vous prévoyez les malheurs. Fiez-vous à moi pour en disposer convenablement, et soyez sûr que j'accomplirai avec fidélité vos derniers souhaits. Que vos yeux se ferment en paix, Jean-Marie ! Vous avez été un homme de bien, et même, après votre mort, il se fera encore de bonnes choses en votre nom. Votre vie a été pleine et vous pouvez mourir !

Jean-Marie remercia beaucoup la fée et retourna chez lui, où, quelques semaines plus

tard, il rendait le dernier soupir, entouré de sa femme et de ses enfants.

La fée tint parole à celui qui n'était plus ; elle suivit de l'œil les fils qu'il avait laissés après lui et les fils de ses fils. Bien des générations de pêcheurs passèrent ainsi devant elle, tandis qu'elle restait toujours impassible et qu'on n'eût pu distinguer une ride de plus à son front. Elle les voyait d'abord, enfants rieurs et insoucians, folâtrer au bord des eaux, puis grandir et se développer, apprendre, comme leurs pères, à se servir de la rame et à gouverner leurs nacelles ; jeunes hommes, ils choisissaient leurs épouses parmi ces belles filles qui vont, jambes nues, chercher la crevette au sein des flots ; à leur tour, ils devenaient pères, puis leurs corps robustes s'affaiblissaient aussi, leurs membres perdaient leur souplesse et leur énergie, et ils s'inclinaient vers la tombe.

Des années s'écoulèrent, des siècles peut-être, sans que la fée eût jugé nécessaire de tirer le diamant noir de son coffre de cristal. Qu'auraient fait les pêcheurs de ce trésor ? Ils avaient le

travail, la pauvreté libre et fière, l'emploi de leur vie ; ils passaient le front haut et les bras occupés, et ils mouraient sans avoir rien envié ni rien regretté, après une existence bien remplie.

Enfin il en survint un moins robuste que ses pères, et dont le travail plus lent et plus pénible avait peine à soutenir sa famille. Le pauvre Pierre mourut épuisé tout jeune encore, laissant sa femme veuve avec six enfants.

Ulric, l'aîné, qui atteignait quatorze ans, n'hésita pas à remplacer son père et à diriger sa barque.

– Ne pleure pas, disait-il à sa mère ; c'est moi qui te nourrirai désormais et qui t'apporterai de quoi faire vivre mes frères et sœurs ; je suis plus sain et plus vigoureux que ne l'était mon père, et mon travail suffira pour nous tous.

Pourtant l'enfant comptait trop sur ses forces, et la pauvre famille sans appui n'eût pu se soutenir si elle n'eût trouvé une protection sur laquelle elle ne comptait pas.

Plusieurs maisons s'étaient bâties dans

l'humble village où se trouvaient maintenant quelques hommes riches à côté des pêcheurs.

L'un d'eux était un ancien négociant qui avait fait fortune dans le commerce ; le vieux Reynold avait une fille unique, dont la frêle santé l'avait obligé à venir passer une partie de l'année aux bords de la mer. Esther, pour se fortifier, partageait toujours les jeux et quelquefois même les travaux des enfants de Pierre ; elle ne put voir leur malheur sans en être émue ; elle vint visiter souvent la mère de famille qui avait perdu son protecteur, et elle lui donna ses soins et ses secours ; tout l'argent qu'on lui remettait pour ses fantaisies de jeune fille était employé à payer le pain quotidien des enfants sans ressources.

Ulric ne put la voir si bonne et si belle sans se prendre d'un attachement passionné pour celle qui lui apparaissait comme un ange sauveur, sans concevoir l'ardent désir de prétendre un jour à sa main. Également avide d'alléger la misère de ceux qui l'entouraient, il prit sa mère à part pour lui communiquer ses intentions.

– Mon frère Philippe, lui dit-il, est maintenant

d'âge à pouvoir me remplacer dans le gouvernement de notre barque ; je me figure qu'en quittant mon pays je pourrai trouver quelques moyens de faire fortune ; je souffre de vous voir toujours dans la peine. Je vais m'engager comme matelot sur un des navires qui sont en partance dans le port voisin. Je reviendrai, ma mère ; attendez-moi quelques années, et alors peut-être pourrai-je vous rapporter ce que je chercherais en vain ici, une somme ronde qui me permette de soulager votre vieillesse et d'établir mes frères et sœurs. Laissez-moi partir, et j'ai dans l'idée que vous aurez un jour à vous en féliciter.

Sa mère, touchée de son courage et de son dévouement, le bénit en pleurant. Ulric fit ses apprêts de départ ; il recommanda sa famille à la généreuse Esther, assuré qu'elle ne la laisserait pas dans le besoin en son absence. Il s'éloigna, le cœur brisé, mais soutenu par l'idée qu'il accomplissait un devoir et par la double espérance qu'il emportait avec lui. Il se sentait une force, une ardeur capables de conquérir le monde.

Le capitaine du bâtiment sur lequel il s'embarqua ne tarda pas à le distinguer de ses camarades. Il remarqua son zèle et son activité ; il fut en même temps touché de sa tristesse, car les regrets du jeune homme se lisaient dans ses yeux ; il lui témoigna quelque bonté, dont Ulric reconnaissant chercha à se rendre de plus en plus digne.

Un jour retentit le cri lugubre :

– Un homme à la mer !

Ulric le premier se précipita dans les flots pour leur disputer leur victime ; il lutta longtemps contre les vagues, disparaissant et reparaissant tour à tour ; enfin il vint à bout de saisir un objet flottant qu'il ramena avec peine ; on lui tendit des cordages ; il remonta avec son précieux fardeau, et, arrivé sur le pont du navire, épuisé de fatigue et d'émotions, il y tomba évanoui. Tandis qu'on lui portait secours, le capitaine, penché sur celui qu'il avait sauvé, reconnut son fils, son unique enfant, qui venait d'échapper à la mort grâce au dévouement du hardi matelot.

– Je n'oublierai jamais quelle dette je viens de

contracter envers vous, dit le capitaine à Ulric dès qu'il eut repris ses sens. Il y a longtemps, Ulric, que vous m'intéressez ; que puis-je, à mon tour, faire pour vous ? Parlez librement ; vous trouverez désormais en moi un ami sûr et dévoué.

Le jeune homme encouragé conta naïvement à son nouveau protecteur ses projets, ses espérances et ses vœux.

– Ne craignez rien, reprit le capitaine ; vous arriverez au but que vous poursuivez avec tant d'ardeur. Vous avez de l'énergie, du courage ; je vous observe depuis longtemps, et j'ai reconnu en vous une intelligence solide et une volonté forte. Nous allons aux colonies ; j'y ai un ancien ami qui est planteur ; je vous recommanderai vivement à lui, et je ne doute pas qu'avec son appui et ses conseils vous n'arriviez à ce que vous souhaitez. Courage, Ulric, et l'avenir vous sourira.

En effet, à peine eurent-ils abordé, que le premier soin du capitaine fut de conduire le jeune matelot à son ami, qui le mit presque aussitôt à la tête de plantations importantes.

Ulric déploya tant de capacité dans ses nouvelles fonctions, il sut si bien s'en acquitter, qu'on lui confia d'autres travaux ; ses appointements furent triplés ; il eut bientôt une part dans les bénéfices ; au bout de peu d'années, il se trouvait presque à la tête de cette petite fortune qu'il avait si ardemment souhaitée ; déjà il songeait au retour, lorsqu'un matin son patron se présenta chez lui :

– Ne nous quittez plus, lui dit-il, Ulric ; votre place est désormais ici ; vous faites déjà partie de ma famille ; soyez-en tout à fait. Je me fais vieux, et voudrais vous associer à mes travaux, pour la direction desquels vous me remplacerez bientôt. Vous connaissez ma fille Cora ; devenez mon gendre et établissez-vous pour toujours auprès de nous. Je vous aime comme un fils, et je suis certain que vous ferez le bonheur de mon enfant.

Le vieux planteur attendait impatiemment une réponse. Ulric restait muet. Enfin, relevant ses yeux, qu'il avait tenus baissés pendant le discours de son protecteur :

– Votre fille a mille charmes et mille vertus,

lui dit-il ; mais mon cœur n'est plus à moi, il est resté là-bas dans mon pays ; je ne sais si j'y retrouverai libre encore celle que j'aime ; mais j'irai m'assurer de son sort ; j'irai lui offrir le résultat de mes travaux. Ma vieille mère ne m'attend-elle pas aussi ? Mes sœurs et mes frères ne doivent-ils pas sourire à mon retour ? Rien ne peut remplacer la patrie ; laissez-moi vous quitter, et ne m'en voulez pas d'une résolution à laquelle aucune offre ne doit me faire manquer.

– Vous êtes libre, Ulric, reprit le vieillard attristé ; votre refus m'afflige, mais il ne me fera point oublier le zèle que vous avez montré pour mes intérêts.

Peu de jours après, il remettait au jeune homme une cargaison dont la valeur devait doubler quand il la revendrait dans son pays. La bonne Cora, les larmes aux yeux, y joignit un riche collier pour être offert de sa part en cadeau de noces à la femme qu'il lui préférerait.

Ulric les remercia, et, pressant leurs mains amies, il les quitta, non sans regrets ; mais son parti était pris, son devoir lui commandait de

partir. Sa traversée fut heureuse d'abord.

On n'avait pas entendu parler de lui depuis des années dans son pays. Son frère Philippe avait hérité de la faible constitution de son père, et son courage pliait sous le fardeau dont il était accablé. Sa mère, épuisée de chagrin et de privations, était tombée malade. Esther seule restait à cette famille désolée.

Un jour, un navire vint se briser contre les rochers qui bordaient la côte. Philippe, en revenant de sa course quotidienne, ramassa sur le sable un homme évanoui, et, en cherchant à le faire revenir à lui, il reconnut son frère, hâlé par le soleil du tropique et maigri par le travail et les fatigues. Le pauvre Ulric avait gagné cette fortune, qu'il était allé conquérir au loin ; mais un naufrage venait de la lui enlever, alors qu'il croyait toucher au port.

Philippe le soutint jusqu'à l'humble demeure où de nouvelles douleurs l'attendaient. Sa mère mourante ne put rouvrir les yeux pour le reconnaître et lui dire un dernier adieu.

– Comment Esther ne vient-elle pas ?

murmura-t-il en tremblant à l'oreille de sa jeune sœur. Vous a-t-elle donc oubliés ?

– Esther épouse dans huit jours le riche Albertus. Son père exige cette union, qu'elle a retardée autant qu'elle l'a pu.

L'infortuné retomba anéanti au pied du lit de sa mère ; il était à bout de forces, il était à bout de courage ; tous ses efforts n'avaient pu aboutir à rien, et il se retrouvait en face de la misère et de la mort, avec toutes ses espérances brisées.

– Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria-t-il, j'ai pourtant fait ce que j'ai pu. – Et il tomba évanoui.

Ses sœurs pleuraient autour de lui ; un morne désespoir planait sur cette famille accablée.

En ce moment, un léger bruit se fit entendre à la porte ; quelqu'un demandait à entrer. Philippe alla ouvrir et reconnut la fée de la Mer.

– Hélas ! madame, lui dit-il, ma pêche n'a point été bonne aujourd'hui, et je n'ai pas de poisson à vous offrir. Vous le voyez, le malheur est entré chez nous : ma mère se meurt, et mon frère est prêt à succomber à la fatigue et au

chagrin. Que pourrions-nous pour les autres, nous qui avons tant de peine à supporter le poids de notre affliction ?

– Je ne vous demande rien, mon enfant, répondit doucement la fée, et si je viens vous troubler dans votre douleur, c'est qu'il faut absolument que j'entretienne à l'instant même votre frère Ulric. Ce que j'ai à lui dire ne souffre aucun retard.

La fée mit la main sur le front du jeune marin.

– Ulric ! dit-elle, Ulric !

À cet appel tout-puissant, les yeux d'Ulric se rouvrirent, et tournant ses regards vers la visiteuse inattendue :

– Que voulez-vous de moi, madame ? dit-il.

– Venez avec moi, reprit celle-ci.

Et elle se dirigea vers la chambre de Philippe, où Ulric la suivit aussitôt.

– J'habite depuis bien longtemps ces rochers, dit-elle, et j'ai connu un de vos pères, qui d'avance s'est préoccupé de votre sort. Il a prévu tous les malheurs qui vous sont arrivés, et voici

ce que j'ai à vous donner de sa part.

Et la fée remit au jeune homme stupéfait le magnifique diamant noir.

– Avec ceci, reprit-elle, vous pouvez réparer tous vos malheurs ; mais ne perdez pas un seul instant. Il faut, avant tout, secourir votre mère, qui n'est pas morte, comme vous le croyez. Il faut réclamer la main de celle que vous aimez, et que désormais on sera heureux de vous accorder ; il faut enfin tirer de la misère votre famille, qui a tant souffert. Ne me remerciez pas : je ne suis ici que l'interprète de la volonté d'un autre, et c'est à votre aïeul que doivent s'adresser vos bénédictions. Vous avez lutté, vous avez souffert, et ce trésor vous est acquis. Adieu. Soyez heureux !

Et la fée, saluant de la main Ulric interdit et muet, se retira lentement.

Cependant la mère d'Ulric, subitement ranimée, était déjà dans les bras de son fils retrouvé. Le jeune marin, remis de sa joie, n'eut rien de plus pressé que de courir chez le vieux Reynold. Le bonheur lui avait rendu toutes ses

forces. Il présenta l'étincelant joyau au père d'Esther, sans prononcer une parole.

– Oh ! oh ! qu'est ceci ? s'écria celui-ci en ouvrant de grands yeux ; je n'ai jamais vu de pareil diamant. Est-ce de vos voyages, Ulric, que vous avez rapporté ce trésor sans prix, et qui vous fait l'homme le plus riche de la terre ?

– Je vous le laisse, répondit Ulric ; faites-le évaluer ; mais, en attendant, donnez-moi sur ce gage quelque argent, dont j'ai le plus pressant besoin.

Reynold alla à ses coffres et en tira des poignées d'or, qu'il remit, sans les compter, au possesseur du diamant noir.

L'abondance revint dans la maison, et avec elle les sourires et la gaieté.

Cependant Reynold était allé trouver un de ses confrères, et tous deux s'émerveillaient de la grosseur et de la beauté de la pierre extraordinaire, qui était d'un prix si élevé qu'ils ne pouvaient le calculer.

Aussi, quand Ulric vint demander la main de

la jeune Esther, le vieux négociant ne se tenait pas d'aise qu'un si riche parti se présentât pour sa fille ; il eut bientôt rompu le mariage qu'il lui avait imposé, pour en conclure un autre bien plus selon son cœur ; puis il entreprit un long voyage, afin de pouvoir vendre au plus haut prix possible le précieux diamant de son gendre.

Ulric acheta la plus belle maison du pays et s'y établit avec la femme de son choix ; il partagea naturellement ses richesses avec ses frères et sœurs. Quant à sa mère, elle ne demandait qu'à voir ses enfants satisfaits et à finir ses jours auprès d'eux ; elle ne quitta plus son fils aîné, qui, heureux par le cœur, heureux par la fortune, jouissait d'autant plus de toutes ses prospérités, qu'il les avait mieux méritées. Il se plaisait souvent à exercer son ancien métier, mais le produit de sa pêche appartenait désormais aux pauvres, et la plus belle part en était soigneusement prélevée pour la fée de la Mer, qui ne manquait jamais de suivre du regard son esquif sur les flots.

Ulric et Esther, en se félicitant de leur bonheur, ne laissèrent jamais passer un jour sans donner une bénédiction à la prévoyance de leur aïeul.

Le veilleur de nuit

Le jeune Wilhelm, ayant perdu ses parents de bonne heure, s'en alla vivre auprès d'une sœur de son père, veuve, et qui possédait une ferme assez considérable entourée de terres en plein rapport.

Jeanne approchait de la soixantaine ; mais l'air pur des champs, la vie active et occupée qu'elle y menait, lui avaient conservé sa santé et elle était encore alerte et vive.

La brave femme reçut son neveu avec la plus grande bonté et le mit à la tête d'une partie de ses travaux ; elle désirait lui faire prendre goût à l'administration de son domaine, qu'elle comptait lui laisser à sa mort, n'ayant aucun autre héritier que lui, et voulait en attendant se faire de lui un aide, en même temps qu'une compagnie dans ses vieux jours.

Son espoir ne tarda pas à être déçu.

Une fois installé chez la fermière, le jeune homme voyant qu'il jouissait d'une grande aisance et ne manquait de rien, ne sentit pas la nécessité du travail.

Il prit en dégoût les travaux de la ferme. Il venait d'atteindre sa vingtième année ; le plaisir avait un grand attrait pour lui. Il se lia avec les jeunes gens les plus paresseux de son village et se livra avec eux à tous les excès. Il aimait surtout à boire et se plaisait à courir les cabarets des environs, malgré les leçons et les remontrances de sa tante.

Sur ces entrefaites, une amie d'enfance de celle-ci vint à mourir, laissant une fille sans ressources et sans appui. Jeanne, qui avait toujours été bonne et bienfaisante, s'empressa de recueillir chez elle la petite orpheline.

Suzanne allait avoir quatorze ans ; elle fit de son mieux pour prouver sa reconnaissance à sa protectrice ; elle fut pour elle tout ce que Wilhelm avait refusé d'être. Elle l'aida ou même la remplaça au besoin dans ses occupations habituelles, en même temps que sa douceur, son

affection et son aimable caractère embellissaient et charmaient l'existence de sa mère adoptive.

Wilhelm ne vit pas la nouvelle venue sans jalousie et sans inquiétude ; mais il n'eut pas le courage de changer son genre de vie et ne fit rien pour conserver l'amitié de sa tante. Il remarqua bientôt que la jeune fille faisait de jour en jour de nouveaux progrès dans les bonnes grâces de la maîtresse du logis, et prenait, par sa bonne conduite, de l'importance et de l'autorité dans la maison ; son dépit le conseilla mal et l'éloigna de plus en plus de la ferme.

Un soir que Wilhelm s'était absenté selon sa coutume, sa tante se leva tout à coup, écarta son rouet, et s'adressant à Suzanne :

– Il faut, lui dit-elle, que j'aie cherché ce mauvais sujet ; je suis trop bonne pour lui, et si son pauvre père vivait encore, il me reprocherait ma faiblesse. Il est de mon devoir de ramener mon neveu dans la bonne voie et je me rendrais complice de son inconduite en la supportant plus longtemps ; je suis sûre qu'il est encore allé au village voisin rejoindre ce méchant Pierre qui ne

vaut pas mieux que lui, et, en prenant le chemin qui va sur la montagne, je ne puis manquer de le rencontrer. La nuit arrive ; il doit être en route pour revenir ; je vais au-devant de lui.

– Laissez-moi vous accompagner, bonne Jeanne, dit la jeune fille ; le chemin est étroit et glissant. Il longe le précipice au fond duquel coule la rivière ; un faux pas y est très dangereux ; vous aurez du moins mon bras pour vous soutenir.

– Non, Suzanne, je ne crains rien ; j’ai le pied sûr et je ne connais pas le vertige : Wilhelm rougirait trop d’entendre devant toi tout ce que j’ai à lui dire ; il faut que je lui parle à lui seul, ta présence nous gênerait. Reste au logis, ma fille ; tu vas te mettre à mon rouet ; d’ailleurs nous ne tarderons guère à rentrer.

Jeanne mit son capuchon sur sa tête, et, s’appuyant sur son bâton, elle prit le chemin de la montagne.

Elle ne tarda pas à entendre son neveu qui revenait du cabaret d’un pas légèrement aviné, et qui, tout en marchant, fredonnait quelques joyeux

refrains. Il rougit de colère et de honte en apercevant sa tante.

– Suis-je donc un petit enfant, lui cria-t-il, pour que vous veniez me chercher à la nuit, comme si je n'étais pas en état de rentrer seul ? Dieu merci ! je puis marcher sans lisières.

– Je sais que tu n'as pas besoin de moi, Wilhelm, répondit Jeanne avec douceur, et si je suis venue à ta rencontre, c'est que je suis bien aise de causer avec toi. Il faut absolument que tu changes ton train de vie, mon enfant. Je me fais vieille, et toi seul peux me remplacer pour la surveillance continue qu'exigent nos travaux. Suzanne, avec toute sa bonne volonté, n'a pas la force nécessaire pour cela ; d'ailleurs, elle est trop jeune encore et ne peut prendre assez d'autorité sur nos gens de service.

– Elle a pourtant toutes les qualités et toutes les vertus, votre Suzanne, reprit le jeune homme avec amertume, et je m'étonne que vous trouviez quelque chose qu'elle ne soit pas capable de faire, car, depuis qu'elle est à la ferme, vous n'avez d'yeux et d'attentions que pour elle.

– Ne le mérite-t-elle pas ? s'écria Jeanne. J'espérais que son exemple aurait une bonne influence sur toi et pourrait te ramener au bien ; mais je vois avec douleur que tu t'obstines à rester dans la voie du mal et que rien ne peut t'en tirer.

– Si vous comptez sur Suzanne pour cela, ma tante, vous avez tort ; je fais très peu de cas d'elle et ne prendrai point de leçons d'une fille de quatorze ans.

– Prenez-en alors de moi, Wilhelm, et revenez au bien si vous voulez que je vous garde à la ferme.

– Eh quoi ! vous me renverriez, moi le fils de votre frère, tandis que vous accueillez une étrangère !

– La fille de mon ancienne amie ne saurait être une étrangère pour moi, et, quant à vous, je crois qu'en vous laissant dans ma maison, je ne fais qu'encourager votre paresse et vos fâcheux instincts. Quand vous serez forcé de travailler pour vivre, vous n'aurez plus le temps d'aller boire avec vos méchants compagnons. Je me

lasse à la fin de vous sermonner pour ne rien obtenir de vous. Si vous ne me promettez à l'instant de changer de conduite, nous nous séparerons pour toujours.

– Fort bien ! Je vois que cette rusée Suzanne a su complètement s'emparer de votre cœur et de votre esprit et qu'elle en a chassé le seul parent qui vous reste.

– Ne dites pas de mal de ma Suzanne, respectez son innocence et sa bonté ; je la regarde comme mon enfant et verrai d'un mauvais œil tous ceux qui chercheront à lui nuire auprès de moi.

– Oui ! Suzanne est votre enfant, et moi je ne suis plus rien ; c'est à elle aussi que vous comptez laisser votre ferme et vos terres sans doute, et elle sera riche et maîtresse, tandis que je chercherai péniblement à gagner ma vie à la sueur de mon front !

– Certes ! je n'abandonnerai pas Suzanne, et elle aura part à mon bien. Elle est tout le bonheur et toute la consolation de ma vieillesse, tandis que vous, vous en êtes le tourment. Je vois avec

peine, mon neveu, votre basse jalousie et votre mauvais vouloir pour ma fille adoptive. N'est-ce donc point assez de votre paresse, de vos honteux penchants, de votre ivrognerie, de vos défauts et de vos vices ? Il faut encore que je découvre en vous un manque de cœur aussi complet, une aussi grande cupidité !

Oh ! je vous le répète, Wilhelm, vous ne coucherez plus à la ferme, et ce soir même vous me débarrasserez de votre présence.

– Je l'avais deviné, reprit Wilhelm, dont l'ivresse augmentait la rage ; mais, malheureuse, sais-tu bien si tu auras le temps de me déshériter ?

Et, hors de lui, il poussa rudement sa tante.

Celle-ci, qui marchait aux bords du précipice, perdit pied à cette attaque imprévue et roula sur le terrain glissant. En tombant, elle saisit une ronce qui étendait ses branches épineuses le long du ravin.

Wilhelm, éperdu, s'élançait pour la retenir ; mais déjà elle était à vingt pas au-dessous de lui,

elle faisait de vains efforts pour reprendre pied. Hélas ! le frêle arbuste auquel elle se rattachait encore vacillait, et ses racines soulevaient la terre autour de lui. Wilhelm, plus terrifié que sa victime, étendait les bras avec désespoir ; penché sur l'abîme, il semblait prêt à s'y précipiter.

L'infortunée leva sur lui des yeux égarés ; il put encore voir sa pauvre figure contractée par la terreur, ses mains que les ronces ensanglantaient ; il put encore entendre sa voix plaintive qui lui criait :

– Tu m'as tuée, Wilhelm ! Fils de mon frère, c'est toi qui me tues !

Puis le buisson céda enfin sous son poids et se détacha tout à coup ; elle alla rebondir de rochers en rochers. Un cri déchirant, un cri de mort retentit ; puis le bruit d'un corps qui tombe dans l'eau ; puis plus rien.

Le jeune homme frémissant, le front couvert d'une sueur glacée, se hâta de descendre par un sentier à pic, bien connu de lui, mais où la rapidité de sa course risquait à chaque instant de le faire tomber comme sa victime. Il arriva, pâle

d'horreur, au bord de la rivière ; mais déjà, sur le cadavre défiguré de la malheureuse Jeanne, l'eau s'était refermée, unie et calme, comme si elle n'eût pas été témoin de l'horrible drame qui venait de s'accomplir. Un rossignol, qu'on entendait dans une aubépine en fleurs, n'avait pas seulement interrompu sa chanson, et si quelques nénuphars, qui entrouvraient leurs coupes d'or au milieu des roseaux, étaient faiblement agités, le vent du soir seul les faisait ainsi frémir et onduler à la surface des flots.

Wilhelm appela Jeanne plusieurs fois ; il sonda la rivière avec son bâton ; il crut voir flotter une robe grise et entra dans l'eau pour aller la chercher ; mais tout fut inutile, rien ne lui répondit, rien ne reparut.

La pauvre femme, d'ailleurs, avait dû être tuée par sa chute, et le coupable revint au logis, abîmé de douleur et torturé par ses remords. Suzanne était encore à son rouet.

– N'avez-vous pas rencontré votre tante ? dit-elle en voyant Wilhelm rentrer ; elle est allée au-devant de vous sur la montagne.

– Ma tante ne reviendra pas, répondit-il avec effort. Hélas ! nous l'avons perdue ; elle a voulu s'aventurer à la nuit sur le périlleux sentier et elle est tombée dans le précipice. Mettez-vous en prières, Suzanne, car votre bienfaitrice n'est plus.

– Ô ciel ! s'écria la jeune fille en fondant en pleurs ; j'avais prévu cet effroyable malheur ; je voulais accompagner ma seconde mère, elle m'a refusé ; peut-être l'aurais-je sauvée.

– Vos larmes ne lui rendront pas la vie, dit Wilhelm d'un ton farouche. Allez à votre chambre ; j'ai besoin d'être seul.

Suzanne s'éloigna en sanglotant, et le meurtrier resta seul en face de lui-même. Il ne put fermer l'œil de la nuit ; son châtiment commençait, et devant lui se dressait sans cesse une femme mourante, qui l'appelait en gémissant.

Vers le matin, Suzanne vint lui annoncer son intention de quitter la maison et d'entrer en service. Il la laissa faire, et il se trouva bientôt unique possesseur de la ferme et des terres qu'il avait convoitées, et qui désormais étaient si impuissantes à faire son bonheur.

Il renonça à tous les plaisirs qui l'avaient perdu : sombre et muet, il évita la société de ses semblables ; il s'enferma dans sa demeure où il vécut seul ; il s'occupa forcément de l'exploitation de ses champs ; dur et sévère pour ceux qu'il employait, il se fit craindre et haïr. Tout le monde regrettait la bonne Jeanne, tout le monde plaignait Suzanne.

– Ah ! certes, disait-on, si sa bienfaitrice eût vécu, elle eût assuré son sort, et la pauvre fille aurait aujourd'hui de quoi vivre, de quoi s'établir ; mais l'avare Wilhelm ne fera rien pour elle. Comprend-on qu'il abandonne ainsi la protégée de sa tante, celle qui était presque une sœur pour lui ? Que fait-il de ses richesses ? En est-il plus heureux ? L'ennui et le chagrin se lisent seuls sur sa physionomie ; c'est là tout le profit qu'il tire de la fortune que lui a laissée sa tante.

Cinq ans s'écoulèrent. Wilhelm achetait de nouvelles terres et arrondissait ses propriétés : il dépensait peu pour lui, ne sachant plus jouir d'aucun plaisir, et il travaillait machinalement et

sans ardeur, comme un homme à qui la vie n'a plus rien à apporter et qui n'en attend désormais ni plaisir ni bonheur. Jamais il ne suivait plus le sentier qui longeait le précipice sur la montagne, et lorsqu'il avait affaire au village voisin, il prenait de longs détours pour éviter ce funeste passage. Il avait vieilli avant le temps, son front soucieux s'inclinait sous des cheveux qui grisonnaient déjà ; son joyeux sourire avait disparu, et ses traits, flétris malgré sa jeunesse, portaient l'empreinte d'une douleur incessante et profonde.

Une après-midi d'été, il se rendit à un étang, voisin de sa demeure, où l'on avait coutume de mener boire les bestiaux. Il était monté sur un de ses chevaux de labour, qu'il voulait faire désaltérer.

Tandis que l'animal buvait, son maître distrait avait laissé tomber la bride et restait immobile et indifférent, comme si sa pensée eût été ailleurs.

Tout à coup le cheval recula, hennit et se cabra ; on eût dit que quelque objet étrange, inattendu, était venu le frapper de terreur.

Wilhelm sortit de sa rêverie ; ses yeux se portèrent sur l'eau agitée par le mouvement de l'animal. Mais que devint le meurtrier, dont la pensée était sans cesse remplie de souvenirs lugubres, lorsque, dans les mille ondulations de cette eau qui miroitait sous les feux du jour, il vit flotter une image terrible, des yeux hagards, des cheveux flottants, des mains crispées ? Ô ciel ! l'effrayant tableau, dont le souvenir le poursuivait partout, venait encore se refléter là, dans cet étang, si loin pourtant du théâtre de son crime ! Où fuir cette vision funeste ? Wilhelm chercha à se calmer. Il comprima de ses deux mains son front brûlant ; il tâcha de reprendre son sang-froid.

D'ailleurs, à mesure que l'eau redevenait limpide, l'image qui était venue y flotter s'effaçait, et le jeune homme crut avoir rêvé. Son cheval, rassuré de son côté, voulut se remettre à boire ; mais, dès qu'il eut encore troublé le flot tranquille, le terrible prodige s'y reproduisit. Wilhelm égaré, fou de douleur et d'effroi, s'empressa de quitter ce lieu maudit.

Il revint à la ferme, plus soucieux que jamais ; mais, voulant cacher ses angoisses et ses remords, il alla, comme de coutume, prendre part au repas du soir, où se réunissaient autour de lui ses laboureurs et ses filles de service.

On causait gaiement, tout en soupant. Oh ! que n'eût pas fait le riche fermier pour être le dernier de ses serviteurs ! Avec quelle joie il eût été se mettre à la plus humble place, s'il eût pu y apaiser les déchirements de son cœur et y perdre le souvenir de ses fautes !

Taciturne, la tête baissée, évitant les regards de tous ceux qui l'entouraient, il écoutait, sans y prêter attention, ce qui se disait autour de lui. Mais on parlait de Suzanne, de l'orpheline déshéritée, et Wilhelm prêta l'oreille malgré lui.

– Elle n'est pas heureuse, la pauvre fille, disait Justine, une de ses anciennes compagnes, un peu plus âgée qu'elle ; ses maîtres sont durs et parcimonieux, et le pain qu'elle mange chez eux est souvent arrosé de ses larmes.

– Que ne cherche-t-elle une autre condition ? reprenait Jacques, le bouvier, pour lequel jadis

elle avait été si bonne. Tout le monde aime Suzanne dans le pays, et elle est si douce et si laborieuse !

– Elle a bien cherché, ajouta la vieille Madelon ; mais elle a eu trop de chagrin de la mort de notre chère maîtresse, et sa santé s'en est ressentie ; elle est délicate et mignonne, et aux champs il faut de la force pour nos pénibles travaux. Elle est encore bien heureuse d'avoir trouvé quelqu'un qui voulût d'elle, et je l'engage, si mal qu'elle puisse être, à ne pas quitter des maîtres, qu'il est toujours plus difficile qu'on ne croit de remplacer.

On se levait de table ; les jeunes filles allaient en chantant chercher leurs quenouilles pour la veillée ; les garçons s'occupaient à faire rentrer les bestiaux ; le soleil jetait ses dernières lueurs sur le ciel, qui s'empourprait. Wilhelm sortit de la ferme : il avait besoin de respirer, il avait besoin d'être seul.

Il s'en alla rêveur du côté de son taillis de jeunes chênes ; là, il se jeta sur le gazon, froissant de ses doigts distraits le serpolet qui répandait

autour de lui ses parfums aromatiques ; le ver luisant s'allumait sous l'ombrage ; les mille voix du soir se faisaient entendre, chants d'oiseaux et bruissements d'insectes : la nature fatiguée soupirait avant de s'endormir ; mais, parmi ces accents d'une monotone harmonie, se faisait entendre une plainte lente et triste, qui résonnait dans l'air, avec le roucoulement des ramiers, avec le cri du grillon :

– Tu m'as tuée, Wilhelm, tu m'as tuée !

– Oh ! ne trouverai-je donc nulle part ni trêve, ni repos ? s'écria l'infortuné en tressaillant. Partout mon crime me poursuit, partout un souvenir terrible viendra m'assaillir. Ô Dieu ! que je fus coupable pour être ainsi puni ? Et par quelles larmes pourrai-je jamais laver le sang que j'ai répandu !

Il se leva ; il erra longtemps, cherchant à ne rien voir, cherchant à ne rien entendre, mais ne pouvant imposer silence à la voix mystérieuse qui murmurait en lui. Il rentra brisé de fatigue et de douleur, et se jeta sur son lit, où il chercha à s'anéantir dans un sommeil fiévreux et agité.

Au lever du jour, il était debout ; il ouvrait sa fenêtre, aux contrevents verts encadrés de clématites et de vigne vierge, et il laissait ses yeux fatigués errer sur la campagne tranquille. Tout promettait un beau jour, et l'aube riante se levait sans nuages.

Wilhelm demandait du calme, du repos, de l'oubli à cette nature paisible et reposée, dont le charme infini lui faisait croire au pardon. Il osa lever ses regards sur l'azur limpide du ciel.

Là-bas, à l'horizon, flottait une légère vapeur, transparente et blanchâtre comme le voile d'une fiancée. Mais ce nuage, sans forme et sans couleur, se condensa soudain pour le parricide, et dans la paisible immensité vinrent se dessiner nettement les traits bien connus d'une figure pâle et menaçante, de la figure de celle qui n'était plus, alors qu'elle jetait son dernier cri.

– Encore elle ! Ô mon Dieu ! partout elle ! n'aurai-je plus aucun abri ? N'aurai-je plus aucun soulagement sur cette terre, que j'ai abreuvée du sang de ma bienfaitrice ? Malheureux criminel, quel sera ton dernier refuge ?

Et Wilhelm s'enfuit encore, ne sachant où échapper à l'étreinte vengeresse de ses remords. Comme il courait sur la route, il se heurta avec un de ses anciens compagnons de paresse, son meilleur ami d'autrefois, Pierre, qui, de buveur et fainéant, était devenu le garçon le plus travailleur et le plus rangé du pays.

– Qu'as-tu ? s'écria celui-ci en reconnaissant le jeune fermier. Personne ne te poursuit ; pourquoi courir si vite ? Ne me reconnais-tu pas, moi, que tu voyais avec tant de plaisir, il y a cinq ans, avant la mort de ta tante ?

– C'est toi, Pierre ! reprit Wilhelm haletant. Que je te trouve pâle et changé ! Viendrais-tu du sentier qui va sur la montagne ? As-tu fait abreuver tes chevaux à l'étang qui est près de la ferme ? Tu t'es peut-être arrêté à contempler ce nuage effrayant qui ternit l'azur du ciel ? Ô Pierre ! aide-moi à me soustraire à tous ces lugubres prodiges dont la vue m'accable.

– Remets-toi, Wilhelm, mon ami, mon ancien camarade. Qui peut t'agiter à ce point ? demanda Pierre étonné.

Mais Wilhelm, cherchant à surmonter son trouble, fit ses efforts pour détourner l'attention de son compagnon, et lui demanda avec plus de calme les causes de sa tristesse et de son abattement.

– Hélas ! répondit celui-ci, je ne suis pas heureux. J'aime Suzanne, l'ancienne protégée de ta bonne tante : aucune n'a ses cheveux blonds et ses yeux bleus, si pleins de douceur et de bonté ; aucune n'a son charme et sa sagesse ; elle seule peut me rendre heureux, et mes parents s'opposent à ce que je la demande en mariage. Elle n'a aucune fortune, je dois être riche, et ils veulent que je recherche une femme qui m'apporte les mêmes avantages que ceux qu'ils veulent me faire. Suzanne m'aime ; du moins j'ai tout lieu de le croire, et si notre union est impossible, nous serons malheureux tous deux pour le reste de notre vie. Jamais je ne pourrai m'attacher à une autre qu'elle, c'est pour elle que je me suis corrigé, c'est pour devenir digne d'elle que j'ai rompu avec la vie coupable que nous menions autrefois.

– Ne te désespère pas, Pierre, reprit Wilhelm d’une voix altérée ; tes chagrins sont de ceux qui peuvent se consoler.

Et quittant son ancien ami, sans ajouter un mot, le triste jeune homme alla s’asseoir dans son grand fauteuil d’osier. Il y resta tout le jour et toute la nuit, la tête dans ses mains, refusant de manger, absorbé dans une seule pensée.

Le lendemain il se rendit à la ville voisine. Il en revint moins accablé. Il fit demander Pierre.

– Ne pleure plus, lui dit-il, car tes peines sont finies. Suzanne est riche aujourd’hui, et tes parents ne pourront plus s’opposer à la demande que tu veux faire de sa main. Je sais que l’intention de ma tante était de la doter, et que sa mort soudaine a seule pu l’empêcher de mettre ses projets à exécution. Je veux réparer ce malheur : je n’ai plus besoin de rien, moi. Puis, je suis un homme ; je peux facilement gagner ma vie, et j’ai su trouver une position qui me plaît et qui me convient. Cette maison m’ennuie, je m’y trouve malheureux. D’ailleurs je ne me marierai jamais, et n’aurai point d’enfants à qui laisser

mes biens. Je les donne donc à ma sœur adoptive. Que Suzanne vienne régner à la ferme, où son activité et sa bienfaisance sauront rendre tout le monde heureux ! Moi, je pars demain et ne reviendrai plus. Recommandez-moi à Dieu dans vos prières ; c'est tout ce que je réclame de vous.

Wilhelm, après avoir déclaré sa volonté, fut sourd à toutes les observations de son ami ; il le chargea d'annoncer à Suzanne la donation qu'il venait de lui faire, et le lendemain, au lever du jour, il quitta son village natal, pour n'y jamais rentrer.

Il se rendit, avec son léger bagage (car il n'avait voulu rien emporter des richesses de sa tante), à la ville, où il avait demandé et obtenu une modeste place : celle de veilleur de nuit à la cathédrale de Notre-Dame du Pardon.

Cette haute cathédrale s'élevait dominant tout le pays, et sur son étroite plate-forme, entourée d'un mince grillage, devait veiller sans cesse un homme, séparé de ses semblables, dont la vigilance assurait la sécurité du pays.

Wilhelm avait choisi cette place : il lui

semblait qu'il serait là plus près du ciel, dont il voulait fléchir la rigueur à force de repentir et de prières. Là, il expierait son crime dans la solitude et dans la pénitence, et saurait, condamné volontaire, se punir de l'éclair de rage qui avait eu de si funestes résultats.

Il avait assuré à jamais l'existence de la fille adoptive de l'infortunée Jeanne ; il avait rejeté cette fortune, pour laquelle son âpre convoitise l'avait rendu criminel ; il ne s'était réservé des bonheurs de la terre que le droit d'être utile aux autres hommes et d'effacer, par le peu de bien qu'il pouvait encore faire, tout le mal dont il s'était souillé.

Il monta lentement l'interminable escalier, qu'il ne devait plus redescendre : il emmena avec lui une pauvre vieille, sans famille et sans ressources, qui devait apprêter ses maigres repas et veiller à sa place sur la plate-forme, pendant les quelques heures de repos qu'il devait être obligé de prendre dans le jour.

La bonne Marthe descendait deux fois par semaine de sa retraite voisine des nuages, pour

chercher les provisions nécessaires à sa nourriture et à celle de son maître ; elle remontait à grande-peine.

Le haut de la cathédrale était comme une île déserte, d'où le pauvre Wilhelm voyait bruire et s'agiter à ses pieds les hommes, dont il était séparé pour toujours. Il les suivait de l'œil dans leurs affaires, dans leurs plaisirs ; il voyait ces groupes animés qui jouissaient du mouvement et de la vie, tandis qu'il planait au-dessus d'eux, oublié de tous et utile à tous.

L'hirondelle avait bâti son nid dans la délicate broderie de pierre qui entourait son étroite demeure, et elle effleurait souvent de son aile le front abattu du coupable repentant.

À la moindre apparence d'incendie, à la moindre lueur qui venait rougir l'horizon, il faisait retentir le tocsin et avertissait la ville menacée. Il veillait donc toujours, ne sachant plus rien du monde que ce qui pouvait intéresser la sûreté de ce monde, ignoré de ses semblables, qu'il protégeait en silence. Seul dans les ténèbres, en face de sa conscience et de la divinité, il

sentait la miséricorde céleste descendre sur lui, appelée par ses larmes et par son repentir. Il pleurait, il veillait, il priait, et le ciel était plus serein pour lui.

Il avait chargé la vieille Marthe de s'informer de tout ce qui pouvait encore l'intéresser sur la terre. Il savait que Suzanne était devenue l'heureuse épouse de Pierre, qu'ils dirigeaient tous deux la ferme de Jeanne, où ils faisaient le bonheur de tous ceux qui les entouraient ; il apprit un soir avec joie qu'ils avaient deux beaux enfants, qu'ils nommaient Jeanne et Wilhelm en souvenir de sa tante et de lui-même. Le veilleur de nuit remercia Dieu et trouva peu à peu son sort moins triste.

Il resta ainsi dix ans sur sa haute cathédrale, sans en descendre.

Cependant une maladie terrible et inconnue jusqu'à ce jour répandait ses ravages dans les villages environnants. Celui où Wilhelm était né fut un des moins épargnés, et le veilleur de nuit s'informa avec anxiété de ses anciens amis. Ceux-ci n'avaient point eu à souffrir du fléau ;

mais le choléra frappait autour d'eux leurs voisins et leurs serviteurs. Dans tout le pays, on cherchait à détourner la colère céleste par des prières, des neuvaines et des processions.

Une nuit que Wilhelm parcourait à pas lents son domaine solitaire, il aperçut tout à coup un immense nuage dont la forme et la grandeur lui parurent d'un sinistre augure.

Ce nuage avait la couleur et l'éclat du feu ; il répandait une chaleur si intense que le pauvre veilleur de nuit crut voir une vapeur embrasée sortir de ses flancs rouges et étincelants ; des pétilllements s'y faisaient entendre, des flammes bleuâtres s'en échappaient par moments et traversaient le ciel, où elles laissaient une longue trace livide. Semblable à une vision de l'enfer, ce nuage s'avavançait menaçant, et bientôt il couvrit toute la ville ; puis, s'abaissant lentement sur elle, il se dissémina, et des millions d'atomes se répandirent dans toutes les maisons comme des insectes sans nombre.

Wilhelm voulait appeler ; il voulait prévenir les habitants du danger qu'il pressentait et sonner

le tocsin ; mais il sentait ses membres paralysés ; sa langue se glaçait dans sa bouche, et, saisi de terreur, il tomba à genoux et la face contre terre.

– Grand Dieu ! s’écria-t-il enfin, la terrible maladie est venue jusqu’à nous ; le choléra a envahi la ville que j’étais chargé de préserver, et moi, qui le premier ai respiré cet air destructeur, je serai aussi sa première victime.

Oh ! je n’ai rien à regretter dans ce monde et dans la vie ; ma seule crainte est de n’avoir point encore assez expié mon crime, de n’avoir point assez gémi, assez souffert, assez imploré ma grâce.

Ayez donc pitié de moi, grand Dieu ! et que votre miséricorde infinie supplée au peu de temps qui m’a été accordé pour me repentir sur la terre. Ne suis-je pas un trop grand criminel pour pouvoir aspirer au pardon ?

Wilhelm se releva ; son sang recommençait à circuler ; son cœur se remettait à battre ; ses regards inquiets allèrent se fixer à l’horizon, là-bas où jadis il avait vu la figure menaçante de celle qu’il avait privé de la vie.

Une étoile y rayonnait, brillante, dans le ciel azuré dont elle se détachait comme un pur diamant : les yeux du coupable ne purent plus s'en détourner, car l'étoile semblait grandir et s'avancer vers lui. Bientôt il n'en put plus douter : elle traversait rapidement l'espace, laissant derrière elle une longue trace lumineuse. Elle grandissait à mesure qu'elle s'approchait, et Wilhelm commençait à pouvoir distinguer une femme vêtue de blanc. Une longue robe l'enveloppait tout entière, et, sur son front, une couronne de roses blanches retenait un voile aux reflets d'argent. Elle était resplendissante de jeunesse et de beauté ; les traces de l'âge et des souffrances terrestres s'étaient complètement effacées sur des traits dont la finesse et la régularité étaient encore rehaussées par la divine lumière qui les éclairait.

Et pourtant il la reconnaissait : oui, c'était bien elle, elle, la pauvre Jeanne, qui avait souffert la mort par lui, elle dont le souvenir l'avait torturé tant de fois, mais qui désormais, rajeunie et transfigurée, ne lui apparaissait que pour lui apporter l'oubli et le pardon.

Elle glissa jusqu'à lui au milieu d'un nuage, et, appuyant ses lèvres sur son front :

– Ne pleure plus, Wilhelm, car tes fautes sont rachetées, et ton repentir t'a valu la miséricorde du ciel. Ne tarde pas maintenant à venir me rejoindre dans le séjour des élus.

Une mélodie d'une ineffable douceur se faisait entendre. Wilhelm se sentit allégé d'un énorme fardeau, du fardeau qu'il traînait depuis quinze ans, le plus douloureux à porter, celui des remords.

Jeanne sourit encore et lui montra le ciel. Puis, semblable à une vapeur légère, elle reprit sa course dans les airs.

Le jeune homme, en extase, vit s'éloigner et remonter jusqu'aux nues la céleste vision. Il retomba prosterné, le front dans la poussière, et passa le reste de cette nuit en prières et en actions de grâces.

Le matin, quand Marthe arriva pour le remplacer dans sa tâche incessante, elle le trouva pâle et défait, mais les yeux rayonnants d'une

joie surhumaine.

– Je vais mourir, ma vieille amie, lui dit-il ; ma longue pénitence est terminée, et jamais je ne me suis senti si complètement heureux. J'ai été un grand criminel, Marthe ; mais mes fautes me sont remises, et je suis sûr maintenant que Dieu m'a pardonné. Apprêtez ma couche, car, je le sens, je n'ai plus que bien peu d'instant à vivre.

La pauvre femme, effrayée, se hâta d'aider son maître à se dépouiller de ses vêtements et à se mettre dans son lit. Elle voulait courir chercher des secours ; mais Wilhelm s'y opposa, lui assurant que tout serait inutile et la priant de ne pas le quitter dans ce moment suprême. Elle s'assit donc à son chevet, et se mit en prières auprès de lui, s'interrompant de temps en temps pour porter aux lèvres brûlantes du malade quelque boisson rafraîchissante.

Celui-ci ne fut pas plutôt sur son lit qu'une torpeur singulière s'empara de lui.

La veille même de ce jour, le choléra ayant cessé ses ravages dans le village natal de Wilhelm, les habitants se réjouissaient et

célébraient une fête qui se renouvelait tous les ans dans leur pays. Les jeunes paysannes dansaient en chantant sur le gazon ; la gaieté la plus vive régnait dans l'assemblée, qui ne se préoccupait en aucune façon d'un orage qui s'amassait à l'horizon.

Soudain un violent coup de tonnerre éclata ; les danses s'interrompirent, et on s'aperçut qu'une jeune femme était tombée évanouie de frayeur. On s'empessa de porter des secours à la malade, qui n'était autre que Justine, l'ancienne compagne de Suzanne ; mais ce ne fut qu'à grand-peine qu'on lui fit rouvrir les yeux.

Quand elle reprit ses sens, elle ne put d'abord que prononcer quelques mots sans suite.

– Oh ! quel a été mon effroi ! s'écria-t-elle enfin.

Jamais, jamais je n'ai eu si grand-peur depuis le jour où j'ai vu tuer la pauvre Jeanne.

– Que dit-elle ? que dit-elle ? s'écria-t-on avec étonnement.

Elle se ranimait, et aurait voulu pouvoir

ressaisir ses paroles ; mais tout le monde la pressait de questions, l'interrogeait avidement.

– Qu'avez-vous vu, Justine ? Achevez, ne craignez rien. De quelle Jeanne parlez-vous ?

– Et de qui serait-ce, si ce n'était de mon ancienne maîtresse, de la bonne Jeanne, la providence de notre village ?

– Ô ciel ! qui a pu tuer notre bienfaitrice à tous, Jeanne, qui était si chérie et si vénérée parmi nous ? Quel est le monstre, le barbare qui a eu l'affreux courage de mettre fin à ses jours ? Vous en avez trop dit, Justine, pour vous taire maintenant. Il faut nous éclairer sur un pareil crime. Nommez le meurtrier de Jeanne.

Le nom de Wilhelm sortit des lèvres de Justine.

– Hélas ! j'ai tout vu, ajouta-t-elle ; j'étais cachée derrière une touffe de genévriers, et aucun incident de cette scène effroyable n'a pu m'échapper.

Un cri partit de toutes les bouches à la fois :

– Pourquoi avoir laissé impuni un si odieux

forfait ?

– J’ai eu tort, dit Justine, si le meurtrier ne s’est pas repenti.

Une rumeur sourde couvrit ces dernières paroles ; l’indignation, la colère éclataient de toutes parts.

– Quoi ! ce Wilhelm, le neveu de notre bonne Jeanne, presque son fils, accueilli par elle avec tant d’amour, c’est lui qui a pu l’assassiner ! Et pendant quinze années il a échappé à la justice humaine ! C’est donc pour cela qu’il a quitté notre village ? Où peut-il être ? Il faut qu’il expie ce meurtre abominable.

– Je sais où il est, s’écria tout à coup une voix du milieu de la foule. Il s’est réfugié dans la cathédrale de Notre-Dame du Pardon. C’est lui qui, depuis dix ans, y est veilleur de nuit. Allons l’y chercher, et livrons-le à la justice. Il faut que Jeanne soit vengée !

– Arrêtez ! s’écria Pierre.

– Arrêtez ! s’écria Suzanne terrifiée.

On repoussa Pierre et Suzanne, qui, partagés

entre l'horreur et la pitié, allaient de l'un à l'autre des paysans exaspérés, en priant et en pleurant. Le lendemain, les habitants du village, armés de fourches et se surexcitant les uns les autres, prirent le chemin de la ville et se dirigèrent vers la cathédrale.

Marthe, qui veillait auprès de son maître expirant, entendit leurs voix furieuses gronder dans l'escalier.

Elle se leva pour apprendre la cause de ce sinistre tumulte, et se trouva tout à coup en face d'une foule effrénée.

– Nous voulons Wilhelm ! crièrent ces furieux, Wilhelm le meurtrier, Wilhelm le parricide ! Il nous faut sa vie. Livrez-le-nous !

– Dieu est plus miséricordieux que vous, répondit avec calme la vieille femme, et le criminel, qui a su se repentir, a obtenu sa grâce du ciel même. Le pauvre Wilhelm est pardonné.

Et du doigt elle montrait le visage pâle de Wilhelm, qui déjà reposait dans la mort, affranchi des misères et des fautes de sa vie.

Histoire d'une pierre

Un matin, le génie Ébor passait dans la montagne. Il fit un faux pas, et serait tombé sans une pierre qui faisait saillie sur un rocher, et à laquelle il se retint. Il s'arrêta un moment, et la considéra rêveur.

– Pauvre pierre ! lui dit-il, tu restes là insensible et froide depuis des siècles peut-être, en face des magnificences qui t'entourent. En récompense du service que tu viens de me rendre, prends des yeux pour un instant et regarde !

La pierre alors reçut le don de la vue, et ses yeux s'animent d'une telle extase en contemplant le ciel et la verdure, que le génie fut curieux de savoir ce qu'elle éprouvait.

– Reçois donc encore, ajouta-t-il, une bouche, et avec elle le don de la parole, et dis-moi quelles sont tes impressions.

Alors la pierre put parler.

– Merci ! dit-elle, bienfaisant génie, de tes divins présents, merci ! Tu es bon ; je ne pouvais me faire une idée du bonheur de voir. Oh ! quelle riche et puissante nature ! Que le ciel me paraît beau, avec son azur étincelant ! Que cet immense espace, qui s'étale devant mes regards, a de charme et de grandeur ! Comme ce vaste horizon se pare d'éclatantes couleurs aux premiers rayons du jour ! Ces arbres dont le vent fait trembler le feuillage, ces fleurs qui s'épanouissent autour de moi, ces oiseaux qui fendent l'air, ces rochers qui semblent menacer les nues, tout, tout est splendide, tout m'enivre à contempler. Sans toi, j'ignorerais ces merveilles. Grâce te soient donc rendues, généreux Ébor, pour ces quelques minutes de vie, de bonheur et d'extase !

Le génie sourit à l'expression de cette reconnaissance. Il n'avait pas grand-chose à faire ce jour-là, et cette créature nouvelle, s'éveillant à sa voix, l'occupait et l'amusait.

– Puisque mes dons te sont si agréables, dit-il encore, ajoutes-y celui de l'odorat ; que tes

oreilles s'ouvrent en même temps, et reçois par tous les sens les charmes de l'existence !

– Oh ! merci ! merci ! reprit la pierre, qui s'animait de plus en plus. J'entends, je respire. Que cet air est balsamique et doux ! Je ne savais pas que ces fleurs, si pures et si fraîches, eussent aussi des parfums si pénétrants ; je ne savais pas que le chant de ces oiseaux pût encore ajouter un tel attrait à ces délicieuses solitudes.

Laisse-moi ainsi quelques instants encore ; je suis si heureuse de toutes ces sensations inconnues qui m'assaillent en foule et qui me font goûter la vie dans toute sa plénitude ! Attends, avant de me rendre au néant !

– Deviens donc un être humain, dit Ébor, et marche à mes côtés.

Et la pierre se leva et s'achemina près de son créateur.

– As-tu assez vécu ? reprit enfin celui-ci pendant que les regards de l'être nouveau se promenaient avec enchantement autour de lui. Veux-tu te rendormir pour l'éternité ?

– Oh ! non, Ébor ; puisque tu m’as fait goûter l’existence, laisse-moi ce don magnifique ; ne reprends pas tes présents : je veux vivre, je veux connaître, je veux savoir, je veux jouir de la société et de l’affection des êtres à la ressemblance desquels tu m’as créée. Accorde-moi quelques années, quelques jours du moins, avant de me replonger dans le froid du néant. Ô bon génie, ne sois pas insensible à mes peines, à mes larmes, car, en recevant la vie, j’ai appris aussi à pleurer.

– Oh ! oui, tout n’est pas bon dans le présent que je t’ai fait ; si je te le laisse, ne le regretteras-tu pas ? Ne te rappelleras-tu pas avec désespoir ton premier état, où, si tu n’éprouvais aucune jouissance, tu ignorais du moins les douleurs humaines ? Pauvre pierre, sais-tu bien ce que tu me demandes ?

– Ah ! qu’importe ? Je ne pourrais trop acheter ce bonheur suprême de vivre, de respirer, d’admirer l’œuvre divine. Va, je saurai souffrir, je saurai supporter des épreuves passagères. Il ne fallait pas me donner le sentiment pour le

reprendre si vite.

– Qu'ai-je fait ? reprit Ébor ; je me suis amusé un moment et n'ai pas calculé les conséquences de mon étourderie. C'est un funeste don que je t'ai accordé. Crois-moi, renonces-y.

– Jamais ! Si tu veux bien ne pas me le retirer, je le garderai, je le garderai, quoi qu'il arrive !

– Reste donc dans la voie que je t'ai ouverte, soupira le génie, et je ne sais quelle amertume étrange accompagnait ses paroles. Vois-tu là-bas cette ville dont les clochers se détachent comme des aiguilles sur le bleu du firmament ? Sais-tu combien d'êtres, en ce moment même, y invoquent ce néant dans lequel tu refuses de rentrer ? Sais-tu quels cris déchirants s'élèvent sans relâche de toute la surface de cette terre dont tu admires le riant aspect ? Sais-tu quelles tortures tu seras appelée à y subir ? Ah ! crois-moi, ne va pas plus loin ; arrête-toi au seuil de cette existence que tu ne connais pas, et dont les enivrements sont payés par de si brûlantes larmes. Recouche-toi sur ton froid rocher, pauvre être à qui j'ai infligé, sans y réfléchir, la faculté

de souffrir ; reprends ton lourd sommeil, car la vie n'est pas si bonne que tu le crois.

Mais la nouvelle créature se jeta aux pieds d'Ébor avec un tel désir, avec des supplications si ardentes, que celui-ci ne put y résister.

– Que tes vœux soient accomplis ! dit-il enfin. Je vais te lancer dans ce monde que tu as soif de connaître et t'y placer dans les conditions les plus favorables. Je voudrais n'avoir jamais à me repentir d'avoir exaucé tes prières.

Nicétas, le roi de ce pays, a une fille qui devait avoir quinze ans aujourd'hui. La pauvre Silésia vient de rendre le dernier soupir ce matin précisément ; personne ne sait encore sa mort ; je vais te transporter à sa place, dans son lit ; je vais te donner ses traits, et tu la remplaceras. Tu seras ainsi riche, belle, heureuse, fille d'un roi et environnée de tout ce qui peut embellir l'existence.

Malgré tout cela, ce n'est qu'à regret que je cède à tes instances. Je reviendrai donc te voir une fois chaque année, et le jour où tu trouveras trop lourd le fardeau dont je te charge

aujourd'hui, je t'en délivrerai, je te rendrai ta forme de pierre et viendrai te rattacher au rocher d'où je t'ai tirée. Allons, sois heureuse, si tu le peux !

Et le génie, enlevant sa créature dans ses bras, alla la porter dans le lit de la princesse, dont il fit disparaître la première image.

La jeune fille, à son réveil, se vit entourée d'une foule empressée qui venait célébrer l'anniversaire de sa naissance. Son père embrassa avec amour ses joues vermeilles, et sa petite sœur Théodamie, qui comptait à peine cinq ans, accourut couvrir son lit de roses qu'elle lui avait cueillies. Toutes les jouissances du luxe et de la richesse lui furent prodiguées ; elle fut environnée d'hommages, d'affections, de plaisirs. Aussi, lorsque, l'année écoulée, le génie vint se présenter à elle, la trouva-t-il rayonnante et enchantée.

– Ô bon Ébor, s'écria-t-elle, quel présent tu m'as fait ! Oh ! que la vie est enivrante et douce ! Que j'avais raison de la vouloir à tout prix ! Je suis heureuse ; je répands tout autour de moi les

reflets du bonheur dont je suis comblée, et qui s'augmente encore de celui que je peux causer aux autres.

Les faciles travaux qu'on réclame de moi sont eux-mêmes des jouissances de plus. Vois les beaux ouvrages qui recouvrent mon métier : c'est moi qui nuance ainsi ces fleurs d'or et de soie ; ma sœur est si jolie sous le voile que je viens de lui broder ! Tous les matins, on me fait lire dans de grands livres l'histoire des ancêtres de la famille dans laquelle tu m'as fait entrer ; je suis contente d'apprendre combien ils étaient bons, braves et beaux. On garde aussi le souvenir de mes aïeules : toutes ont été sages et pures. Oh ! je veux les imiter ; je veux que leurs ombres n'aient point à rougir de celle qui remplace leur fille. Toi-même je veux que tu te félicites de m'avoir amenée ici. Oui, je le sens, la vie ne nous est pas seulement donnée pour en jouir : c'est aussi une épreuve à subir, une tâche à accomplir, un but à atteindre ; mais je sortirai victorieuse de la lutte ; ce que je chercherai, ce n'est pas encore tant le bonheur : c'est la vertu, le triomphe sur les passions, l'estime de moi-même. Merci ! toi qui

m'as permis de vivre, toi qui m'as permis de combattre !

Le génie sourit, et, déployant ses larges ailes, il reprit son vol dans l'espace.

L'année suivante, quand il revint, Silésia accourut au-devant de lui. Le roi voulait qu'elle parût aux fêtes de la cour, que sa présence embellissait. Elle venait de se parer pour la danse, et elle était revêtue d'une robe lamée d'argent : un léger cercle d'or retenait les boucles abondantes de ses cheveux noirs. Le génie resta ébloui de la beauté de sa protégée.

– Tu le vois, lui dit-elle, je suis encore heureuse ; on m'admire, on me trouve belle. Oh ! laisse-moi vivre encore, vivre pour le plaisir, pour les joies de la jeunesse, que je savoure à longs traits. Va, je ne regrette pas le triste rocher d'où tu m'as tirée. Merci encore à toi, divin protecteur, qui m'as donné la vie.

Nicétas avait perdu un frère, dont le fils était resté à sa cour et avait été élevé par lui. Le jeune Théodose était âgé de vingt ans : épris des charmes de sa cousine, appréciant les qualités de

son cœur et de son esprit, il la demanda en mariage à son père. Celui-ci, heureux de ce projet d'hymen, qui à sa mort devait placer sa fille sur le trône dont héritait son neveu, n'hésita pas à la lui accorder.

Quand Ébor reparut de nouveau, la jeune princesse était assise auprès de son fiancé, sous un berceau de myrtes en fleurs, dans les vastes jardins de son père.

– Tu le vois, dit-elle en souriant : j'aime, je suis aimée ; demain Théodose sera mon mari. Comment veux-tu que je ne tiennne pas à l'existence ? Laissez-moi la vie, ô mon bienfaiteur, car j'ai atteint la suprême félicité.

Au premier retour du génie, Silésia était assise auprès d'un berceau, dans lequel reposait un enfant endormi. Ses yeux avaient moins d'éclat, mais son sourire était plus doux.

– Vois-tu mon fils ? dit-elle en le désignant. Ah ! je ne connaissais pas encore toutes les ivresses de la vie ! Je suis mère, Ébor ; puis-je regretter la montagne où mon cœur sommeillait ?

L'enfant grandit ; mais, à l'une des visites d'Ébor, celui-ci le trouva couché dans les bras de sa mère et prêt à rendre le dernier soupir. Cette fois, Silésia avait perdu son sourire ; une pâleur mortelle remplaçait les roses de ses joues ; des larmes tombaient à flots pressés de ses yeux éteints.

– Ah ! oui, le néant vaut mieux que ce que je souffre, s'écria-t-elle en apercevant le génie ; mais pourtant laisse-moi vivre. Qui soignerait mon fils comme je le fais, si je n'étais plus là ? J'ai besoin de rester auprès de lui, j'ai besoin de souffrir encore. Va, l'heure du repos n'est pas venue pour moi.

Quand Ébor l'eut quittée, Silésia vit expirer son enfant ; elle apprit à connaître les déchirements que lui avait annoncés celui à qui elle devait une sensibilité parfois si funeste. L'année suivante, il la retrouva vêtue de longs habits de deuil, triste et pâle sous le voile noir qui la recouvrait.

– Ton fils n'est plus, lui dit-il ; viens avec moi cette fois-ci, pauvre Silésia ; je t'apporte le

sommeil, je t'apporte le repos et l'oubli.

– Merci ! toi qui veux soulager mes maux ; mais si je partais, qui consolerait Théodose ? qui essuierait ses pleurs, quand il se rappelle son enfant ? qui lui remplacerait sa femme ? Ma tâche n'est pas encore accomplie, Ébor, puisque mon mari m'aime et que je l'aide à supporter la vie.

En effet, Théodose avait ressenti une violente douleur de la mort de son fils : quand cette douleur commença un peu à s'apaiser, il chercha tout autour de lui les moyens de s'en distraire. Il aspirait depuis longtemps au trône, et il se mit à la tête d'une conspiration qui avait pour but de déposséder son oncle de son royaume.

Un jour Nicétas entra chez sa fille, le front soucieux et l'œil abattu :

– On m'a mis au courant des projets de ton époux, lui dit-il en soupirant profondément. L'ingrat, que je considérais comme un fils, n'aspire qu'à me détrôner ; il trouve ma vie trop longue, et n'a pas la patience d'attendre ma mort pour me remplacer. Quelle qu'ait été mon

affection pour lui, dès aujourd'hui je le chasse de mes États : qu'il aille dans l'exil apprendre de quel bonheur je le faisais jouir en ces lieux !

Toi pourtant, chère fille, reste auprès de moi, dont tu es l'orgueil et la consolation. Je sais que tu ignores les honteuses intrigues de celui auquel je t'ai unie ; je sais que tu es restée fidèle à tes devoirs et à ton amour filial ; ta place est toujours dans mon palais. Ton fils est mort ; le lien le plus fort qui t'attachât à Théodose est brisé ; je puis faire prononcer ton divorce et te retrouver un époux plus digne de toi que celui à qui je déplore d'avoir confié ta vie.

Silésia restait interdite et muette ; elle n'avait pas soupçonné les intrigues de son mari, et elle était confondue de surprise, de honte et de douleur. Enfin, se remettant un peu de son trouble, elle se prosterna devant son père, dont elle couvrit les mains de larmes et de baisers.

– Grâce pour Théodose ! s'écria-t-elle, grâce pour mon époux ! Laissez-le vivre ici ! L'exil le tuerait. Je vous réponds de son repentir, je vous réponds de son respect. Pardonnez-lui l'erreur

d'un moment, et rendez-lui vos bonnes grâces, dont il se montrera digne à l'avenir.

– Ne t'afflige point ainsi, ma fille, et ne plaide point la cause d'un insensé, dont je ne puis oublier si facilement l'offense. Il faut qu'il parte aujourd'hui même. Mais toi, ma Silésia, tu ne quitteras point ton vieux père.

– Ne m'en voulez point, mon père, reprit la princesse en se relevant avec dignité ; mais, puisque je ne puis obtenir sa grâce, je partagerai l'exil de mon époux. Je sais que nos mœurs et nos lois autorisent le divorce, dont vous me parlez ; mais celui que j'ai choisi, à qui vous-même avez donné ma main, celui auquel j'ai été unie restera seul maître de mon cœur et de ma personne. Aucun autre homme que lui n'aura jamais part à mes affections, et la mort elle-même ne pourrait rompre des nœuds aussi sacrés. Pardonnez-moi si je vous quitte. Ma jeune sœur vous reste, et d'ailleurs ici vous avez l'abondance, le pouvoir suprême, la fortune, l'autorité. Théodose n'a plus que moi : à lui désormais tous mes soins, mon amour et ma vie !

Comme la princesse se retirait lentement, laissant son père immobile et rêveur, elle rencontra Théodamie. La folâtre jeune fille atteignait ses quatorze ans. Silésia se pencha vers elle pour lui donner son baiser d'adieu.

– Eh quoi ! ma sœur, vous nous quittez ! s'écria celle-ci. Vous vous associez volontairement à l'exil de votre époux, quand tout vous sourit en ces lieux, quand mon père lui-même cherche à vous y retenir, vous jeune, belle, adorée, vous pour qui la vie a encore tant de joies et tant de fêtes ! Qui vous force à partir, à aller dans l'éloignement et la solitude expier des fautes qui ne sont point les vôtres ? Silésia, réfléchissez encore !

– Toutes mes réflexions sont faites, répondit celle-ci gravement. Mon devoir veut que je parte, et quand il ne l'exigerait pas impérieusement, mon cœur ne me permettrait pas d'abandonner Théodose, Théodose coupable, je le reconnais maintenant. Adieu, mon père ; adieu, ma sœur. Ne cherchez point à changer ma résolution ; elle est inébranlable.

Le jour même, en effet, la princesse partit avec son époux. Ce fut dans le pays lointain où elle l'accompagna, que le génie la retrouva.

– Ton exil te semble-t-il trop cruel ? lui demanda-t-il ; as-tu besoin de moi ?

– Oh ! non ; même ici la vie n'est pas sans douceurs. J'ai rempli un devoir, dont l'accomplissement me laisse un calme et une sérénité que je ne pourrais avoir maintenant dans le riche palais de mon père. Quelle joie, d'ailleurs, de me sentir nécessaire au mari que j'aime, d'être ici sa seule consolation, son seul bonheur, son univers ! Je ne suis pas malheureuse, et je te demande de me laisser une existence qui n'est pas inutile et à laquelle je trouve encore des attraits, puisqu'elle a des devoirs.

Quatre années s'écoulèrent sans que Silésia songeât à regretter les jouissances auxquelles elle avait volontairement dit adieu. L'affection qui remplissait son cœur, le sentiment du devoir accompli suffisaient à la soutenir et à la satisfaire. Il n'en était point ainsi de Théodose. L'ennui le

rongeait ; des regrets amers le torturaient, et sa femme observait avec inquiétude l'altération de ses traits.

Mais un jour il arriva triomphant : une joie suprême faisait étinceler ses yeux.

– Chère Silésia, s'écria-t-il en la voyant, nos malheurs sont finis, et nous allons revoir notre patrie. On m'écrit que votre père, dont l'âge a affaibli les facultés, vient de rendre plusieurs édits qui ont mécontenté le peuple ; mes amis ont profité de ces circonstances, favorables pour moi ; ils ont fomenté des séditions, à la suite desquelles Nicétas est détrôné ; on me redemande à grands cris. À moi désormais la puissance ! À moi la couronne, à moi le royaume et le bonheur ! Retournons prendre possession de ce sceptre, après lequel je soupire depuis si longtemps. Vous avez partagé mes douleurs et vous m'avez accompagné dans ma fuite, chère épouse ; vous partagerez mes joies et ma fortune. Tout nous rit aujourd'hui, et nous allons être enfin dédommagés de nos longues souffrances.

– Mon pauvre père ! murmura la princesse,

plutôt interdite et troublée que satisfaite. Que doit-il penser ?

– Que m’importe ce vieillard, qui m’a repoussé, banni de mon pays ? Il y a longtemps que j’aurais dû prendre sa place, qu’il n’était plus digne de garder.

Théodose se hâta de revenir dans le royaume où l’on réclamait sa présence. Il brûlait d’impatience de monter sur ce trône qu’il avait tant désiré et qu’il avait désespéré d’atteindre jamais. En rentrant dans ses États, il fut accueilli par une foule transportée, qui faisait retentir l’air de mille cris de joie. On jetait sur son passage des branches de chêne et de laurier : il fut presque porté en triomphe jusque dans le palais qu’il avait jadis quitté en coupable.

À peine y fut-il entré que les premiers mots de la princesse Silésia furent pour demander grâce pour Nicétas.

– Laissez-le demeurer ici, s’écria-t-elle en se jetant aux pieds de Théodose ; jamais il ne pourrait supporter l’exil ; ayez pitié de son âge et de ses infirmités ; qu’avez-vous à craindre de lui

désormais ?

– A-t-il eu pitié de moi ? reprit durement le prince ; puis s'adoucissant aussitôt : Quant à vous, chère épouse, ajouta-t-il, votre place est à mes côtés, et mon bonheur ne serait pas complet si vous n'en preniez la moitié. Rassurez aussi votre sœur ; je n'ai jamais eu à me plaindre d'elle, et elle est libre de garder ses appartements dans mon palais. Quant au roi votre père, qu'il parte le plus tôt possible, et que le jour qui se lèvera ne le retrouve pas ici ! Qu'il apprenne à son tour à connaître l'exil !

Silésia, baignée de larmes, et voyant que sa douleur semblait irriter son mari, sortit à l'instant. Elle avait hâte de porter quelques consolations à Nicétas.

Comme elle descendait le grand escalier de marbre blanc, elle se rencontra avec Théodamie, qui le montait rapidement.

– C'est vous, chère sœur ! s'écria celle-ci. Je courais vous embrasser. Quel jour heureux pour nous ! Je brûlais de vous revoir.

– Où est notre père ? demanda la reine. Que fait-il ? Que dit-il ?

– Notre père ! répondit la jeune fille en rougissant. Mais... je ne sais ; je ne l'ai point encore vu aujourd'hui.

– Je cours à sa recherche. Il doit avoir besoin de consolations, de tendresse ; la mienne ne lui manquera pas. Où peut-il se trouver ?

– Allez, ma sœur ; on vous indiquera sa retraite ; moi, je vais porter mes félicitations à mon cousin Théodose, à notre roi désormais, à celui qu'environnent les hommages de tout un peuple.

Les deux sœurs se séparèrent, et Silésia trouva bientôt son vieux père réfugié dans la salle la plus reculée de son palais. Il était accablé de douleur et de honte, et des pleurs ruisselaient sur ses joues pâles ; tout le monde l'avait abandonné, et ceux de ses serviteurs qu'il croyait les plus fidèles et les plus dévoués s'étaient eux-mêmes éloignés de lui.

Sa fille se jeta dans ses bras, et longtemps,

sans parler, elle confondit ses larmes avec les siennes.

– Je suis déchu, dépossédé, murmura enfin le vieillard, et celui que j’ai aimé comme un fils vient aujourd’hui prendre ma place. Qu’il monte sur ce trône dont on me juge indigne désormais ! Tout ce que je réclame de lui est un coin où je puisse mourir en paix dans ce palais, où je suis né pour commander à tous. Obtiens-moi cette grâce, ma fille, et je ne demanderai plus rien.

– Hélas ! mon père, j’ai imploré Théodose pour vous ; mais comment vous le dire ? Il faut que vous partiez aujourd’hui même, que vous quittiez non seulement ce séjour, mais encore ce pays, ce royaume où mon époux ne veut plus souffrir votre présence.

– Ô ciel ! s’écria l’infortuné ; ma misère est au comble ; les forces me manquent, et je n’aurai pas même le courage de fuir. Cruels ! je ne vous demande que le temps de mourir ! Qui soutiendra mes pas dans cet exil funeste ?

– Moi, mon père ! Vous ne partirez pas seul, et votre fille ne faillira pas à son devoir. Oui, je

quitterai tout, royaume, époux, patrie, pour me dévouer à vos vieux ans. Comptez sur moi, mon père. Théodose est heureux aujourd'hui ; il pourra se passer de moi.

La princesse prodigua longtemps ses caresses et ses consolations au vieillard abattu ; quand elle vit enfin sa figure plus sereine, elle retourna auprès de son mari.

– D'où venez-vous donc, chère Silésia ? demanda Théodose. Vous qui ne me manquiez jamais aux jours de mon affliction, vous trouverai-je moins tendre et moins empressée, aujourd'hui que le bonheur m'est revenu ? Votre amour m'est pourtant toujours aussi nécessaire. Savez-vous que je viens de voir votre sœur ? Elle est accourue vers moi avec le plus aimable empressement. Mais comme elle a grandi en notre absence ! Le frais bouton est devenu une rose éclatante. Telle vous étiez, ma Silésia, quand je vous épousai, il y a dix ans.

– Je viens de voir Nicétas, répondit celle-ci, qui ne prêtait qu'une oreille distraite aux discours de son époux ; je l'ai retrouvé bien épuisé, bien

abattu ; je ne saurais l'abandonner dans cet état. Je sais, Théodose, que mon devoir m'attache auprès de vous ; mais je viens vous demander de me rendre ma liberté, afin que je puisse me consacrer à mon vieux père et soulager ses dernières douleurs. Permettez-moi de retourner dans l'exil avec lui.

– Je ne vous retiens pas, madame, répondit le roi, sombre et mécontent ; vous pouvez partir.

– Eh ! ne t'ai-je point aimé, cruel, quand jadis aussi j'ai tout quitté pour te suivre ? Accorde-moi la grâce de Nicétas !

– J'ai prononcé, reprit Théodose, et je ne reviens point sur mes arrêts. Quant à vous, Silésia, vous êtes libre.

– Je partirai donc, dit la reine, en baissant la tête. Ma place est auprès de celui qui souffre. Adieu, Théodose, adieu, vous que j'ai tant aimé !

Le roi, le sourcil froncé, l'œil sévère, la laissa s'éloigner.

Silésia, le cœur brisé, alla retrouver Nicétas et l'aider à faire ses apprêts de départ.

– Où est Théodamie ? dit-elle enfin. Vous aurez vos deux filles, mon père, pour soutenir vos pas chancelants.

Mais comme la jeune princesse ne paraissait pas, sa sœur alla la chercher.

– Nous partons, lui dit-elle, Théodamie, nous partons ; nous n’attendons plus que toi.

– Je reste ici, répondit la jeune fille. Pourquoi m’éloignerais-je ? Ton époux m’a autorisée à demeurer dans son palais.

– Eh quoi ! tu n’accompagnes pas notre père dans sa fuite ?

– Notre père ! mais il a ses serviteurs ; je ne lui serais que d’un faible secours, et comment sacrifier ma jeunesse, quand ici le bonheur m’est si facile, quand les plaisirs m’environnent, quand une jeune et brillante cour va ranimer les fêtes et rendre la vie et l’éclat à ce palais ? Fuir ! m’exiler ! jamais !...

– Mais je pars, moi : j’adoucirai les chagrins de Nicétas ; je le soutiendrai dans son abandon ; je veux ranimer son courage abattu, le consoler

jusqu'à sa dernière heure ; moi, sa fille, je lui serai fidèle dans sa détresse.

– Toi, Silésia !... Tu quittes ton époux dont autrefois rien n'a pu te séparer ; tu le quittes aujourd'hui qu'il est roi, qu'il est heureux, triomphant, que tu peux prendre part à son trône, à sa prospérité ! Insensée ! Tu ne sais pas saisir le bonheur quand il vient s'offrir à toi dans toute sa plénitude.

Et, voyant sa sœur grave et recueillie, elle reprit follement :

– À toi les idées sérieuses ! Tu as vingt-huit ans, et tu raisones comme une femme qui sait ce que c'est que la vie. Mais moi, laisse-moi être jeune, laisse-moi être insouciante et rieuse, laisse-moi jouir de ces belles années qui s'enfuiront si vite.

Et son regard s'arrêta avec quelque dédain sur la figure de Silésia, dont les beaux traits étaient légèrement altérés par la fatigue et par les chagrins.

Celle-ci, reconnaissant qu'elle ne pourrait rien

obtenir de Théodamie, la quitta. À ce moment, son vieux père, courbé sur son bâton, traversait lentement la grande place qui s'étendait devant cette splendide demeure qu'il abandonnait pour toujours. Silésia ramena autour d'elle les plis de son manteau, et courut lui offrir l'appui de son bras.

Ébor la retrouva encore dans les pays éloignés, où déjà autrefois elle avait suivi son époux.

Mais elle était plus abattue qu'autrefois. Nicétas, accablé par les regrets et la douleur, avait presque perdu l'usage de sa raison. Silésia, ne recevant plus aucun secours de son époux irrité, s'était dépouillée peu à peu de ses plus riches parures. Elle avait enfin eu recours à ses anciens talents, et, penchée sur son métier, ses mains adroites semaient de fleurs une gaze transparente ; le produit de ses riches broderies aidait à faire vivre le roi dépossédé.

– Laisse-moi, dit-elle à celui qui lui avait donné cette vie, qu'elle commençait à trouver si lourde ; laisse-moi, mon père n'a que moi ici-bas ; je n'ai pas encore besoin de tes services.

Elle continua à se livrer à ses travaux, ne les interrompant que pour prodiguer ses soins au vieillard, qui s'inclinait de plus en plus vers la tombe. Quelquefois elle tournait ses yeux mouillés de pleurs vers sa patrie. Là son époux l'attendait ; là un trône, l'éclat, le bonheur, la fortune, les hommages. Un temps viendrait sans doute où elle retrouverait tous les biens auxquels elle avait renoncé, et elle en jouirait doublement, ayant su ne leur sacrifier aucun devoir.

Un jour, on lui remit une lettre ; elle reconnut l'écriture de son mari. Que lui voulait Théodose, après un si long oubli ? Ses mains tremblantes ne pouvaient se résoudre à briser le cachet : qu'allait-elle apprendre ?

Tout à coup elle laissa tomber le funeste papier en poussant un long cri...

Hélas ! Théodose lui annonçait que, las de son abandon, il se décidait à la répudier ; il avait fait prononcer la sentence du divorce et choisi une nouvelle épouse.

Cette épouse, c'était Théodamie !

Ce jour se trouvait être précisément celui où le génie devait venir lui renouveler l'offre qu'il lui faisait tous les ans.

Quand il arriva, il aperçut Silésia assise sur une terrasse qui dominait la campagne et les yeux fixés avec une indicible tristesse sur l'horizon, qui s'empourprait aux derniers feux du jour. La lettre fatale était tombée à ses pieds.

– Ah ! te voilà ! dit-elle, libérateur attendu. Mes chagrins ont passé la mesure ; je n'avais plus d'enfant, maintenant je n'ai plus d'époux. Aujourd'hui se prononce l'arrêt qui va briser mon cœur : aujourd'hui même l'heureuse Théodamie devient la femme de mon Théodose ; j'entends, j'entends d'ici le bruit des fêtes et des réjouissances par lesquelles ils célèbrent mon éternel malheur. Ah ! rends-moi au néant, reporte-moi au rocher d'où tu m'as tirée, refais de moi la froide pierre qui ignorait la douleur. Ah ! je souffre trop !...

Et la reine déchuë, l'épouse répudiée laissa tomber sa tête dans ses mains, en éclatant en sanglots.

Le génie ému, hésitant, incertain, la considérait avec une pitié douloureuse.

– Et pourtant, murmurait-il, ton lot vaut mieux que celui de ta sœur !

Enfin elle releva sa figure inondée de larmes, et promena quelques moments autour d'elle ses yeux égarés par le désespoir ; ils allèrent se fixer sur son père, le vieux roi Nicétas, qui sommeillait sur un banc de verdure, et dont la brise du soir faisait flotter les cheveux blancs.

– Ah ! qu'ai-je dit ? reprit-elle tout à coup. Oublie mes paroles insensées ; ma tâche n'est pas finie ; demain je reprendrai mes travaux abandonnés, demain je me remettrai de nouveau à mon métier. Ne dois-je pas guider jusqu'à son dernier jour le vieillard qui n'a plus que moi au monde ? Les ingrats l'ont oublié. J'accomplirai mon devoir, je subirai l'existence jusqu'au bout. Va, je saurai m'armer encore de courage. Merci encore à toi, qui m'as donné cette vie qui ne passe pas tout à fait inutile sur la terre !

Silésia tint parole, et son père, jusqu'à sa mort, put s'appuyer sur elle.

Elle était seule quand le génie lui apparut de nouveau : toute son énergie l'avait abandonnée.

– À présent, soupira-t-elle, je n'ai plus ni bonheur à espérer, ni devoir à remplir ; personne n'a désormais besoin de moi, et je puis sans remords quitter cette vie si douloureuse et où je n'ai plus aucun but. Allons, donne-moi le repos, donne-moi l'insensibilité, donne-moi la mort.

– Je ferai ce que tu voudras, Silésia, mais je dois te le dire, tes vertus t'ont conquis une âme, et cette âme peut te survivre. Voudrais-tu renoncer à l'immortalité ?

– L'immortalité ! dis-tu.

Et un céleste sourire vint illuminer les traits flétris de la reine déshéritée.

– Moi, pauvre pierre que tu as animée d'un souffle, je pourrais concevoir cette espérance sublime, je pourrais aspirer à l'immortalité. Ah ! laisse-moi souffrir ! Que sont quelques douleurs devant un si magnifique dédommagement ? Je saurai subir mon sort en bénissant le ciel et toi, qui m'as fait sortir du néant.

Le génie trouva l'année suivante la pauvre Silésia expirante. Elle avait souffert l'isolement, l'abandon, la misère, la maladie ; ses yeux brillaient pourtant encore, animés par un suprême espoir, et ses regards se tournaient vers le ciel qui semblait lui sourire.

– Malheureuse créature, qui te débats dans les angoisses de la mort, dit Ébor attendri, je puis encore te soustraire à ces dernières souffrances. Veux-tu me laisser abréger ton agonie ? Veux-tu redevenir la pierre à laquelle j'aurais pu épargner de si cruelles douleurs ?

– Laisse-moi, laisse-moi, murmura la mourante ; je n'ai plus que quelques heures de tortures à supporter : pourrais-je trop payer l'éclatant avenir que tu as fait briller à mes yeux ? Qu'importe ce qui nous arrive sur la terre, quand le ciel nous attend ? Va, bon génie, et reçois encore mes actions de grâces, toi à qui je dois d'avoir pu conquérir l'immortalité ! Je ne reculerai devant aucune souffrance, et je saurai tout supporter jusqu'à la dernière minute.

Ébor reprit alors son vol, et, quelques heures après, l'âme de Silésia, dégagée de ses liens terrestres, allait le rejoindre dans l'espace, et s'élevait, soutenue par lui, jusqu'au ciel, qui s'ouvrait à son approche.

Une grenouille comme on n'en voit plus

Gertrude était une pauvre veuve, qui vivait de son travail et qui habitait une chaumière au bord d'un lac.

Elle avait cinquante ans ; mais comme elle avait toujours mené une vie sobre, laborieuse et réglée, on ne lui en donnait pas plus de quarante : ses cheveux noirs commençaient à peine à grisonner ; elle possédait encore toute sa verdeur et toute son activité, jointes à une inaltérable gaieté, fruit d'une conscience pure.

Les regrets qu'elle donnait à la mémoire de son mari, qu'elle avait beaucoup aimé, troublaient seuls parfois cette innocente gaieté.

Elle avait reporté toutes ses affections sur son fils, son beau Conrad, qui était pieux, honnête, dévoué à sa mère, et qui l'aidait dans tous ses travaux.

Il cultivait avec elle le jardinet qui leur fournissait les fruits et les légumes ; puis il allait pêcher dans le grand lac et vendait le produit de sa pêche à la ville voisine.

Rien n'égalait la noblesse de sa taille et de sa figure, et la beauté de ses traits ; malgré la simplicité de son costume, il avait l'air d'un prince.

Il atteignait vingt-cinq ans, et il était soumis à sa mère comme un petit enfant.

Un jour, Gertrude alla vers le lac pour y laver le linge de son fils et le sien. Elle arrêta quelques moments son rude travail pour se reposer un peu et remarqua alors un mouvement dans l'eau ; puis, elle vit venir à elle, d'un air tout effaré, une jolie petite grenouille verte, qui se jeta dans ses mains en criant : « Au secours ! » Un énorme brochet la poursuivait pour n'en faire qu'une bouchée.

Gertrude prit délicatement la pauvre fugitive par ses deux petits bras, et la déposa doucement dans une petite flaque d'eau à côté d'elle ; puis, s'armant de son battoir, elle chassa le brochet, qui

s'enfuit fort penaud au plus profond du lac.

La grenouille, pendant ce temps, se remettait de sa terreur ; quand elle vit que tout danger était passé, elle vint, d'un air aimable, se poser sur ses pattes de derrière, bien en face de Gertrude, et lui dit :

– Merci ! ma bonne mère. Sans ton intervention, je serais dévorée à l'heure qu'il est ; mais tu n'auras pas obligé une ingrate.

Elle fit alors trois ou quatre bonds en manière de salut, et alla retomber dans le lac, où Gertrude se plut pendant quelque temps à suivre de l'œil ses mouvements gracieux et à admirer ses brillantes couleurs sous l'eau limpide.

À quelque temps de là, Conrad, qui toujours chantait et se plaisait à égayer sa mère, tomba dans une profonde mélancolie. Sa figure s'amaigrit, ses joues pâlirent ; une expression de tristesse et de découragement remplaça le gai sourire qui avait coutume d'entrouvrir ses lèvres ; puis sa santé s'altéra ; sa taille, si droite et si élancée, s'affaissa comme sous le poids d'un chagrin trop lourd à porter. À peine touchait-il

aux repas que sa mère lui apprêtait ; il ne lui adressait plus la parole, et, la nuit, elle l'entendait gémir et sangloter, alors qu'il la croyait endormie.

Gertrude ne pouvait se rendre compte de ce cruel changement ; ses questions empressées n'obtenaient que des réponses froides et embarrassées. Hélas ! elle voyait dépérir son unique enfant, sans rien pouvoir pour le soulager. Chaque fois que Conrad allait à la ville, il en revenait plus triste et plus abattu. Un feu sombre brillait dans ses yeux qui se creusaient : le beau pêcheur n'était plus que l'ombre de lui-même.

Un jour qu'il était parti avec son grand panier rempli de poissons, Gertrude, qui l'avait vu le matin plus défait et plus accablé encore qu'à l'ordinaire, se sentit elle-même si désolée de l'état inexplicable de son fils, que, hors d'état de se livrer à ses travaux habituels, elle alla s'asseoir au bord du lac et se mit à pleurer avec une telle abondance que ses larmes allaient y couler et se mêler à ses eaux. Elle se plaignit et sanglota ainsi bien longtemps, sans autres témoins de sa douleur

que le ciel serein et riant au-dessus de sa tête et les flots tranquilles qui venaient baigner ses pieds.

Soudain une petite grenouille verte arriva en nageant de toutes ses forces, et, sautant à terre auprès de Gertrude, elle lui dit de sa voix douce :

– Qu’as-tu, bonne Gertrude ? J’ai senti couler tes larmes amères du bout du lac où je me trouvais, et je suis accourue pour te consoler. Toi, si calme et si gaie d’ordinaire, quel chagrin peut te faire ainsi pleurer ? Conte-moi tes peines, et peut-être, si insignifiante que je te paraisse, pourrai-je les soulager !

– Que veux-tu faire, ma jolie grenouille ? répondit la paysanne. Peux-tu rendre la vie et la gaieté à mon beau Conrad ? Pourrais-tu seulement me dire la cause de sa douleur et de son dépérissement ? Va, bonne petite bête, va t’ébattre dans les vagues brillantes, et, si le brochet te tourmente, reviens me trouver et je le chasserai encore.

– Merci, bonne Gertrude, dit la petite grenouille, le brochet ne me fait plus peur : il est

mort d'indigestion. Ne pensons plus à lui, mais à toi. Je ne saurais peut-être pas te dire pourquoi ton fils pleure, mais je puis t'enseigner un moyen de le guérir ou tout au moins de savoir ce qui fait son mal.

Tu vois, là-bas, cette montagne dont le sommet tout bleu va se confondre avec les nuages. Au pied se trouve une petite cabane ignorée dans le pays. Une femme y demeure, dont personne ne connaît l'existence. Elle a été fée, et, par suite de fautes et de malheurs, dont ce n'est pas le moment de parler, elle vit là, seule, déshéritée de sa puissance et subissant une punition qui dure depuis bien longtemps déjà. Il doit pourtant encore lui rester assez de pouvoir et d'expérience pour te venir en aide dans ta douleur, Va la trouver, et je me figure qu'elle saura te soulager. Ne pleure plus, bonne Gertrude, toi qui sais si bien essuyer les larmes des autres.

La grenouille, après ce petit discours, salua la pauvre affligée et se replongea dans les eaux du lac.

Gertrude tourna et retourna ses paroles dans sa tête, et le lendemain, dès que son fils fut parti, elle s'enveloppa de son grand manteau et se mit en route pour aller trouver la fée.

Elle marcha une petite heure et arriva au pied de la montagne.

Elle s'aperçut alors qu'il y avait là une maisonnette, qu'elle n'y eût jamais soupçonnée, cachée qu'elle était par de grosses touffes de sureaux.

Elle ouvrit la porte et se trouva en face d'une grande femme d'une figure pâle et sévère, qui avait dû être très belle, et que le chagrin semblait avoir flétrie encore plus que les années.

– Que me veux-tu ? dit brusquement cette femme, et pourquoi viens-tu troubler ma solitude ?

– Hélas ! madame, pardonnez-moi, répondit en tremblant Gertrude. Je viens m'adresser à vous, avec l'espoir que vous pourrez m'aider dans ma détresse.

Et elle déposa aux pieds de la solitaire son

humble offrande, composée des plus beaux fruits de son jardin et d'un superbe fromage à la pie.

– D'où vient cette détresse et qui a pu t'envoyer vers moi ?

– C'est une de mes bonnes amies qui m'envoie, et quant à mon chagrin, qui pourrait le causer, si ce n'est mon fils, mon seul enfant, mon bien-aimé Conrad, dont la tristesse et la maladie me désespèrent ? Qui peut lui donner cette tristesse et quel remède y apporter ?

J'ai osé compter, grande dame, sur votre savoir et sur votre puissance. Simple et ignorante paysanne, j'ai besoin de vos avis et de vos leçons. Ne me les refusez pas.

Et la pauvre mère se jeta à genoux, en joignant les mains et en fondant en larmes.

La fée se leva, et, se dirigeant vers le fond de sa demeure, elle en rapporta une énorme boule d'acier, brillante et polie comme du diamant ; elle alla aussi chercher une grande cruche d'or massif, et, prenant quelques gouttes de l'eau qu'elle contenait, elle les ieta sur l'acier en ordonnant à

Gertrude d'y fixer ses regards.

Celle-ci ressentit d'abord une violente douleur à la tête, puis, cette douleur se calmant, l'acier luisant sembla se transformer pour elle, et elle crut voir une grande ville, avec ses rues et ses carrefours, ses maisons et ses monuments.

Bientôt elle ne distingua plus qu'un palais, celui du roi qui régnait sur le pays qu'elle habitait. Devant ce palais était un balcon tout entouré de fleurs, et, appuyée sur le balcon, une jeune fille, une princesse d'une ravissante beauté, revêtue d'une robe lamée d'or et couronnée de diamants.

Tout à coup Gertrude jeta un cri déchirant.

Elle venait d'apercevoir, en face du balcon, appuyé contre un mur, son fils, son beau Conrad, les yeux ardemment fixés sur l'éblouissante vision.

– Ô ciel ! c'est lui, l'insensé ! Oh ! malheur ! malheur sur moi !

Voilà donc le fatal sujet de ses larmes et de ses mystérieuses tristesses. Quelle folie s'est emparée

de mon pauvre enfant ! Que faire ? que faire ?

Si encore il eût aimé Jeanne, notre petite voisine ! Elle n'est pas jolie, il est vrai, mais elle est si soigneuse et si propre. Oh ! comme elle eût bien tenu ma pauvre petite maison ! On se fût miré dans ma grande armoire de noyer. Pourquoi, hélas ! les mères ne peuvent-elles diriger à leur gré le cœur de leurs enfants ?

Si même il eût songé à Rosette, la fille du garde-moulin ! Elle est belle aussi, celle-là, et riche ! Mais enfin, en vendant la chaîne d'argent que mon pauvre homme m'a donnée lors de notre mariage, et que j'ai toujours conservée avec tant de soin, j'aurais pu avoir un petit trousseau pour Conrad, et le père eût peut-être consenti !...

Mais la princesse Éléna !... Notre grande princesse ! Aller s'adressera elle !...

Hélas ! c'est qu'il en meurt. Oh ! comment le guérir d'une pareille démence ?

– As-tu réellement le désir de sauver ton fils ? demanda la fée, qui avait écouté, froide et impassible, les lamentations de cette mère

désespérée.

– Si je l’ai ! grande dame, si je l’ai ! Mais je donnerais mon sang et ma vie pour lui !

– As-tu bien pesé les paroles que tu viens de prononcer, Gertrude ?

– Ô ciel ! pouvez-vous le demander ? Mettez-moi plutôt à l’épreuve.

– S’il en est ainsi, écoute et fais attention à ce que je vais te dire.

Le roi doit donner une grande fête ce soir même. Veux-tu que ton fils puisse s’y rendre et voir de près la belle Éléna et en être vu ?

– Vous raillez-vous de moi, madame ? Comment mon fils, avec son simple costume de pêcheur, oserait-il se présenter à la cour ?

– Je me charge d’y pourvoir. Veux-tu le faire heureux, au moins pour cette soirée ?

– Mais sa folie ne deviendra-t-elle pas plus grande après une pareille épreuve ?... Au fait, peut-être, au contraire, se guérira-t-il en voyant de près son idole et la folie de ses souhaits. Et puis n’eût-il qu’un moment de bonheur, je veux

le lui donner à tout prix. Cela lui rendra peut-être un peu de joie et de santé. Dites, dites, que dois-je faire ?

– Donne-moi ta main. Il y a là, dans ces lignes, encore trente ans de vie pour toi. Laisse-moi t'en prendre six mois. Tout ce que tu consentiras à retrancher de cette vie peut être ajoutée à la mienne et me rajeunir d'autant.

Veux-tu faire ce marché ?

– Prenez, prenez, madame, tout ce que vous voudrez ; mais que mon fils soit heureux !

La fée détacha vivement de sa coiffure une aiguille d'or, si longue et si fine, qu'on l'eût prise pour un de ses cheveux. Elle saisit le petit doigt de Gertrude, et, le piquant légèrement, elle suçà avec avidité la gouttelette de sang que cette piqûre y avait amenée.

Ensuite elle alla chercher un panier de noix sèches et les remit à la paysanne, avec un flacon rempli de l'eau magique qu'elle tira de sa cruche.

– Tiens, dit-elle, tu arroseras ces noix avec cette eau, et ton fils pourra aller à la fête.

Gertrude la remercia et partit bien contente.

Elle arriva chez elle en courant, et, ayant déposé les noix de la fée dans la chambre de Conrad, elle les humecta avec l'eau de son flacon.

Cela ne fut pas plutôt fait, que l'une d'elles devint un pourpoint de satin blanc, tailladé et brodé d'argent ; celle-ci, une toque garnie de perles ; une troisième, un riche manteau de velours. Les dentelles, les étoffes précieuses, les bijoux, les pierreries, complément d'une toilette de prince, resplendirent en un clin d'œil dans l'humble petite chambre. En même temps une douzaine des noix mouillées allèrent d'elles-mêmes se ranger à la porte de la maison, où elles se transformèrent en équipages et en chevaux, les plus magnifiques du monde, avec leurs cochers et leurs laquais en brillantes livrées.

Conrad revint, et fut bien surpris de trouver tous ces équipages à la porte de sa maison.

– Que veut dire ceci, mère ? s'écria-t-il en entrant. Quelles sont ces voitures, et qui a pu les amener ici ?

– Toutes ces choses sont là, mon enfant, pour que tu puisses aller ce soir au bal de la cour.

Conrad pâlit.

– Quelle cruelle plaisanterie, ma mère ! Comment moi, simple pêcheur, oserais-je me présenter aux fêtes que donne notre grand roi ?

– Va dans ta chambre, mon fils, reprit Gertrude toute palpitante de plaisir.

Conrad monta, et elle l’entendit pousser un cri de joyeuse surprise.

Elle alla le retrouver, et l’aida à revêtir ses somptueux vêtements.

À mesure qu’il les mettait, les manières et le langage du beau pêcheur semblaient se transformer également et devenir ceux des seigneurs les plus accomplis.

Sa mère, émerveillée, le contempla longtemps, puis lui donnant un tendre baiser :

– Va, mon fils, va, mon Conrad, sois heureux cette nuit ; je vais t’attendre ici.

– Mais, bonne mère, qui a pu vous donner

toutes ces richesses ?

– Ne t'inquiète pas de cela, mon enfant. Je suis protégée par une fée, et j'ai trouvé moyen de l'intéresser à toi. Ce sont des présents qu'elle m'a faits.

– Mais, ma mère, qu'avez-vous ? Je vous trouve la figure altérée, et il me semble que vos cheveux ont un peu blanchi sur les tempes depuis ce matin.

– C'est une illusion, Conrad : je ne me suis jamais mieux portée, et je n'ai jamais été si contente.

Le jeune homme partit avec toute sa suite, et ne revint qu'au lever du jour.

Il trouva Gertrude qui l'attendait.

– Ô ma mère, quelle nuit ! J'ai pressé sa blanche main, j'ai vu son regard céleste se diriger vers moi avec bonté ; j'ai pu m'approcher d'elle. Ô ma mère, ma mère, que je suis heureux et que vous êtes bonne !

– Conte-moi tout cela, mon enfant.

Et, ranimant le feu de tourbe qu'elle avait

entretenu pour lui, Gertrude s'assit, avec son fils en face d'elle.

Il lui conta comment on l'avait pris pour un prince étranger, comment le roi l'avait reçu avec la plus grande distinction, comment il avait dansé toute la nuit avec la fille du roi, qui avait paru le voir avec plaisir.

Le roi avait exigé qu'il s'assît auprès d'elle pendant le souper, et tout le monde se demandait à l'oreille quel pouvait être ce nouveau prétendant à la main de la princesse, si favorablement accueilli par le père et par la fille.

Gertrude souriait.

– Va, mon fils, dit-elle enfin, va prendre quelques heures de repos avant de te remettre à tes travaux.

Conrad remonta dans sa chambre, et à peine fut-il étendu sur sa couchette que le sommeil s'empara de lui.

À l'instant, tous ses riches habits redevinrent des noix sèches, que Gertrude emporta avec soin et qu'elle alla ranger dans sa grande armoire au

linge. Les équipages, les laquais et les chevaux subirent le même sort.

Depuis cette soirée, Conrad sembla ranimé. Un vague espoir lui vint au cœur ; ses yeux reprirent leur doux éclat ; sa taille se redressa ; la gaieté recommença à sourire sur ses lèvres, redevenues vermeilles ; son babil anima de nouveau l'humble maisonnette, et sa mère heureuse sentait son cœur se dilater de joie.

Mais les jours s'écoulèrent. Conrad finit par retomber dans sa douleur ; elle devint même plus violente qu'auparavant, car l'éclair de bonheur qu'il avait goûté avait redoublé sa folle passion.

À trois semaines de là, il dit à Gertrude :

– Ma mère, le roi donne encore une fête ce soir. Qu'avez-vous fait de mes beaux habits, et que sont devenus mes riches équipages ?

– Je tâcherai de te les rendre, mon fils.

Et la pauvre veuve reprit son mantelet et s'achemina encore vers la mystérieuse habitation.

– Bonne fée, ne pouvez-vous faire un nouveau miracle ?

– Je le pourrais ; mais tu sais quelles sont mes conditions.

– Prends donc encore six mois de ma vie, et que mon fils soit heureux !

La fée lui piqua une seconde fois le petit doigt avec sa longue aiguille, but la gouttelette de sang, et remplit le flacon de la paysanne de son eau merveilleuse.

Les noix furent de nouveau transformées. Ce jour-là, le costume et les équipages étaient encore plus riches que la première fois, et tous différents de formes et de couleurs.

Conrad partit, et revint encore plus ravi qu’au bal précédent.

Les fêtes se succédèrent : à chacune d’elles, Gertrude allait retrouver la fée ; elle ne lui portait plus ni fruits, ni fromages ; elle savait qu’elle avait mieux que cela à lui donner.

Le roi était charmé d’attirer souvent à sa cour un prétendant plus beau, plus brillant, plus aimable, et qui paraissait à la fois plus sage, plus instruit et plus riche qu’aucun de ceux qui

s'étaient présentés jusqu'à ce jour pour sa fille.

Il ordonna à celle-ci de l'accueillir avec plus de faveur que tous les autres, et la fille du roi ne demandait pas mieux.

Le jeune pêcheur reprenait sa santé. Jamais il n'avait été si heureux.

Quant à sa mère, elle vieillissait à vue d'œil. Ses yeux avaient perdu leur vivacité, et elle était obligée de porter lunettes. Son dos se voûtait, ses cheveux devenaient tout blancs, ses forces s'en allaient. Conrad s'inquiétait souvent de ce rapide dépérissement ; mais il trouvait toujours sa mère si contente et si sereine, qu'il se rassurait à la voir sourire.

Un jour il lui dit :

– Ma mère, tous les princes et tous les seigneurs qui viennent chez le roi apportent à la belle princesse les plus riches cadeaux. Ce sont les fleurs les plus précieuses, des colliers, des bijoux, des couronnes, de riches étoffes. Moi seul j'arrive toujours les mains vides. Puisque vous connaissez des fées, bonne mère, priez-les donc

de me donner, avec mes riches habits, quelques présents pour celle que j'ose aimer.

La pauvre mère se rendit aussitôt chez la fée et lui transmit la demande de son fils.

– Je veux bien te donner ce que tu désires, répondit celle-ci, qui rajeunissait de jour en jour ; mais, comme ce présent est encore plus considérable qu'aucun de ceux que je t'aie encore faits, il me faudrait cette fois-ci deux ans de ta vie pour me le payer.

– Prenez, prenez, et que mon enfant soit heureux !

La fée fit au petit doigt de Gertrude une piqûre beaucoup plus profonde qu'à l'ordinaire, sans que la bonne mère, toute à la pensée de son fils, poussât seulement un petit cri. Il y vint une grosse goutte de sang que la fée suçait avidement.

Puis elle alla chercher une couronne d'une beauté extraordinaire, en or ciselé, d'un travail merveilleux, rehaussée de perles fines et de diamants.

– Voici une couronne de reine, dit Gertrude.

Merci ! merci ! bonne fée !

Elle revint chez elle d'un pas chancelant et brisé.

Quand Conrad rentra pour faire sa toilette, car il allait ce soir-là chez le roi, il recula en la voyant.

– Ô ma mère, ma mère, qu'avez-vous ? Que signifie cet effrayant et rapide changement ? Par quel amer chagrin faut-il que toutes mes joies soient ainsi traversées ? Vous êtes malade, ma bonne mère !

– Je suis bien, Conrad ; ne t'inquiète pas, mon enfant : c'est une petite fièvre que j'ai eue aujourd'hui, et qui est déjà passée.

Parlons de toi, mon enfant.

Veux tu porter ce soir un riche cadeau à ta princesse ?

– Ma mère, je ne veux rien ; vous souffrez, et je vais rester auprès de vous cette nuit.

– Non, non, Conrad ; je te le répète, je suis bien, je n'ai aucun besoin de toi.

Monte à ta chambre, mon fils.

Le jeune homme jeta un grand cri de joie en y trouvant la merveilleuse couronne ; puis, enivré de plaisir, il l'emporta pour l'offrir à la princesse. Celle-ci la plaça sur sa tête et elle garda cette magnifique parure toute la soirée.

– Comment trouvez-vous ma couronne ? disait-elle à chaque instant. C'est la plus belle du monde ; c'est le prince Conrad qui me l'a donnée. Il n'est que lui pour avoir tant de goût.

Quand Conrad revint, Gertrude l'attendait.

– Ô ma mère ! la princesse a été ravie ; le roi m'a pris à part vers le milieu de la soirée, et il m'a prié de lui dire mon rang et mon nom. Je lui ai avoué que je n'étais qu'un simple pêcheur. Cela l'a bouleversé.

– Un pêcheur ! un pêcheur ! un simple paysan pour ma fille unique ! s'est-il écrié. Moi qui prenais ce jeune homme pour le prince le plus accompli de la terre ! Comment oser conclure un tel hymen ? Et ma fille qui l'aime à présent ! Je ne me déciderai jamais à une pareille

mésalliance.

– Quel malheur, ma bonne mère, que je ne sois qu'un pauvre pêcheur ! Le roi m'aurait choisi, sans aucun doute, pour son gendre, et quelle n'eût pas été ma félicité !

Ô ma mère ! pourquoi ai-je osé élever mes regards si haut ? Je payerai ma témérité par le malheur de toute ma vie. Ma bonne mère, comment ai-je pu aimer autre chose que vous en ce monde ?

Et, jetant sa tête sur l'épaule de sa mère, le jeune homme désolé y laissa tomber des larmes brûlantes.

Le lendemain, Gertrude était en route pour la demeure de la fée.

– Bonne fée, cette fois-ci, il me faut un présent tel qu'il puisse attendrir le cœur du roi et déterminer le mariage de mon fils.

– Fort bien ! je ne te le refuse point. Mais, pour ce présent-là, il faut que tu me donnes cette fois-ci cinq ans de ta vie.

– Cinq ans ! Bonne fée, vous voulez encore

cinq ans de ma vie !

Allons, prenez-les, et que mon Conrad soit heureux !

La fée recommença encore la même opération. Seulement la piqûre fut plus profonde que la veille, la goutte de sang plus grosse, et la fée la suçà plus avidement qu'elle ne l'avait encore fait. La bonne mère ne pâlit seulement pas.

L'opération faite, la fée remit à la paysanne, sur la tête de laquelle les années s'accumulaient avec une terrible rapidité, une petite clef toute rouillée.

– Tiens, lui dit-elle, va au bout de ton jardin. Tu arracheras ta planche de haricots blancs ; tu bêcheras le terrain, et tu verras une porte cachée dans le sol. Tu l'ouvriras, et tu trouveras ce que tu souhaites.

Gertrude la remercia avec ardeur, mais elle pouvait à peine retourner jusque chez elle. Elle trébuchait à chaque pas ; elle arriva bien lasse à sa chaumière, et pourtant trouva encore la force d'aller à ses haricots et d'y bêcher la terre ; elle

découvrit la porte cachée, et l'ouvrit avec beaucoup de difficultés, avec sa clef rouillée : elle aperçut alors un escalier qui descendait dans la terre. Elle alla chercher sa lanterne, et, non sans quelques frayeurs, descendit trente-cinq marches.

Elle se trouva dans un petit caveau, où il y avait trois vases en bronze de chaque côté. Le premier était tout rempli de diamants, le second de turquoises, le troisième de perles fines ; les trois autres contenaient des émeraudes, des saphirs et des améthystes.

Gertrude en remplit son tablier, tant qu'elle en put porter, et les porta dans la chambre de Conrad.

Elle fit six voyages, et ne s'arrêta que lorsqu'elle eut vidé les six vases ; puis, épuisée, elle se jeta dans son grand fauteuil, en attendant son fils.

Celui-ci fut pénétré de douleur en la revoyant.

– Ô ciel ! qu'avez-vous ? Ma mère, ma chère mère, comment ne puis-je deviner quel est le mal

qui vous consume ? Que pourrais-je faire pour vous soulager à mon tour ?

Et il couvrit de ses larmes les mains de la bonne vieille.

Mais celle-ci lui dit doucement :

– Ne te tourmente pas, mon Conrad. Je te parais bien souffrante, et je ne le suis vraiment pas.

Va, songeons à ton mariage. Tu vas ce soir à la cour. N’y aurait-il rien dans ta chambre pour toi, mon enfant ?

Conrad s’élança dans sa chambre, et resta pétrifié de surprise et d’admiration, en y trouvant un si riche amas de pierres précieuses, qu’en les vendant on eût pu acheter tout le royaume. Il ne manifesta pourtant pas tant de joie qu’à l’ordinaire, à la vue de ce magnifique cadeau. L’état de sa mère le tourmentait trop. Elle insista tellement, qu’il se décida cependant encore à partir.

Il alla quérir son grand panier à poissons, et l’emplit de pierreries jusqu’aux bords, puis il le

mit dans sa voiture.

Il revint du bal, enivré de bonheur.

Par quel sourire l'avait remercié la séduisante princesse !

Le roi, à la vue de tant de trésors, s'était écrié qu'un pêcheur qui apportait de tels présents valait, après tout, mieux que tous les princes du monde.

– Ô ma mère, que je suis heureux ! Il m'a fiancé à celle que j'aime.

Comme il n'a aucun enfant mâle, il m'a promis de me faire l'héritier de sa couronne.

– Tout est bien, répondit Gertrude. Je te verrai heureux avant ma mort, et c'est tout ce que je demandais au ciel.

Va reposer, mon Conrad, et puisses-tu, dans tes rêves, revoir encore ta belle fiancée !

Conrad retourna à la cour. Il était ivre d'amour et de joie. Le jour de son mariage était déjà fixé, et la princesse faisait apprêter ses parures de noce, lorsque tout à coup elle fut atteinte d'un mal étrange et mystérieux : une pâleur mortelle

remplaça les roses de son teint ; une fièvre ardente la saisit, et d'effrayants symptômes vinrent faire trembler pour sa vie.

Conrad rentra un jour, égaré par la douleur, en proie à la folie du désespoir. Sa fiancée allait mourir, mourir !

Gertrude prit son bâton, et, d'un pas tremblant, se rendit chez la fée.

– Que peux-tu faire encore pour moi ? lui demanda-t-elle. Mon fils allait être heureux, et voilà sa fiancée qui se meurt. À tout prix, donne-moi quelque moyen de la guérir.

La fée sourit.

– Cette fois-ci, c'est dix ans de ta vie qu'il me faudrait : sans cela, je ne puis rien.

– Dix ans ! Les ai-je encore à te donner ? As-tu bien compté toutes les années que tu m'as prises ? M'en reste-t-il assez pour te satisfaire ?

– Tu le peux. Ta vie s'épuise ; mais songe que ton fils va jouir d'un bonheur complet et inaltérable.

– Prends donc encore ces dix années, et sauve

la fiancée de Conrad.

La fée, rayonnante et rajeunie, fit une large blessure au petit doigt de Gertrude, et aspira le sang qui s'en échappait.

Cette fois, la pauvre mère faillit s'évanouir ; mais, faisant un effort, elle trouva dans son cœur la force de sourire encore.

La fée remit à Gertrude, qui, en moins de trois mois, avait atteint la caducité la plus avancée, une petite fiole remplie d'une eau jaune et transparente comme une brillante topaze.

– Que ton fils donne ce breuvage à sa princesse, et elle sera sauvée !

Gertrude pouvait à peine revenir chez elle, mais le désir de calmer le chagrin de Conrad lui prêtait des forces. Elle arriva, et courut aussi vite qu'il lui était encore possible au jeune homme, abîmé dans sa douleur.

– Quoi ! vous aussi, ma mère ! s'écria-t-il en l'apercevant. Il me faut aussi pleurer sur vous ! Grand Dieu ! que vous est-il encore arrivé ?

– Rien, mon enfant, lui dit-elle, qui vaille la

peine d'y songer. Tiens : je ne t'apporte aujourd'hui ni bijoux, ni pierreries, mais la santé et la vie de ton Éléna.

– Donnez, donnez, ma mère. Puissiez-vous en être mille fois récompensée !

Le jeune homme, ranimé, courut au palais, et, au bout de quelques instants, le philtre avait rendu la vie à sa belle fiancée.

Le jour de son mariage arriva enfin.

Il trouva sur son lit le plus magnifique costume. Ses équipages resplendissaient de dorures et d'ornements de toute espèce. Toute sa suite était vêtue avec la plus grande richesse.

Gertrude était complètement épuisée. Elle avait donné toute sa vie ; il ne lui restait plus que cette dernière journée. Si elle avait eu du fard pour se rajeunir un instant et dissimuler le ravage des années qu'elle avait données à la fée, pour la premier fois, elle l'eût fait. Au moment où son fils allait monter dans sa splendide voiture de noce, pour se rendre au palais, elle le rappela tout à coup d'une voix faible et presque éteinte, et, se

suspendant à son cou :

– Mon Conrad, lui dit-elle, adieu. Tu songeras souvent, n'est-ce pas, à ta mère qui t'a tant aimé, et lorsque tu auras des enfants, tu leur parleras d'elle ?

– Ô ma mère, quel triste discours ! Je vous quitte ; mais, demain, je reviendrai ici vous voir, vous présenter ma jeune épouse. Vous êtes bien souffrante, ma pauvre mère. Quel regret, pour moi, de vous laisser ainsi seule ! Si je vous croyais plus malade, je retarderais mon mariage, je ne vous quitterais pas.

– Garde-t'en bien, mon fils. Encore un dernier baiser, et pars, pars bien vite.

Elle pressa ardemment son fils contre son sein, et lui donna une muette bénédiction.

Conrad monta enfin dans sa voiture ; ses équipages se mirent en mouvement ; sa mère les regarda s'éloigner, et quand le dernier nuage de poussière, qu'ils soulevaient sur la route, fut retombé, elle fondit en larmes.

Puis, prenant le bâton sans lequel elle ne

pouvait plus marcher, elle reprit sa route accoutumée. Elle mit trois heures à faire la course, qui lui en demandait une à peine il y avait si peu de temps encore : elle arriva, brisée de fatigue, et tomba sur un siège.

La fée était resplendissante de jeunesse, d'éclat et de beauté. Elle n'avait plus que vingt ans.

– Tiens, lui dit Gertrude, je t'apporte ma dernière goutte de sang et mon dernier souffle de vie. Sois bénie, toi qui as fait mon fils heureux !

La fée alors, les yeux humides, vint se prosterner devant la pauvre vieille, et, baisant ses mains tremblantes et ridées :

– Tu as vaincu, dit-elle.

Grâce à ton dévouement maternel, j'ai retrouvé la fraîcheur de mon bel âge, ma jeunesse et toute ma puissance.

Mais crois-le bien, Gertrude, tous ces biens, je les donnerais à l'instant pour être à ta place et pour posséder un fils semblable à ton beau Conrad.

Le premier usage que je ferai de cette puissance que tu m'as rendue, sera, maintenant que le charme est rompu, de te rendre toutes les années que je t'ai prises et que tu m'as livrées sans les compter.

Elle alla chercher une petite fiole remplie d'une eau toute puissante appelée eau de diamant, et elle la fit boire à la pauvre vieille.

À l'instant, Gertrude redevint ce qu'elle était au commencement de cette histoire : une femme de cinquante ans, mais qui en paraissait au plus quarante.

Ses cheveux noirs commençaient à peine à grisonner ; en même temps sa verdure, son activité et sa gaieté reparurent sur sa figure souriante.

La fée, alors, s'asseyant auprès d'elle, commença en ces termes l'explication de sa conduite :

– Comme toi, j'ai eu un fils, Gertrude. J'avais vingt ans à peine, l'âge que je viens de retrouver. Belle, environnée d'hommages et d'adulations,

enivrée de mes triomphes, jouissant d'une puissance sans bornes, occupée des plaisirs continuels qu'elle pouvait me procurer, je négligeai les soins impérieux que réclame un frêle enfant. Je le confiai à des mains mercenaires. Mon fils, jeune plante délicate et fragile, mourut faute de ces soins que je lui avais refusés. Je sentis, à ma douleur, combien j'avais été coupable. Comme je me livrais à mes stériles et trop tardifs regrets, la reine des fées m'apparut tout à coup. Son visage était plein d'une juste colère.

« Mère oublieuse des plus sacrés devoirs, me dit-elle sévèrement, tu as sacrifié ton enfant à ta méprisable vanité, à ta coquetterie, à tes plaisirs, à ta soif de briller. Tu es déjà punie par sa perte, mais cela ne me suffit pas.

« Tiens, ajouta-t-elle en me frappant de sa baguette, perds cette jeunesse et cette beauté qui t'ont été funestes, perds le rang que tu occupes parmi les jeunes fées mes suivantes. Va, dans la retraite et dans la solitude, expier, par tes regrets et tes larmes, la faute que tu as commise. Tu as

cinquante ans maintenant : garde cet âge jusqu'à ce que tu puisses trouver une mère qui rachète ton égoïsme par son dévouement ; ta froideur par son amour, ta dureté par sa tendresse, et, puisque tu as laissé mourir ton enfant, il faudra que cette mère consente à donner sa vie pour le sien. Alors seulement tu pourras reconquérir les biens que je t'arrache et remonter au rang d'où je te fais descendre. »

Il y a trente ans aujourd'hui, Gertrude, que je vis ignorée dans cette solitude, pleurant mes torts et n'espérant pas voir jamais finir ma punition.

Je ne t'aurais même pas cherchée dans mon découragement ; mais tu es venue à moi, conduite par je ne sais quel hasard. Tu n'as pas faibli un instant pendant la rude épreuve que je t'ai imposée : à mesure que tu sacrifiais au bonheur de ton fils tes années et ta vie, ce sacrifice venait me racheter peu à peu ; mais je n'espérais pas que tu pusses continuer ainsi jusqu'à la fin.

Merci, généreuse mère ! Il m'a fallu accepter ton dévouement tout entier : il était nécessaire pour assurer la destinée de ton fils et pour

terminer ma longue pénitence. Avant de retourner reprendre ma place dans le palais des fées, je te récompenserai de mon mieux.

Viens.

Un léger nuage enveloppa alors les deux femmes et les transporta en quelques instants auprès de la cabane de Gertrude.

La fée, frappant de sa baguette cette simple habitation, la transforma en un château magnifique, entouré d'un parc immense et rempli de nombreux domestiques qui s'empressaient à l'envi les uns des autres à apprêter le splendide repas que Gertrude devait offrir le lendemain aux jeunes mariés. Celle-ci se trouva en même temps parée ainsi qu'il convenait à la mère d'un prince.

– Voici ta demeure, lui dit la fée ; puisses-tu en être satisfaite ! Tu as encore trente ans de vie devant toi, et tu auras tout le temps de jouir de l'amour et du respect de tes enfants. Moi, je retourne à mon palais céleste ; mais, moins heureuse que toi, j'y emporte un éternel remords qui empoisonnera encore toutes mes joies. La simple mortelle qui accomplit pieusement tous

ses devoirs a plus de bonheur à attendre que la plus puissante fée qui a manqué aux siens.

Elle allait prendre congé de Gertrude, lorsqu'elle vit arriver une jolie petite grenouille d'un beau vert doré, comme la plus riche émeraude, qui, tout en sautillant, se trouva bientôt auprès d'elle.

– Oh ! te voilà, ma jolie grenouille ! s'écria Gertrude en l'apercevant. Je t'avais oubliée. Qu'es-tu devenue depuis si longtemps que je ne t'ai vue ?

– Tu m'avais oubliée, ingrate, et c'est moi qui suis cause de toutes tes joies. N'est-ce pas moi qui t'ai indiqué la fée qui est la cause de ton bonheur ?

Et la petite grenouille, se haussant sur ses pattes de derrière, grandit à vue d'œil et devint une belle dame habillée d'une robe de satin vert qui, au soleil, prenait des reflets d'or.

– Que vois-je ? s'écria la fée. C'est toi, Myrthé, ma compagne chérie. Qui a pu t'amener ici ?

– Le désir de voir enfin cesser ta longue absence. Tu sais mon penchant pour les métamorphoses. J’aime à connaître la vie sous tous ses aspects. Tantôt, changée en oiseau, je me plais à fendre les airs, à m’élever jusque dans les nuages et à bâtir mon nid sur le sommet des arbres les plus élevés. Tantôt, sous la forme gracieuse d’un chevreuil, j’habite le fond des forêts et je me nourris de mousses et de jeunes branchages. Cette fois-ci, j’ai voulu me rapprocher de toi, de toi, mon amie préférée parmi toutes les jeunes enchanteresses qui m’entourent à la cour de la reine des fées : j’ai voulu hâter la fin de ton exil, et j’ai pris la figure sous laquelle tu viens de me voir.

Depuis plus de trois mois, j’habite les eaux de ce lac, dans lequel je suis venue chercher un moyen de me rapprocher de toi et de te venir en aide. Là, j’ai vu souvent Gertrude, je l’ai entendue, observée : j’ai pu apprécier sa profonde tendresse pour son fils, et j’ai pensé qu’elle seule pourrait amener ta délivrance. J’ai encore éprouvé la bonté de son cœur, quand elle m’a sauvée d’un affreux brochet qui voulait me

dévoré. J'ai voulu soulager son chagrin, et je te l'ai envoyée : je n'ai pas lieu de m'en repentir, puisque aujourd'hui je vous vois toutes les deux satisfaites et consolées l'une par l'autre.

Tiens, ajouta-t-elle en se tournant vers la paysanne, je te laisserai aussi un souvenir avant de te quitter. Prends ceci.

Et elle lui remit une riche parure qui semblait formée de reflets des rayons du soleil, tellement resplendissaient les diamants qui la composaient.

– Tu passeras la chaîne au cou de ta jeune bru, et les enfants qui naîtront d'elle seront tous doués de bonté, de force et de beauté. C'est, je crois, le plus beau présent qu'on puisse faire à une mère telle que toi.

Les deux fées embrassèrent Gertrude et, lui souhaitant toutes sortes de prospérités, elles s'enveloppèrent des vapeurs argentées du nuage qui flottait autour d'elles et disparurent dans les airs.

Le lendemain, Gertrude était sur la route, haletante de désir et d'impatience. Son beau

Conrad, son fils bien-aimé, qu'elle n'espérait jamais revoir, allait revenir, comblé de biens et d'honneurs, et cette vie, qu'elle avait sacrifiée pour lui, lui était rendue pour jouir de sa félicité.

Le jeune prince, inquiet de l'état dans lequel il l'avait laissée la veille, avait pris les devants pour se jeter plus tôt dans les bras de sa mère. Quels furent son ravissement et sa surprise en la retrouvant alerte et vive comme il l'avait connue jadis ! Il ne pouvait se lasser de l'embrasser et de la regarder.

– Ma mère, la santé et le bonheur vous sont enfin rendus ! Oh ! que vous m'avez effrayé hier ! Toute la journée, mes joies en ont été troublées. Dans quel singulier état étiez-vous donc, ma mère ? Mais je vous trouve rajeunie de trente ans aujourd'hui, et vous voilà parée comme une reine.

– C'est ton bonheur qui me rajeunit, cher enfant. Sois toujours heureux, et je serai toujours aussi jeune que tu me vois.

– Mais quelle est cette magnifique demeure, ma bonne mère ? Et où est donc notre

chaumière ? J'ai prévenu Éléna, et elle sait dans quelle modeste habitation elle va venir.

– Voici cette modeste habitation, Conrad. Et, grâce au ciel, j'ai tout ce qu'il faut pour vous y recevoir dignement.

– Je tombe de surprise en surprise, ma tendre mère ; je ne vous savais pas aussi riche.

La voiture de la princesse arrivait en cet instant. La jeune femme en descendit et vint s'agenouiller devant sa belle-mère, qui la bénit et qui, la relevant, se plut à contempler ses traits charmants, reflets d'une âme sans défauts.

– Vous serez ma fille aussi, vous, la bien-aimée de mon fils.

Les jeunes époux eurent, dans le château de Gertrude, une fête aussi brillante que celle que le roi leur avait donnée la veille dans son palais. Ils revinrent souvent : ils aimaient ce séjour, où ils trouvaient une tendresse si pure et si vraie.

Gertrude atteignit une vieillesse avancée. Elle se plut à élever les fils de son fils, et elle vit aussi leurs enfants. Elle acheva sa vie, environnée

d'amour et de vénération, et laissa le souvenir de la meilleure et de la plus dévouée des mères.

La statue

À l'époque de la Renaissance, où les lettres et les arts brillèrent en Italie d'un si vif éclat, vivait à Florence un jeune sculpteur du nom de Valerio. Dès l'âge de vingt ans, il promettait d'égaliser un jour par son talent les artistes les plus renommés. L'ardeur qu'il montrait pour son art, la distinction de son esprit, la vivacité de son imagination devaient faire espérer de lui des œuvres vraiment éminentes, si, à ces brillantes qualités, il savait joindre le courage et la persévérance qui peuvent seules les rendre fécondes.

Valerio, orphelin dès son bas âge, avait été recueilli par une sœur de sa mère, qui, bien qu'elle ne fût pas riche, l'avait fait élever avec le plus grand soin. Cette tante, qui était veuve, avait une fille unique, plus jeune de quelques années que son cousin.

Bianca – ainsi se nommait cette jeune

personne – était d’une beauté si remarquable et si charmante, elle possédait tant d’aimables et gracieuses qualités, que, malgré son peu de fortune, elle s’était vue recherchée en mariage par le comte Donato, l’un des plus grands seigneurs et des jeunes gens les plus élégants de Florence. La mère de Bianca aurait été heureuse d’une union qui assurait, d’une manière brillante, l’avenir de sa fille. Celle-ci n’avait donc pu se refuser à recevoir les soins du jeune patricien, mais elle n’en témoignait ni joie ni orgueil.

De son côté, Valerio avait perdu toute sa gaieté et son animation. Il aimait sa cousine. Jamais cependant il n’aurait osé lui proposer de l’associer à une destinée d’artiste, qui pouvait, quoique s’annonçant sous d’heureux auspices, n’aboutir peut-être qu’à une existence précaire et tourmentée. La reconnaissance qu’il devait à sa tante lui faisait une loi, en cette occasion, de sacrifier ses propres sentiments aux intérêts de sa cousine. Mais ce sacrifice, il ne pouvait l’accomplir sans en souffrir cruellement.

D’abord il s’était renfermé dans son atelier,

afin d'éviter de se rencontrer avec le comte Donato. Il avait cherché à se consoler en travaillant. Mais il s'était laissé gagner par le découragement, et il passait maintenant ses journées et souvent ses nuits à errer par la ville et par la campagne. Enfin il en vint à concevoir la pensée de s'éloigner de Florence.

Un soir, comme il rentrait, à peu près décidé à cette pénible résolution, il vit sa cousine sur la terrasse de la maison. Il fit un mouvement pour se retirer ; mais Bianca vint à lui.

– Pourquoi nous fuyez-vous, Valerio ? lui dit-elle. Qu'est devenue cette affection et cette confiance que vous nous témoigniez ? Qu'avons-nous fait pour nous en rendre indignes ? Parlez ; si vous avez quelque sujet de plainte, faites-le-nous connaître.

– Je ne me plains de rien, répondit le jeune homme avec abattement, si ce n'est de mon sort... de ma pauvreté...

– Votre sort, mon cher cousin, il est entre vos mains. La pauvreté, loin d'être une cause de tristesse, doit être douce, lorsque, comme vous,

on a devant soi la certitude d'en triompher par ses efforts. C'est une chance de naître riche ; mais il est beau de le devenir.

– Eh ! que m'importe la richesse, si je ne puis l'obtenir qu'après avoir perdu le seul prix qui devait me la faire souhaiter ?

– Quel est donc, mon cher cousin, ce prix que vous semblez mettre au-dessus même de la gloire ?

– Vous me le demandez, Bianca ?... Hélas, si vous l'ignorez, il m'est interdit de vous l'apprendre.

– Mais peut-être seriez-vous obligé à moins de réserve vis-à-vis de ma mère, de votre tante ?

– Ma tante ! elle ne voudra jamais.

– Elle ne voudra jamais, mon cher cousin, que mon bonheur et le vôtre, ce qui est une même chose, si je vous ai bien compris. Elle vous attend ; allons la trouver.

On comprend que la mère de Bianca avait déjà été prévenue par sa fille. Indulgente et bonne, elle ne refusa pas aux deux jeunes gens de

sanctionner leur affection. Elle voulut seulement faire bien sentir à Valerio toute la grave responsabilité qu'il assumait et les nouvelles obligations qui allaient lui échoir. Il ne s'agissait plus uniquement pour lui d'avoir du talent, il fallait encore qu'il sût rendre ce talent fructueux. L'artiste avait à faire la part du chef de famille.

Le comte Donato s'était généreusement désisté de ses prétentions. Quelques jours plus tard, l'heureux Valerio conduisait à l'autel sa charmante fiancée.

Une union ainsi fondée sur une tendresse mutuelle ne pouvait être malheureuse. Le jeune artiste ne manqua pas aux devoirs qui lui étaient imposés. Il se consacra tout entier au travail, à sa femme toujours aimante et dévouée à sa famille, car il s'était bientôt trouvé père de deux fils, héritiers du charme et de la beauté de leur mère.

Valerio avait cependant un défaut qui est souvent l'écueil des organisations le plus richement douées. Emporté par l'exubérance de ses idées et par une certaine impatience de caractère, il entreprenait beaucoup plus de choses

qu'il ne lui était possible d'en exécuter. Il se fatiguait et se dépensait, pour ainsi dire, en ébauches et en projets, et ensuite le temps et l'énergie lui manquaient pour mener à fin quelque œuvre considérable qui aurait consolidé sa position.

Cependant les travaux secondaires qu'il avait accomplis, s'ils n'avaient pu lui donner une célébrité hors ligne, avaient toujours suffi pour assurer à sa famille une existence honorable. Bianca, pour elle-même, ne désirait pas davantage, et quant à la gloire, son mari, pensait-elle, ne pouvait manquer d'y arriver, un peu plus tôt, un peu plus tard.

Il y avait lieu d'espérer, en effet, que Valerio, en approchant de la maturité, se corrigerait de sa fâcheuse précipitation, et acquerrait cette puissance de se restreindre et de se fixer, qui est une des forces principales des grands talents. Il venait d'être chargé d'une statue destinée à être placée dans une des principales églises de Florence. Il s'était mis avec ardeur à ce travail, dont le prix lui avait été en partie payé d'avance,

et il ne s'en était pas laissé distraire un moment, contrairement à son habitude. Le modèle était presque terminé. Le bloc de marbre dégrossi attendait déjà dans l'atelier que le ciseau de l'artiste vînt lui donner la forme et la vie. Dans cette occasion, Valerio avait senti toute l'importance d'un succès complet et éclatant. Son honneur comme artiste, et jusqu'à un certain point comme homme, y était attaché, aussi bien que la sécurité de sa femme et l'avenir de ses enfants.

Ceux-ci avaient grandi. Rafaele, l'aîné, qui venait d'atteindre sa quinzième année, montrait les plus heureuses dispositions pour le dessin. Il commençait même à manier l'ébauchoir, sous la direction de son père. Quant à Domenico, le plus jeune, ce n'était encore qu'un enfant, mais promettant d'unir à une vive intelligence toute la grâce affectueuse de sa mère.

Un coup terrible vint alors anéantir le bonheur dont jouissait Valerio et briser toutes ses forces et ses espérances. Une maladie contagieuse ravageait Florence. Bianca en fut atteinte. Elle

mourut en quelques heures, n'ayant pas voulu adresser à ses enfants un suprême adieu, dans la crainte de leur communiquer son mal dans ses embrassements.

La douleur de Rafaele et de Domenico fut profonde et durable ; mais celle de Valerio fut mortelle. En vain il essaya d'y faire diversion par le travail. Il ne pouvait détacher un instant son esprit de la perte immense qu'il avait faite. Parfois il prenait ses outils, se mettait devant sa statue ; puis il restait là pendant des heures, absorbé, inerte, sans toucher au marbre, sans même le voir. La présence de ses enfants, au lieu de le consoler, semblait le plus souvent lui être pénible, par la ressemblance que lui offraient leurs traits avec ceux de leur mère. Il se détournait d'eux ; ensuite il les rappelait, se reprochant cette injustice. Il les serrait dans ses bras, et s'abandonnait à des accès de désespoir auxquels il n'échappait que pour retomber dans un morne accablement.

Il ne tarda pas à être pris d'une maladie de langueur qui acheva d'épuiser en lui les

ressources de la vie. Un jour il se traîna dans son atelier, où, depuis bien des jours, il n'était pas entré. Il s'assit sur son escabeau, en face de sa statue, la contempla quelques instants en silence, promena un regard douloureux sur les ébauches diverses qui encombraient l'atelier, puis il fit signe à ses enfants de venir auprès de lui.

– Chers enfants, leur dit-il, pardonnez-moi. Je vais vous quitter. J'aurais dû avoir le courage de vivre pour vous ; c'était mon devoir, je le reconnais. Mais, à présent, il est trop tard. Quelle amertume ajoutée à mes derniers instants par le remords de vous avoir abandonnés ainsi sans ressources, si jeunes encore, si inexpérimentés ! Ah ! si j'avais seulement terminé cette statue, si je l'avais amenée au jour telle qu'elle m'est apparue, lorsque ma gloire eût fait le bonheur de celle qui n'est plus, il y aurait là pour vous une fortune, ou du moins de quoi vous permettre d'attendre que vous fussiez en état de suffire vous-mêmes à vos besoins.

Écoute, Rafaele, continua-t-il en s'adressant à son fils aîné agenouillé à côté de lui, tu as seize

ans, n'est-il pas vrai ?

– Oui, mon père.

– Depuis un an, tu n'as pas cessé de travailler ?

– Non, mon père, autant qu'il m'a été possible.

– Eh bien ! te sens-tu capable de l'achever, cette statue ?

– J'essayerai, mon père.

– Oui, n'est-ce pas ? tu essayeras et, je l'espère, tu réussiras. Oh ! je voudrais pouvoir t'expliquer tout ce qui manque encore. Les yeux qui voient le ciel s'ouvrir... la sérénité du front... l'angélique sourire de la bouche... la ferveur des bras croisés sur la poitrine... point de recherche... une grâce simple et grave... La force et le temps me manquent pour t'en dire davantage ; mais tu m'as vu autrefois, tu m'as entendu... tu te souviendras, et ce que je n'ai pas fait, tu le feras ; tu serviras de père à ton frère... Pauvre petit Domenico ! pauvres orphelins ! adieu !

Il murmura encore quelques paroles sans suite, puis sa tête s'affaissa et il rendit le dernier soupir

entre les bras de ses deux enfants.

Sa mort prématurée fut regardée à Florence comme une perte véritable pour les arts : faible consolation au désespoir des deux orphelins. Après avoir donné un long cours à leurs larmes, il leur fallut aviser à ce qu'ils devaient faire.

Leur situation était triste à tous les points de vue. Ils n'avaient plus de parents. Leur grand-mère était morte aussi depuis plusieurs années. Il ne restait plus rien de son petit héritage, ni de la somme que leur père avait reçue d'avance sur sa statue et qu'on pouvait maintenant leur réclamer comme une dette.

– Qu'allons-nous devenir ? se disaient-ils, chacun d'eux pensant à l'autre plus qu'à lui-même.

– Ce serait bien cruel, ajouta Rafaele, d'être obligé de vendre ce qui nous reste des pensées de notre père. Et pourtant, cher petit frère, je ne puis pas te laisser mourir de faim.

– Non, non, dit Domenico, ne vendons rien ; il vaut mieux souffrir. Nous travaillerons.

– Sans doute, dit Rafaele ; mais il s’écoulera du temps avant que nos travaux aient un résultat, et d’ici là ?

– Eh bien ! reprit l’enfant, allons demander secours à notre mère ; allons dans sa chambre la prier de nous protéger et de nous inspirer.

Avec quelle religieuse émotion ils pénétrèrent dans cet asile où ils n’étaient pas revenus, non plus que leur père, depuis que leur mère n’était plus ! Avec quelle ferveur, agenouillés auprès du lit funèbre, ils invoquèrent pour elle le Dieu de miséricorde et l’appelèrent elle-même au secours de ses enfants abandonnés !

En se relevant, ils se prirent par la main et contemplèrent avec attendrissement toute cette chambre, les meubles et les objets qui s’y trouvaient et qui avaient servi à leur mère, qui avaient été touchés par elle.

Sur une petite table placée dans un angle, il y avait une cassette qu’ils ouvrirent. Au milieu de quelques bijoux de peu de valeur, ils virent un paquet enveloppé dans du papier et portant ces mots écrits de la main de leur mère :

« Cette bourse m'a été remise par ma mère à son lit de mort, sous la condition de n'en faire usage que pour mes enfants ou bien dans un cas d'urgente nécessité. »

– Tu le vois, dit Domenico, Dieu et notre mère nous ont entendus : nous n'avons plus à nous inquiéter.

– Oui, lui répondit son frère en l'embrassant, tu as eu une bonne pensée. À présent, je serai plus tranquille et je pourrai travailler, afin de me mettre en état d'accomplir la promesse que j'ai faite à mon père. C'est pour nous un devoir sacré de ne pas laisser son nom tomber dans l'oubli et de satisfaire aux engagements qu'il avait pris et qu'il n'a pu remplir lui-même.

La résolution exprimée par Rafaele était peut-être au-dessus de ses forces ; mais il n'y avait pas à douter qu'elle ne fût sincère. À partir de ce moment, il se renferma dans l'atelier de son père, étudiant et travaillant sans relâche. Son frère lui tenait compagnie, et par ses affectueuses caresses contribuait encore à lui donner bon courage.

Après s'être bien préparé, Rafaele voulut se

mettre en devoir d'achever la statue. L'entreprise ne pouvait être plus longtemps différée. Malgré toute l'économie avec laquelle vivaient les deux orphelins, la bourse de la grand-mère ne renfermait pas de quoi les mener bien loin, et c'était avec terreur que Rafaele la voyait déjà notablement allégée.

Il rappela en son esprit toutes les leçons et les paroles de son père ; il tâcha de s'en pénétrer. Il étudia de même le modèle de la statue et toutes les ébauches préparatoires. Il se rendit compte attentivement du travail accompli, afin de bien comprendre ce qu'il lui restait à faire, et, un jour enfin, il crut s'être complètement pénétré de la pensée de son père, et avoir vivifié en lui-même l'image complète et rayonnante de la sainte.

Il ne restait plus qu'à achever de la dégager du marbre où elle flottait encore, pour ainsi dire. Rafaele sentit alors toute la distance qu'il y a dans les arts entre la conception et l'exécution. Dès qu'il se trouvait devant le terrible bloc, sa vue se troublait, sa main inexpérimentée tremblait et il ne pouvait se décider à donner un

seul coup de ciseau, dans la crainte de commettre quelque faute irréparable.

– Hélas ! disait-il à son frère, j’avais trop présumé de moi. Parce que je souhaitais que cette statue fût terminée, j’ai cru que j’en viendrais à bout, et je ne puis même pas commencer ! Je vois pourtant, à ce qu’il me semble, comment il faudrait m’y prendre ; mais le cœur me manque. Faudra-t-il donc recourir à des mains étrangères pour achever une œuvre qui doit être la gloire de notre père ? Hélas ! cette ressource même nous serait interdite...

En effet, la bourse s’épuisait. Aussi Rafaele se désespérait-il, tout prêt à tomber dans cet accablement où son père avait trouvé la mort.

– Tout n’est pas perdu, lui dit Domenico. Ô mon frère chéri ! ne te désole point ainsi. Cherche plutôt assistance où nous l’avons déjà trouvée. Appelle encore à toi notre mère bien-aimée, et elle te répondra, elle obtiendra pour toi le courage et la force dont tu as besoin.

– Tu as raison, répondit Rafaele : c’est là qu’il faut mettre notre espérance. Dieu ne laissera pas

notre bonne volonté impuissante.

Le soir venu, il se retira dans la chambre de sa mère. Il y pria longuement avec effusion. Vaincu par la fatigue, mais plus calme, il finit par s'assoupir.

Au milieu de la nuit, il crut être réveillé par une musique délicieuse. Il ouvrit les yeux et vit devant lui une blanche et rayonnante figure. Tout son cœur s'élança aussitôt vers elle. Il avait reconnu le doux visage de sa mère.

– Me voici, disait-elle en effleurant d'un baiser le front de son enfant bien-aimé, me voici. J'ai obtenu de venir t'annoncer moi-même que ta prière était exaucée, que ta piété recevrait sa récompense.

Puis Rafaele se sentit soulevé entre les bras de sa mère et emporté ainsi sans toucher au sol jusque dans l'atelier de son père, devant la statue de la sainte. Mais celle-ci n'était plus la figure vague et imparfaite qu'il connaissait. Elle vivait maintenant et resplendissait, telle que Valerio la lui avait décrite, telle que lui-même l'avait rêvée.

– Regarde, lui dit encore sa mère, et tu sauras ce que tu as à faire. Tu peux désormais travailler sans crainte, car ce n'était pas le savoir ni le talent qui te faisaient défaut, mais le courage et la confiance. Ne tremble plus, n'hésite plus. Quoique invisible pour tes yeux, je serai auprès de toi, je soutiendrai ton cœur et je guiderai ta main. Le miracle s'achèvera. Ô mes enfants bien-aimés, gardez toujours vos cœurs purs, aimants et dévoués, et vos angoisses ne se renouvelleront plus.

La vision s'effaça au milieu des mêmes accords célestes qui l'avaient annoncée. Un sommeil profond et bienfaisant succéda à ce rêve. Quand Rafaele s'éveilla de nouveau, c'était le jour terrestre qui brillait à ses yeux ; mais dans son esprit et dans son cœur resplendissait la lumière surnaturelle. Ce qu'il avait vu, ce qu'il avait entendu n'était pas un vain songe ; il le sentait au changement qui s'était fait en lui, à la force nouvelle et à la joie qui l'animaient.

Il se hâta d'aller éveiller son frère et de lui faire part de son bonheur, de leur bonheur.

– Cette fois encore, lui dit-il, tu as été bien inspiré. Mais à présent, sois tranquille, je ne faiblirai plus. Je serai aussi vaillant que toi, aussi bon, si Dieu m’en fait la grâce.

Il alla se mettre à l’ouvrage. Le marbre était toujours tel que l’avait laissé Valerio ; mais la frayeur qui paralysait Rafaele avait disparu. Dès les premiers coups de ciseau, il sentit qu’il était le maître de son œuvre. Elle ne s’acheva pas cependant sans peine ni difficultés. Mais, dans ces moments de doute, le jeune homme sentait la douce étreinte de sa mère qui venait l’encourager, et la lumière se faisait de nouveau pour lui. Il alla ainsi jusqu’au bout sans interruption.

Ce fut un beau jour pour les deux enfants que celui où ils purent enfin annoncer que la statue de leur père était terminée. Lorsqu’on vint l’examiner, on la trouva irréprochable, et ce jugement fut confirmé par le public quand elle eut été érigée dans l’église à laquelle elle était destinée.

Rafaele et Domenico, unis toujours par la plus tendre affection, devinrent l’un et l’autre des

sculpteurs éminents. Leur carrière fut brillante et féconde. Mais, avant d'entreprendre des œuvres qui leur appartenissent en propre, ils tinrent à honneur d'achever tous les travaux que leur père avait laissés à l'état d'ébauches. Ils eurent ainsi la satisfaction de voir, grâce à leur pieuse constance, le nom de Valerio prendre le rang dont il était digne parmi les artistes de son époque.

La statue miraculeuse resta néanmoins son principal titre de gloire. Ses deux fils allaient souvent la contempler, car elle était aussi l'œuvre de leur mère, dont elle leur rappelait et les traits angéliques et la tendresse sublime plus forte que la mort même.

Cet ouvrage est le 1334^e publié
dans la collection *À tous les vents*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.